



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

**Harvard College  
Library**

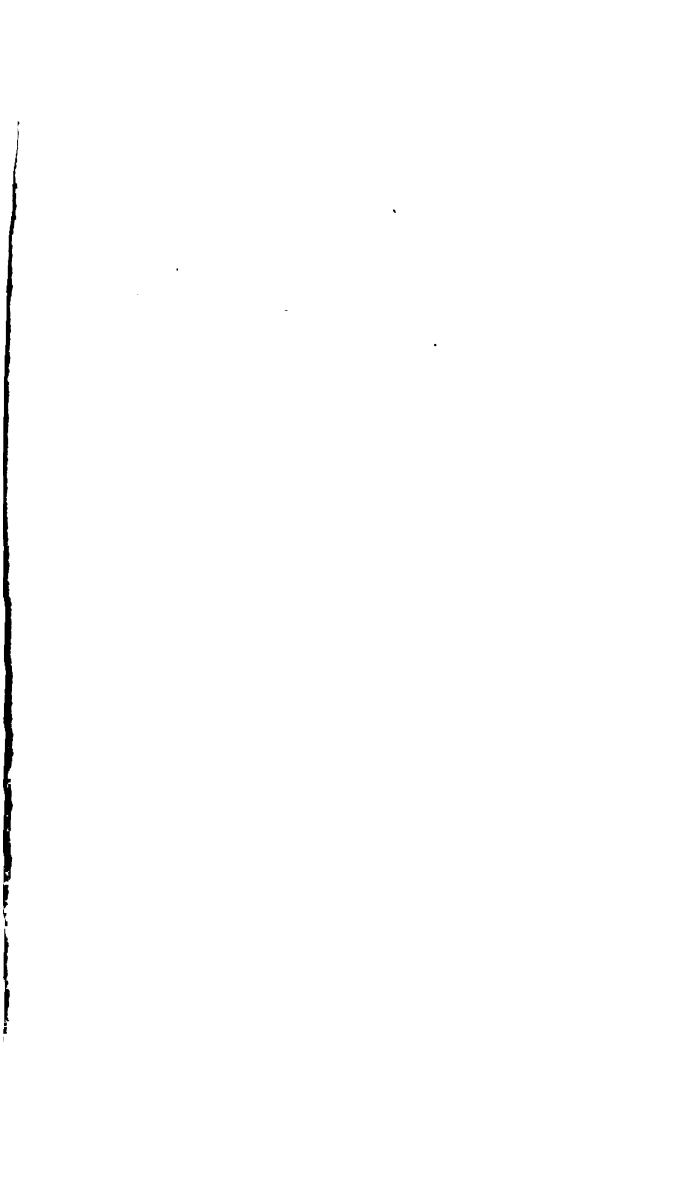


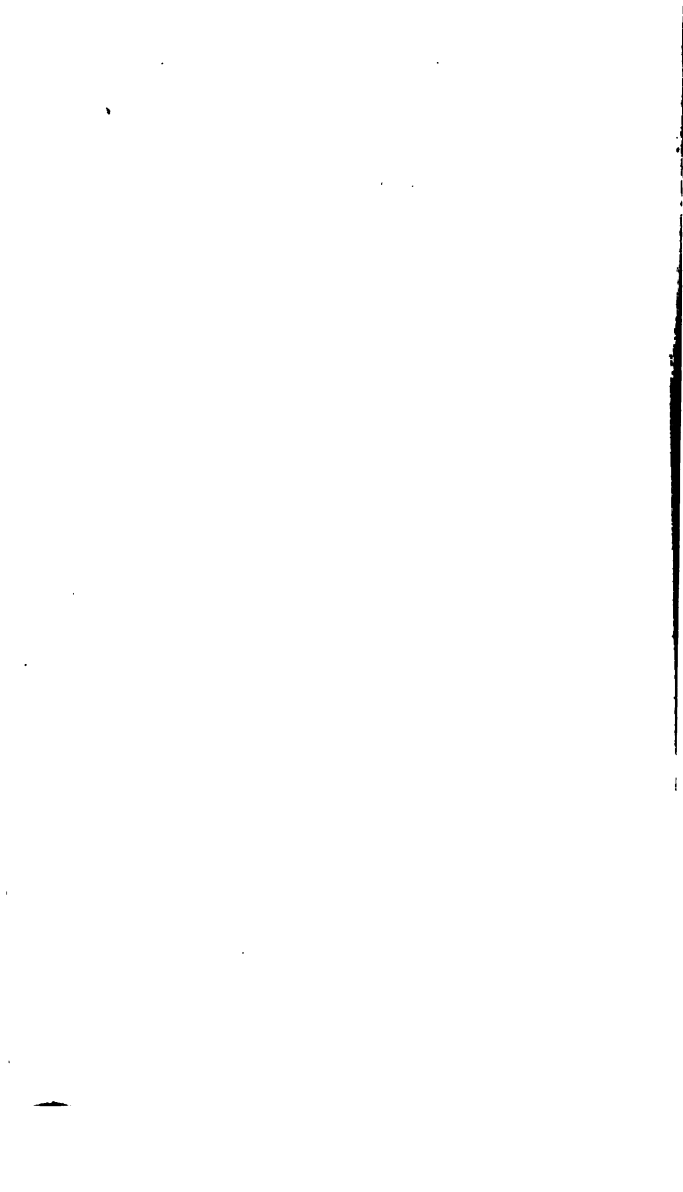
**FROM THE BEQUEST OF  
FRANCIS BROWN HAYES**

**Class of 1839**

**OF LEXINGTON, MASSACHUSETTS**

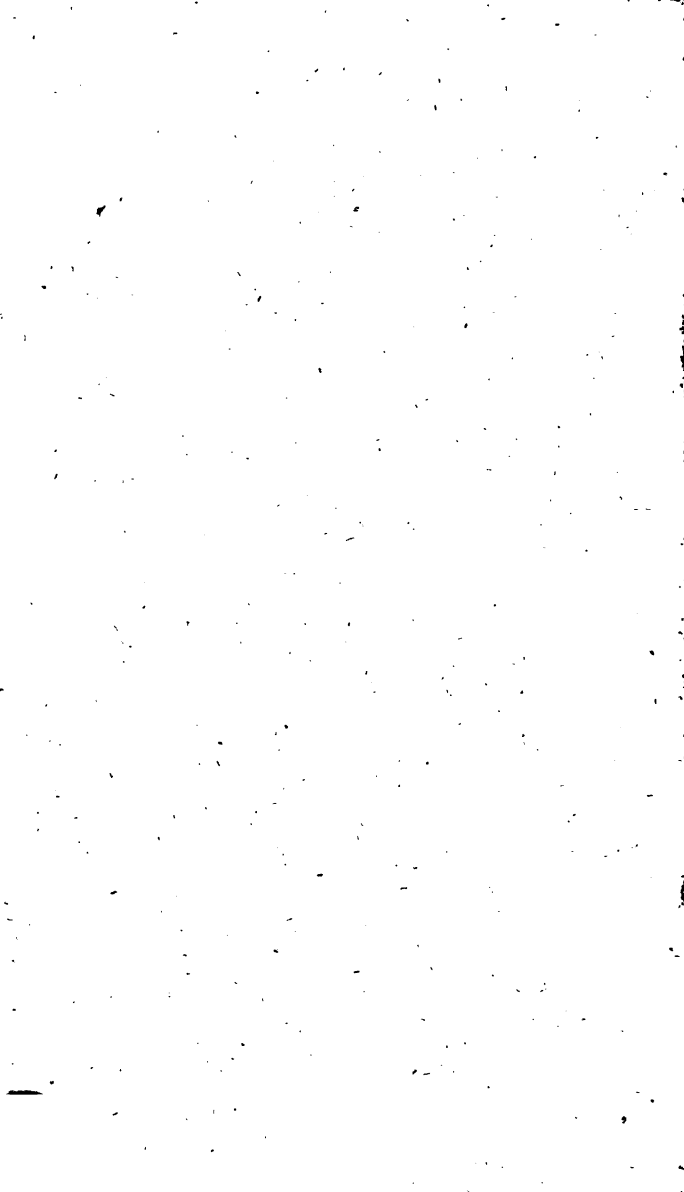








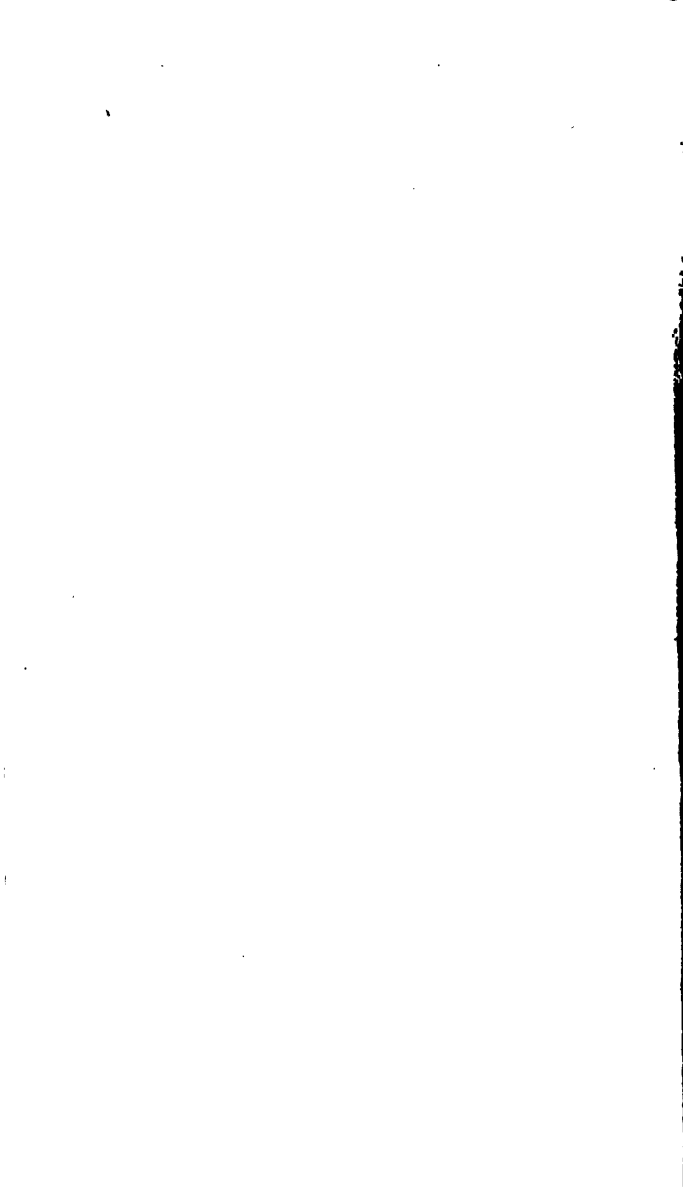
9304  
P. 1



**HISTOIRE**

**D U**

**THÉÂTRE FRANÇAIS.**



9324

2.1



## BRIZARD.

..... *ô clemence des Dieux !*  
*De quel spectacle encor vous entorez mes yeux !*  
*le Roi Lear.*

# TOUR

FRANÇOIS.

de la révolution

CLERMONT-MASTRICH.

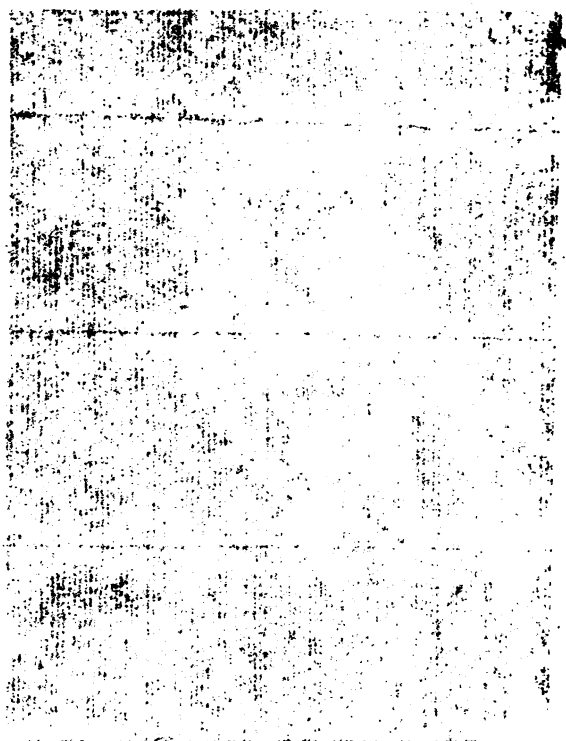
COMPTES

de la révolution

A PARIS,

chez l'auteur, rue de la Harpe, n. 101.

1793.



## THE CARD.

The card is a small, rectangular piece of paper, usually made of cardstock, which is used to hold a photograph or a small illustration. It is often used in scrapbooks or as a placeholder for a photograph in a photo album.



# HISTOIRE

DU

## THÉÂTRE FRANÇAIS,

DEPUIS le commencement de la révolution  
jusqu'à la réunion générale.

PAR C. G. ÉTIENNE ET A. MARTAINVILLE.

TOME PREMIER.

---

A PARIS,

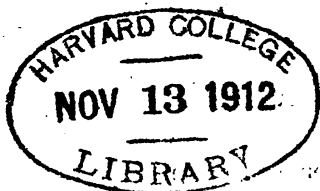
Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie  
derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1802.

FL 394, 5

~~Th 578.02~~

\*



Hayes fund  
(4 vols. in 2)

7354—  
41-131  
2.2

---

---

## PRÉFACE.

---

LES générations victimes des révolutions les plus orageuses , ont du moins le triste honneur de fournir un aliment à la curieuse postérité. S'il est vrai que l'importance et la rapide succession des évènements forment l'intérêt de l'histoire , sans doute aucune époque de l'histoire du Théâtre Français ne pourrait en exciter un plus vif que celle dont nous allons mettre le tableau sous les yeux du lec-

teur. Eh ! comment chez un peuple idolâtre des spectacles , qui , bien mieux encore que le peuple Romain , justifie la devise : *panem et circenses* ; comment chez un tel peuple le théâtre aurait-il pu ne pas se ressentir des secousses qui renversèrent le trône , détruisirent les plus antiques institutions , et changèrent en un instant les lois , les opinions , les coutumes et les mœurs d'un grand empire ?

Nous partageons l'opinion de ceux qui pensent que le théâtre n'a pas été un des moyens les moins puissamment employés

par ceux qui voulaient accélérer l'époque de cette grande révolution. Le trône et l'autel , journellement présentés sur le théâtre comme des objets d'horreur et de mépris , accoutumèrent le peuple à se jouer de ce qu'il avait long-tems vénéral : lui apprendre le secret de sa force , c'était lui en indiquer l'usage ; et l'expérience nous a prouvé s'il a bien su profiter des leçons et des exemples que lui offraient les plus célèbres ouvrages des auteurs qui signalèrent le dernier siècle.

Ce ne serait peut-être pas une assertion trop hasardée

de dire qu'écrire en France l'histoire du théâtre, c'est tracer l'histoire morale du peuple, et que, depuis deux cents ans, les diverses révolutions qui se sont opérées dans le goût, pourraient servir d'époque aux progrès des lumières et de la civilisation, comme à la dépravation des mœurs.

Ce n'est cependant point sous ce vaste rapport que nous avons considéré l'histoire que nous donnons au public : cette tâche, au-dessus de nos forces, demanderait des talens plus mûrs, et une plume plus exercée ; enthousiastes de l'art dramatique

nous avons voulu seulement donner une idée de la funeste influence que la révolution a exercée sur lui. Nous avons voulu réunir dans un cadre rétréci les évènements intéressans pour tous ceux qui s'occupent de littérature , ou qui chérissent un art qui fait les délices et la gloire de la France. Nous avons voulu rendre hommage aux talens et au courage de beaucoup d'acteurs qui , persécutés , emprisonnés , dispersés , ont lutté contre le vandalisme , et ont conservé le feu sacré qui brûle sur les autels de Thalie et de Melpomène. Nous ne dissimu-

lerons pas les obligations que nous avons a des publicistes éclairés , dont les critiques judicieuses et décentes ont guidé notre goût dans les analyses et les jugemens que nous avons donnés de beaucoup d'ouvrages. Cefut, sans doute, pour nous une tâche pénible à remplir que celle de rappeler au souvenir des ouvrages atroces et immoraux , qui , pendant une désastreuse époque , souillèrent la scène française. Nous aurions voulu pouvoir oublier , ou taire le nom de leurs auteurs , ainsi que les torts de certains hommes , qui , faits pour



honorer l'art par leurs talens , travaillèrent à l'avilir par leur conduite. Nous avons cependant tâché d'être justes et dé-cens en même tems que sé-vères ; nous croyons que la vé-rité la plus forte peut être pré-sentée sous une forme qui en adoucisse la rudesse , et nos lecteurs nous rendront la jus-ticed'avouer que , quand l'in-dignation a échauffé notre plu-me , nous avons presque tou-jours frappé sur les choses , et rarement sur les individus.

Il est pourtant un homme célèbre dont nous avons été obligés de retracer les torts

nombreux , et même l'ingratitude. Quoique nous n'ayons cité que des faits , nous eussions , par respect pour le malheur , effacé le nom de Laharpe , si l'ouvrage n'eût été déjà sous presse à l'époque de la disgrâce qu'il vient d'essuyer. Nous savons que l'infortune a ses droits , et nous eussions appliqué à Laharpe ce beau vers de Lafontaine :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

---

# HISTOIRE

## DU THÉÂTRE FRANÇAIS

### PENDANT LA RÉVOLUTION.

---

**L'HISTOIRE** que nous allons tracer commence naturellement à l'ouverture du Théâtre Français, après la quinzaine de Pâques 1789 ; mais nous croyons devoir jeter un coup d'œil en arrière, et donner une idée succincte des principaux évènements qui avaient signalé l'année théâtrale précédente.

Dorfeuille , qui avait déjà débuté au Théâtre Français en 1784 , y reparut au mois de février 89. Cet acteur eut de chauds partisans , et de plus ardens détracteurs ; les uns le trouvaient parfait, les autres très-médiocre ; ce qui prouve qu'il avait et des défauts et des qualités. Il joua successivement Cinna , Oreste et Philoctète : dans ce dernier rôle, il obtint un triomphe complet. Le public le redemanda après la pièce , et le couvrit d'applaudissemens. \*

Cette même année , la scène fran-

---

\* Ce Dorfeuille a péri à Lyon , victime de la réaction qui suivit le 9 thermidor. Il ne faut pas le confondre avec le Dorfeuille qui vient de publier *l'Art du Comédien* , ouvrage qu'on peut appeler classique , et qui a obtenu tout le succès qu'il méritait. C'est ce que nous avons de mieux en ce genre.

çaise s'enrichit de deux sujets célèbres ; l'un est aujourd'hui un de ses plus beaux ornemens ; l'autre , enlevé par une mort prématurée , promettait de développer encore des talens qui déjà lui avaient assigné une place distinguée parmi les prêtresses de Melpomène : nous parlons de Talma et de mademoiselle Desgarcins. Dans le cours de cet ouvrage , nous aurons plusieurs fois l'occasion de faire connaître plus particulièrement cette intéressante actrice.

Le 20 février, on donna la première représentation des *Châteaux en Espagne* , comédie en cinq actes, de Colin-d'Harleville. Cette pièce fut très-applaudie , pendant les trois premiers actes ; les deux derniers parurent froids et languissans : l'auteur les refit entièrement , et l'ouvrage fut rejoué le 10 mars suivant , tel qu'il existe aujourd'hui. Il obtint le plus brillant succès.

Le 27 mars, on joua, pour la première fois, *Auguste et Théodore*, ou *les deux Pages*. Le sujet de cette comédie, est tiré d'une anecdote imprimée à la fin de *la Vie privée du grand Frédéric*. Engel, auteur allemand, en avait fait un petit drame, dont il parut plusieurs traductions. L'ouvrage allemand fournit le sujet de la pièce française. Elle fut applaudie avec transport; l'auteur ne se nomma point; mais on sait aujourd'hui que la pièce est de Faure, connu par plusieurs productions dramatiques, et de Dezedé, auteur de la musique de *Blaise et Babet*, etc., etc. Tout sembla contribuer au succès des *deux Pages*; Dezedé avait fait, pour les couplets dont la pièce est parsemée, une musique extrêmement agréable; les rôles étaient remplis par mademoiselle Contat, Dazincourt, Fleury, madame Petit et Emilie Contat;

Fleury fut surtout remarquable par la vérité avec laquelle il saisit et soutint la ressemblance de Frédéric. Le prince Henri de Prusse, qui assista à la première représentation, ne put retenir quelques larmes : il crut revoir son frère ; et le lendemain il envoya à Fleury une tabatière très-riche, ornée du portrait du grand Frédéric. Un couplet de cette pièce renfermait un éloge délicat du prince Henri : le public saisit avidement l'application, et fit répéter le couplet. Cet ouvrage eut d'abord environ trente représentations, et depuis il fut repris plusieurs fois avec succès. Il est resté au théâtre.

Il ne fallait rien moins que les acquisitions que le théâtre fit cette année, tant en pièces qu'en sujets, pour consoler le public de la retraite de Larive. Cet acteur avait débuté deux fois au Théâtre Français ; la première

en 1771, la seconde en 1779. Une figure noble et mâle, un œil expressif, une taille élevée, dans les belles proportions de l'homme, un organe sonore et flexible, l'art de se bien dessiner, telles étaient alors ses principales qualités.

Larive débuta, et réussit à côté de Lekain ; c'était beaucoup. Lekain mourut. Larive ne put faire oublier sa perte : on lui a toujours reproché une déclamation emphatique et souvent fausse ; la nature, prodigue d'ailleurs envers Larive, lui avait refusé cette sensibilité exquise et communicative, la première qualité d'un tragédien. Il criait où il fallait pleurer, et sacrifiait souvent la vérité et l'intention d'un passage au desir d'enlever les applaudissemens par ces éclats qui séduisent toujours la multitude..... Larive n'était réellement beau que dans les rôles qui ne doivent exciter d'autre sentiment que



celui de l'admiration : aussi sera-t-il difficile de le remplacer dans Gustave, Bayard, Ladislas, etc. Cet acteur, depuis sa retraite, a rejoué à diverses époques : nous rendrons compte de l'effet qu'il produisit ; mais nous avons cru devoir tracer ce portrait pour prouver que, si ses défauts ont alors paru plus saillans, c'est qu'il avait perdu une partie des moyens et des dons naturels qui pouvaient les couvrir d'un vernis brillant.

La clôture de cette année eut lieu le 28 mars par *Rodogune*, et *le Legs*, de Marivaux, et le théâtre r'ouvrit le 20 avril par *Athalie* et *la Matinée à la mode*, de Rochon de Chabannes.

Avant la première pièce, Talma, l'acteur le plus nouvellement reçu, prononça le discours suivant :

« MESSIEURS,

« C'est en faveur d'un art difficile,

et qui vous est cher, qu'en r'ouvrant le Théâtre de la Nation, nous osons réclamer vos encouragemens et votre indulgence. Chargés par état de reproduire sous vos yeux (du moins autant que nos efforts peuvent y atteindre) les chefs-d'œuvres nombreux de la scène française, nous voyons , avec une espèce d'effroi, l'étendue de nos devoirs et de nos richesses. Quel théâtre que celui qui fait les délices d'un grand peuple doué d'une sensibilité exquise, que l'honneur anime dans toutes les classes, qui porte l'admiration jusqu'à l'enthousiasme, et qui interrompt quelquefois son plaisir même dans la noble impatience d'applaudir tout ce qui porte le caractère de l'héroïsme et de la vertu !

« S'il est vrai , messieurs, que les productions dramatiques, dont s'honore la France, soient une acquisition précieuse pour toute l'Europe ;

s'il est vrai qu'elles fassent une partie de l'éducation publique, et même une branche de la gloire nationale, avec quelle ardeur ne devons-nous pas cultiver un art qui nous appelle à vous procurer le plus noble et le plus utile des plaisirs de l'esprit humain ; un art qui nous associe, en quelque sorte, à tout ce que le génie inspira de plus grand et de plus heureux à ces hommes extraordinaires qui vous parlent par notre organe, qui semblent se ranimer encore sur la scène et *sentir l'immortalité* au bruit de vos acclamations et de vos suffrages ! Quel fardeau nous est imposé ! nous ne l'ignorons pas, messieurs ; mais cette sûreté de goût et de jugement qui appartient aux hommes rassemblés ; ce noble privilège d'être, pour ainsi dire, la raison vivante qui s'explique au lieu de nous effrayer, nous rassurent parce que l'é-

tendue des lumières n'est jamais séparée de l'indulgence.

« C'est surtout pour moi, messieurs, que je viens la solliciter. J'ai eu le bonheur inappréciable de n'avoir débuté dans la carrière que sous vos yeux ; je n'ai reçu que vos leçons ; car ceux qui m'ont enseigné ne m'ont donné que les vôtres. Me voici maintenant, grâces à vos bontés qui ont décidé celles de mes supérieurs, attaché au théâtre de la capitale. Nous ne le savons que trop, messieurs ; des talens dignes de vous sont rares ; le souvenir de nos pertes ne nous en avertit que trop tous les jours : mais combien de fois, en daignant attendre l'effet de vos leçons et de votre indulgence, n'avez-vous pas, messieurs, créé et développé des talens faibles ou timides qui ne demandaient qu'à éclore, et n'avez-vous pas fini par applaudir vous-mêmes à votre ouvrage, quand nous n'avions que le

bonheur de vous faire jouir de vos propres leçons ! »

Ce discours , prononcé avec autant de grâce que de sensibilité , fut couronné par les applaudissemens universels.

Le lendemain , l'ouverture fut signalée par le début de M. Dubois , qui avait déjà paru à ce théâtre en 1780. Il joua le rôle d'*Edouard* dans *Pierre le Cruel*. Dans l'espace de sept jours il parut dans *Vendôme*, *Bayard*, *Montalban de la Veuve du Malabar*, et *Lyncée d'Hypermnestre*. Ses débuts furent peu brillans : le principal défaut qu'on lui reprocha fut de jeter des intonations presque toujours fausses ; il s'en tint à ces cinq rôles.

Le 24 avril , on donna la première représentation de *la Fausse Apparence* , ou *le Jaloux malgré lui* ,

comédie en trois actes et en vers, par Imbert. En voici l'analyse :

Un homme fort en crédit à la cour est le mari d'une très-jolie femme, qu'il aime autant qu'il en est aimé. Il s'est bien promis surtout de ne jamais troubler leur bonheur commun par l'odieux sentiment de la jalousie. Il doit marier sa sœur à un grand, disgracié : un ami, qui cherche à éviter les premières suites d'une affaire malheureuse, se retire chez lui, inspire de l'amour à sa sœur, et en devient lui-même très-amoureux. On réclame les secours de la femme, pour parvenir à rompre le mariage projeté. L'intérêt que celle-ci prend aux deux amans, l'idée qu'elle a conçue qu'ils ne peuvent être heureux que l'un par l'autre, lui font employer tous les moyens qu'elle croit susceptibles de conduire au succès. De sa naïveté, de l'amitié qu'elle a pour sa belle-sœur, il ré-

sulte des incidens qui font naître la jalousie dans l'ame du mari. En vain il veut la repousser ; les circonstances semblent se succéder exprès pour en motiver les mouvemens. Enfin la sœur se décide à faire connaître, à celui qu'on lui avait destiné pour époux, la véritable situation de son cœur. La lettre où elle s'explique, mise sous les yeux du frère, lui démontre son erreur. La paix rentre dans la maison, et les deux amans s'unissent.

Cette pièce, bien écrite, renferme quelques détails piquans ; mais des invraisemblances et beaucoup de longueurs nuisirent à son effet théâtral : malgré l'accueil favorable qu'elle reçut, elle n'eut que cinq représentations, et n'a jamais été reprise.

Le 2 mai, une actrice débuta par le rôle de MÉROPE. A la timidité, bien excusable dans un premier début, elle joignait une prononciation

embarrassée, qui s'opposait aux développemens d'énergie et de sensibilité qu'exige le rôle difficile de MÉROPE... Elle ne joua que ce rôle.....

Le 26 juin, les comédiens français remirent au théâtre *les Fils Ingrats*, de Piron.

Ce fut vers la fin de 1728, neuf ans avant la Métromanie, que Piron donna ses Fils ingrats ; et, ce qu'on aurait peine à croire, si l'histoire du théâtre n'en offrait une foule d'exemples, ces deux pièces, dont l'une est si supérieure à l'autre, eurent chacune vingt-trois représentations de suite. On a dit des Fils Ingrats que cet ouvrage était *l'époque de la renaissance du comique larmoyant*. En effet, *le dénouement*, comme l'observe Piron lui-même, *excite à la commisération pour un père abandonné par des enfans sans naturel et sans pudeur ; et c'est, selon lui, un défaut capital*. Il faut



voir la *vesperie* qu'il se fait, en conséquence, dans la préface de cette pièce, pour avoir contribué à mettre en vogue *ce mauvais genre de comique*.

Piron ne s'accusa avec cette franchise qu'au bout de vingt ans, et après qu'eurent paru les drames de *Lachaussée*, qu'il appelait *le révérend père*, regardant ses ouvrages comme de vrais sermons. Mais la *partie sombre* de la comédie des Fils Ingrats n'était pas la seule faute que Piron eût à se reprocher ; il en avait commis d'autres, par lesquelles cette pièce s'éloignait du vrai genre, dont *le but fut toujours d'inspirer le plaisir et la gaieté, loin de faire naître l'horreur et la pitié*. La conduite des trois fils qu'il a mis en scène, inspire partout le premier de ces sentimens ; et on n'éprouve guère que le second, en voyant celle du père. Voilà un défaut essentiel, et qui fut

vivement senti à toutes les reprises de cet ouvrage. Piron avait présenté sa pièce sous le titre de *l'Ecole des Pères*. Les comédiens, qui venaient de voir tomber successivement plusieurs ouvrages portant le nom d'*Ecole*, l'obligèrent à le changer ; mais il s'obstina à le laisser subsister à l'impression, et le fit rétablir dans la dernière édition de ses œuvres. Voici comment il a cherché à le justifier : « L'action principale ne rou-  
 « lant que sur le refus que font les  
 « trois frères d'épouser, au gré de  
 « leur père, une orpheline, fille d'un  
 « ami ruiné, à qui ce père devait  
 « tous les biens qu'il leur avait pro-  
 « digués, il s'agit moins de leur *in-*  
 « *gratitude* que de *l'aveugle pré-*  
 « *vention* d'un père, qui, en leur  
 « offrant cette fille, les croyait aussi  
 « tendres, aussi généreux, aussi  
 « désintéressés, aussi reconnaissans  
 « qu'il se le sentait lui-même. »

Ces raisons, et d'autres qu'il faut lire dans sa préface, n'empêchent pas que les trois frères ne soient des monstres d'*ingratitude*; ce qui n'est rien moins que plaisant. Aussi, malgré beaucoup de traits d'un vrai comique, que le jeu des acteurs fit encore valoir, la pièce fut froidement accueillie, et il est plus que probable que cette reprise aura été la dernière.

Les comédiens furent plus heureux à la reprise qu'ils donnèrent, le 30 juillet, de *l'Ambitieux et l'Indiscrete*, comédie en cinq actes, de Destouches, jouée pour la première fois en 1737. A cette époque, cet ouvrage fut long-tems défendu par le garde des sceaux, et l'on se décida à le jouer sans l'avoir affiché; mais on avait eu la précaution de prévenir le public par des avis particuliers. La pièce eut peu de succès, et la reprise en obtint un très-brillant, dû en grande partie aux circonstances.

Cette comédie héroïque offre le tableau rare d'un ministre honnête homme, sacrifiant ses intérêts et sa vanité à son devoir et à son maître : le peuple , enthousiaste alors de M. Necker que le roi venait de rappeler au ministère, saisit toutes les applications, lui adressa toutes les allusions. (\*) Destouches ne se doutait guère que sa pièce aurait le mérite de tracer, plus de cinquante ans d'avance, un portrait aussi ressemblant. Mademoiselle Contat déploya un grand talent dans le rôle de l'Indiscrete, créé par la célèbre mademoiselle Quinault; et Molé mit, dans le rôle du ministre cette majestueuse probité, cette courageuse franchise qui y règnent d'un bout à l'autre. Cet ouvrage est écrit comme tous ceux

---

(\*) Deux ans après , M. Necker fut obligé de fuir la France, où sa vie n'eût pas été en sûreté... *O homines !*

de Destouches , c'est à dire avec élégance et pureté ; mais nous donnons qu'il pût se soutenir aujourd'hui.

Le 12 août , on joua , pour la première fois , une comédie en cinq actes et en vers , intitulée : *les Fausses Présomptions*, ou *le Jeune Gouverneur*. L'instituteur du fils d'un duc devient amoureux de la nièce d'une vieille folle qui s'imagine que c'est à elle qu'il adresse ses vœux. Cette nièce a une amie que le fils du duc adore , et qui se trouve être la sœur du jeune gouverneur. Celui-ci croit de son devoir d'arracher son élève à un amour aussi disproportionné ; il use de tout son ascendant pour l'empêcher de voir sa sœur. Le fils du duc s'imagine que la conduite de son gouverneur est l'effet de l'amour qu'il ressent aussi pour sa belle : de là , *les présomptions les plus fausses*, et qui vont fort loin , puisqu'elles amènent un duel entre l'élève et le maître. Ce

dernier, homme de naissance et d'honneur, ménage la vie de son pupille ; et le père, qui arrive sur ces entrefaites, s'extasie sur cette conduite, et consent au mariage de son fils avec la sœur du sage gouverneur, dont l'amour est également couronné, au grand regret de la vieille folle qui le croyait épris de ses charmes.

Cette pièce, établie sur une conception romanesque et ridicule, était d'ailleurs très-mal écrite : elle fut sifflée, et n'eut qu'une représentation.

*Ericie, ou la Vestale*, tragédie en trois actes, était reçue au Théâtre Français depuis 1768 ; elle fut imprimée, en 1769, sous le titre de drame, avec un avertissement au sujet de la défense qui avait été faite de la mettre au théâtre. Elle fut jouée, pour la première fois, le 19 août 1789. En voici l'analyse :

Ericie aimait Osmide ; mais Aurèle, son père, l'a sacrifiée à l'avan-

cement de son fils , en la forçant d'entrer au nombre des Vestales. Eri- cie maudit les vœux qu'elle a prononcés , quand Osmide trouve le moyen de s'introduire dans le temple de Vesta , lui rappelle ses sermens , ranime son amour , et l'engage à le suivre. Pendant leur conversation , le feu sacré s'éteint , et une jeune aspirante , effrayée de ce malheur , et de l'aspect d'un homme , révèle aussitôt le secret fatal. Eri cie , qui s'accuse elle-même devant la grande prêtresse , est remise au grand pontife , son juge supérieur. Dans ce juge elle reconnaît Aurèle , son père , qui frémit en la reconnaissant à son tour. Aurèle a perdu le fils qui l'a rendu barbare ; il a cherché des consolations dans le ministère des autels , et il n'est parvenu au pontificat que pour être une seconde fois le bourreau de sa fille. La situation du père et de la fille est très-intéressante ; elle le devient davan-

fage quand Osmide reparait, reproche à Aurèle ses torts affreux , et emploie tour à tour la menace et la prière en faveur d'Ericie , dont il reçoit les adieux. Aurèle écoute en silence , regarde Osmide , s'attendrit , et se retire. Le malheureux amoureux forme alors le projet d'enlever Ericie à main armée. On conduit Ericie au lieu de son supplice : elle est en proie , ainsi qu'Aurèle , aux mouvemens les plus douloureux. La grande prêtresse hâte le barbare sacrifice. Ericie s'avance vers son tombeau. Osmide paraît suivi d'une troupe de Romains armés : il plaide sa cause devant le peuple effrayé de son audace sacrilège ; il veut enlever son amante. La foule s'indigne : Ericie , au désespoir , voit le peuple prêt à sacrifier son amant ; elle renouvelle l'aveu de son amour , et se poignarde. Osmide saisit le fer sanglant , s'en frappe , et tombe auprès d'Ericie.



Si cet ouvrage eût été joué à l'époque de sa réception, il eût eu le plus grand succès. Mais son effet fut affaibli par le souvenir trop récent de la *Mélanie* de Laharpe. Le but moral des deux pièces est le même : dans l'une et dans l'autre , c'est un père qui sacrifie sa fille à son fils , et qui est puni de sa rigueur par la mort de ses deux enfans. La répugnance de Mélanie pour la retraite vient , comme celle d'Ericie , d'une passion violente , et qu'elle ne saurait vaincre. L'objet de cette passion est , des deux côtés , un jeune homme emporté , furieux , qui ne suit , qui n'écoute que son amour , et traite avec le plus grand mépris le père de sa maîtresse. Le caractère des deux victimes est à peu près le même. Enfin , si Mélanie a produit plus d'effet , c'est que Laharpe a pu frapper directement et à grands coups sur d'odieux abus que l'auteur d'Ericie , à l'époque de la

réception de sa pièce , ne pouvait attaquer que sous le voile de l'allégorie. Laharpe a repoussé, dans la préface de la seconde édition de *Mélanie* , le reproche de plagiat. Quoiqu'il en soit , *Ericie* n'obtint qu'un succès d'estime : les deux suicides d'*Ericie* et d'*Osmide* excitèrent quelques murmures. L'action, en général, parut froide ; mais on applaudit avec transport, plusieurs vers, et notamment ceux-ci, prononcés au moment de mourir par la Vestale. ( Rôle fort bien joué par madame Vestris. )

Des vains ménagemens déchirant le bandeau ,  
La vérité s'assied sur le bord du tombeau.

Cette pièce n'eut que deux représentations. L'auteur ne se nomma pas ; mais nous ne croyons point qu'il y ait aujourd'hui de l'indiscrétion à dire qu'elle était de M. Fontanelle , qui fut long-tems

l'un des rédacteurs du *Merçure de France*.

*Marie de Brabant*, tragédie d'Imbert, fut jouée pour la première fois, le 9 septembre de cette année. C'est une anecdote tirée de l'*Histoire de France* de Mézeray, qui a fourni le sujet de cette pièce.

Labrosse, chirurgien de Louis IX, était devenu chambellan et favori de Philippe III, surnommé *le Hardi*. Il s'était absolument emparé de l'esprit de son maître, lorsque le roi perdit Isabelle d'Arragon, sa première femme, épousa Marie de Brabant, et vit mourir Louis, son fils aîné du premier lit, que l'on soupçonna avoir été empoisonné. Labrosse, qui redoutait dans la reine, femme aimable et spirituelle, une rivale de la faveur, résolut de la perdre en la faisant accuser d'avoir attenté aux jours du jeune prince, et en fortifiant l'accusa-

tion du reproche d'adultère. Il y avait, dans ce tems-là, à *Nivelles* en Flandre, *une béguine* (ou religieuse) qui passait pour illuminée et devineresse. Philippe dépêcha auprès d'elle l'abbé de Saint-Denis et l'évêque de Bayeux. L'évêque, qui était parent de Labrosse, prit les devants, et entendit la béguine en confession; ce qui le réduisit au silence. Quand l'abbé arriva, elle ne lui voulut rien dire. Philippe y renvoya l'évêque de Dole, auquel elle répondit que *le roi ne devait suspecter la fidélité de Marie pour lui ni pour les siens*. Cette réponse ouvrit les yeux au roi. A cette époque, Philippe fit la guerre au roi de Castille, et l'on eut la preuve que les castillans avaient des intelligences en France. Enfin une boîte interceptée, remplie de lettres chiffrées et scellées du cachet de Labrosse, découvrit le criminel, qui fut arrêté et mis en prison. Le duc de Brabant qui avait

craind d'attaquer le chambellan pendant qu'il était en faveur, ne le vit pas plutôt disgracié, qu'il vint en demander justice, et proposer l'épreuve du combat contre quiconque oserait soutenir l'accusation. Personne ne se présenta : la reine fut justifiée, et Labrosse fut perdu.

L'auteur de la tragédie a pris de cette anecdote tout ce qu'on en pouvait prendre. Aux motifs de la haine que Labrosse, porte à la reine, il en a ajouté un de vengeance : un fils de Labrosse, coupable d'un crime capital, est mort sur l'échafaud ; la reine aurait pu le sauver, et elle ne l'a pas fait : on suborne un témoin qui accuse la reine, et meurt après sa déposition. Le duc de Brabant veut justifier sa sœur, et propose le combat que Labrosse a la témérité d'accepter, et dont il a le bonheur de sortir vainqueur. Dans ces tems de superstition la victoire était une

preuve irréprochable pour l'accusateur; tout se réunit donc contre l'infortunée princesse. Cependant ce n'est pas pour lui seul que Labrosse a des vues ambitieuses; il veut en faire partager le fruit à son neveu d'Armery, dont il sonde adroitement les dispositions, et la vertu du jeune homme est un arrêt de réprobation pour son oncle. D'Armery veut essayer de sauver la reine; il lui fait demander un entretien : la réponse de la reine est interceptée par Labrosse, qui se promet de s'en servir pour ajouter à ses précédentes accusations celle d'adultère. L'infame se trouve au rendez-vous, assassine son neveu; mais d'Armery ne reçoit qu'une blessure légère; et quand on l'amène devant Philippe, il remet à ce prince une lettre de l'ambassadeur d'Angleterre, qui convainc Labrosse du crime de haute trahison.

La reine est justifiée, et le chambellan condamné au supplice.

On admira l'art avec lequel le caractère de Labrosse était tracé, et soutenu; mais l'ouvrage, en général produisit peu d'effet : il ne peut, cependant que faire honneur au talent d'Imbert, qui a obtenu plusieurs succès dans un genre tout opposé. La tragédie de *Marie de Brabant* eut sept représentations.

Le 22 septembre, les comédiens représentèrent, et le public siffla *Raymond V, comte de Toulouse*, comédie héroïque en cinq actes, de *Sédaine* de l'académie française.

Le comte de Toulouse tâche de retenir à sa cour la comtesse de Boulogne, dont il est très-amoureux, et dont il voudrait devenir l'époux. Il a trouvé dans un bosquet une comédie critique contre les courtisans, dont la comtesse est l'auteur. Celle-ci la lui redemande; Raymond

refuse de la rendre , et prie la comtesse de lui permettre de la faire représenter sur son théâtre. La comtesse y consent , et promet à Raymond de l'épouser s'il réussit à faire représenter son ouvrage. Un ancien troubadour , qui se trouve justement à la cour de Raymond , veut bien , après quelques difficultés , passer pour l'auteur de la pièce. Pour la représentation de l'ouvrage , il faut l'approbation du grand référendaire , du sénéchal , celle de leurs subordonnés , etc , etc , qui déclarent la pièce immorale , scandaleuse , et expédient un ordre qui enjoint à l'auteur de quitter la ville. Le comte , indigné , menace de sa colère tous ceux qui s'opposent à la représentation , et déclare qu'il veut qu'elle ait lieu le jour même. On feint d'obéir ; mais au moment de commencer , on vient annoncer à Raymond que le théâtre



est la proie des flammes. Le comte se désespère de ce que cet accident lui enlève la main de la comtesse. Mais celle-ci , qui a voulu seulement lui prouver que , malgré son rang et son pouvoir , il ne pourrait pas parvenir à faire jouer un ouvrage pros- crit par ses courtisans , se fait connaître pour l'auteur persécuté , et donne la main à Raymond.

Sédaine était le seul auteur auquel il pût venir l'idée de bâtir une comédie en cinq actes sur un fonds aussi nul , nous dirions presque aussi niais. Cette pièce , dont tout le mérite consistait dans quelques détails piquans , fut accueillie avec la plus grande défaveur. Presque tous les ouvrages de Sédaine tombèrent à la première représentation , et se relèverent avec éclat : on le compara à une balle élastique , qui ne tombe avec force que pour rebondir très-haut. Le comte de Toulouse fut

moins heureux ; l'arrêt de sa mort fut confirmé par les juges de la deuxième représentation , qui fut aussi la dernière. On soupçonna que le but de l'ouvrage était de peindre les difficultés sans nombre qu'éprouvent les auteurs pour les représentations de leurs pièces. Il appartenait peu à Sédaine de se déclarer l'avocat d'une pareille cause , puisqu'il avait inondé d'un déluge d'ouvrages tous les premiers théâtres de la capitale.

Depuis long-tems aucune nouveauté n'avait paru sur la scène française ; on annonçait la tragédie de *Charles IX*, et elle fut enfin jouée, pour la première fois, le 4 novembre 1789.

Cette représentation marquera long-tems dans les annales dramatiques : toutes les têtes étaient électrisées par la révolution ; il était nouveau de voir sur le théâtre un roi français ordonnant le massacre

de son peuple ; et ce spectacle de la royauté égorgeant avec le fer du fanatisme , n'était pas peu propre à accélérer l'époque de la grande crise nationale.

Aussi la tragédie de Charles IX a été tour à tour exaltée et décriée par l'esprit de parti ; les royalistes l'ont regardée comme un manifeste contre la monarchie ; les prêtres y ont vu une attaque directe contre la religion ; les ennemis de la cour s'en sont réjouis comme d'un événement capable de l'affliger. Les hommes sages l'ont seul jugée comme ouvrage dramatique , et à cette époque une espèce de délire s'étant emparé de tous les esprits , il en est résulté que les critiques ont mis leurs passions à la place de la vérité. Aujourd'hui la tempête est calmée , les partis n'existent plus , la tragédie reste seule dégagée de toutes les convulsions qui agiterent son berceau , et nous allons , après en

avoir présenté une analyse, hasarder un jugement sur le mérite de cet ouvrage.

Le massacre de la St.-Barthélemy avait déjà fourni une tragédie en trois actes, intitulée : *Coligny*. Cette pièce, que d'Arnaud Baculard composa à l'âge de dix-huit ans, n'a jamais été représentée ; il se contenta de la faire imprimer avec un discours préliminaire, dans lequel on lit cette phrase remarquable , que *le fanatisme est également éloigné de la religion et de la nature.* « L'Edipe de Sophocle, » qui est plein de situations touchantes , ajoute-t-il , excite moins la » pitié qu'un vieillard de quatre- » vingts ans qu'égorgent avec zèle » ses compatriotes. »

Un auteur anglais, Nathaniel Hée, a aussi composé une tragédie, intitulée : *la St.-Barthélemy, ou le Massacre de Paris*, dont M. de Laplace a rapporté plusieurs scènes , avec

cette épigraphe : *Tant la religion peut enfanter de maux !* Mercier, dans son drame de *Jean Hennuyer*, ou *l'Evêque de Lisieux*, oppose au féroce cardinal de Lorraine un vertueux ecclésiastique, qui, tandis que Rome et l'église consacrent et autorisent, au nom de Dieu, d'horribles assassinats, résiste aux ordres d'un roi faible et furieux, d'une cour lâche et vindicative, et défend avec courage les malheureuses victimes que voulait égorger le fanatisme.

Cette épouvantable catastrophe, qu'il faudrait pouvoir arracher des pages de notre histoire, a trouvé cependant des panégyristes : dans ces tems barbares, une médaille fut frappée avec cette inscription : *Pietas excitavit justiciam*. Au revers, Charles IX est représenté une épée à la main, foulant aux pieds quelques cadavres ; et à l'exergue, on lit : *Carolo nono, regi piissimo*. On alla plus

loin : Francon de Chantelouve donna , en 1575 , une tragédie où l'assassinat des protestans est hautement préconisé. Coligny y est représenté sous les couleurs les plus odieuses ; on lui suppose le projet de tuer le roi , les Guises et les papistes : mais on le prévient , il est assassiné , et le peuple célèbre , par des fêtes , cet heureux événement. Le style de cette pièce est aussi barbare que le sujet.

Ce n'est pas la dernière fois , au reste , que l'on ait vu les bourreaux danser sur la tombe de leurs victimes ; une expérience bien récente nous prouve que les scélérats puissans trouvent toujours des apologistes : mais le souvenir de leur pouvoir passe ; celui de leurs crimes ne s'efface jamais. La postérité vengeresse étend sa main de fer sur tous les coupables , et n'épargne pas plus un roi criminel qu'un vulgaire assassin.

Le jeune Chénier était bien pénétré de cette vérité lorsqu'il donna sa pièce de *Charles IX* : le plan en est assez bien conçu.

Le cardinal de Lorraine, le duc de Guise et Catherine de Médicis ont juré la perte de Coligny et des protestans. Charles IX, tour à tour faible, crédule et sensible, cède aux impulsions de sa mère, qui cache ses atroces projets de vengeance sous le masque de la tendresse et de la politique ; se soumet, en fanatique aveugle, aux ordres sanguinaires que le cardinal lui donne en profanant le nom de l'Eternel ; écoute avec admiration les nobles conseils de Coligny, et s'attendrit à la touchante persuasion des discours du célèbre chancelier de Lhopital : mais, entraîné, vaincu ; subjugué par les terreurs dont on l'environne par la séduction, par de faux intérêts, et surtout par un zèle insensé pour la religion catholique,

il donne lui-même l'ordre de la destruction et du massacre ; il demande au cardinal la bénédiction du ciel pour l'horrible attentat qu'il va commettre ; et le farouche ministre, après avoir béni les armes des meurtriers, promet, à ceux qui rencontreront la mort au sein du carnage, les palmes du martyre. On entend sonner le tocsin ; des flambeaux s'allument ; on voit briller le fer des assassins qui se dispersent , et L'hôpital vient faire le récit de l'affreux événement.

Le roi reparait : Henri, roi de Navarre, (depuis Henri IV) lui reproche, avec autant de chaleur que d'amertume, le crime dont il s'est souillé. Charles, que le repentir a déjà saisi, gémit sous le poids de son forfait, se le retrace avec horreur, maudit, dans son délire, les perfides qui l'y ont entraîné, et tombe écnasé par les remords.

Cette pièce produit un grand effet ;



elle excite une profonde terreur, et quoique l'action en soit un peu lente, des peintures énergiques, des pensées fortes, des mouvemens bien contrastés en rendent la représentation très-intéressante. Il était difficile de bien tracer le personnage de Charles IX : ses longues hésitations, ses craintes, ce reste de vertu qui le retient long-tems au bord du précipice, et cette lâche faiblesse qui l'y entraîne enfin, présentaient de grandes difficultés, et Chénier, à un peu de froideur près, les a surmontées avec beaucoup d'habileté. L'opposition du chancelier au cardinal est admirable : en effet, autant la doctrine de celui-ci est perverse et féroce, autant les discours de l'autre respirent une douce tolérance, une sage philanthropie ; le courage avec lequel il parle à son roi, lorsqu'il est entouré des conjurés, contraste bien avec la bassesse de ces plats courtisans. En un mot,

la peinture de ce caractère vertueux fait beaucoup d'honneur à Chénier.

Un des premiers défauts de cette tragédie est, comme nous l'avons déjà dit, la lenteur de l'action : on peut lui reprocher aussi des tirades trop nombreuses, un luxe de discours qui finissent par devenir fatigans ; car l'intérêt et la raison, qui sont les premières règles de l'art dramatique, proscrireont toujours même les détails les plus beaux, les plus pompeux, lorsqu'ils s'étendront assez pour faire languir l'action.

On remarque dans cet ouvrage plusieurs anachronismes : par exemple, l'auteur fait jouer le principal rôle au cardinal de Lorraine, et à l'époque du massacre de la St.-Barthélemy, il se trouvait à Rome. Plusieurs personnes lui en ont fait un reproche sérieux ; elles ont prétendu qu'il avait eu tort de charger la mémoire du

cardinal d'un fait atroce et sacrilège, dont il ne fut point coupable.

Nous ne sommes pas de cet avis : quoique le cardinal fût à Rome, il n'en dirigeait pas moins tous les fils de cette conjuration infernale ; et son influence sur Catherine de Médicis est une preuve plus que suffisante de la part qu'il y a prise. Ne sait-on pas d'ailleurs que son projet favori était d'introduire en France la sainte inquisition, et peut-on exiger de l'auteur dramatique ce que l'on exige de l'historien ? Si nous voulions pousser plus loin cette dissertation, il ne nous serait pas difficile de prouver que nos grands-maîtres n'ont pas été plus scrupuleux , et nous terminerons par citer ce précepte d'Horace :

..... *Pictoribus atque poetis.*  
*Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.*

La partie la plus faible de cette tragédie est sans doute le style ; quoi-

*Tome I.*

qu'il offre souvent des détails brillans, il est, en général, lâche et diffus; à côté de très-beaux vers, on en trouve de prosaïques, qui n'en paraissent que plus choquans : de même que l'éclair, qui brille un moment, semble ajouter encore à l'obscurité de la nuit.

Il résulte de toutes ces observations, que Charles IX, malgré de nombreux défauts, est un ouvrage estimable, où l'on aperçoit le cachet d'un vrai talent : aussi sommes-nous persuadés qu'il restera au théâtre.

La manière dont cette pièce fut jouée ne contribua pas peu à son brillant succès. Si l'on en croit les bruits qui circulèrent dans le tems, la distribution des rôles éprouva beaucoup de difficultés de la part des comédiens : Saint-Phal, acteur auquel on accorde de l'esprit et beaucoup d'intelligence, n'en donna

*S<sup>t</sup> Phal acteur dont d'une figure précieuse, d'une voix assez touchante, avait eu le bon propos au rôle de Charles IX, que ce rôle était favorable aux moyens de Palma. S<sup>t</sup> Phal monta donc de l'esprit et de l'air au rôle qui lui convenait peu; Charles IX, pour le rôle de Palma, il monta de l'esprit et de l'air, et fut aussi avec S<sup>t</sup> Phal.*

pas une preuve dans cette occasion ; il refusa de se charger du rôle de Charles IX , et préféra celui du roi de Navarre , qu'il regardait comme beaucoup plus saillant. Il n'a pas senti qu'au théâtre c'est souvent un caractère que de n'en point avoir , et que Charles IX , hésitant entre le crime et la vertu , dévoré d'inquiétude , bourrelé de remords , était un personnage vraiment dramatique. Ces réflexions n'échappèrent pas au jeune Talma , qui doit , au refus de Saint-Phal , le pas gigantesque que fit alors sa réputation.

Reçu depuis peu de tems , cet acteur ne jouait que très-rarement , ou s'il paraissait quelquefois sur la scène , c'était pour remplir des rôles accessoires , dédaignés par les premiers sujets. Talma , qui avait le sentiment de ses forces , murmurait en secret contre de vieux réglemens , auxquels ne pouvaient s'accommoder

son amour-propre et son ambition ; aussi le rôle de Charles IX fut le premier échelon de sa gloire théâtrale : une fois monté , il ne voulut plus descendre ; ses prétentions augmentèrent avec ses succès. Melpomène sourit à ses efforts , et il est aujourd'hui un des plus beaux ornemens de son temple.

C'est à cette époque fameuse qu'on vit éclore les premiers germes de discorde , dont le développement entraîna bientôt une scission parmi les Comédiens Français ; mais n'anticipons pas sur l'ordre des évènements , et bornons-nous à dire que la pièce de Charles IX eut d'abord une quarantaine de représentations , et qu'elle attira constamment la foule.

Nous rendrons compte , dans la suite de cette histoire , de ses diverses reprises.

La pièce , mise à l'étude après le

succès de Charles IX, fut *la Mort de Molière*, comédie en trois actes et en vers, dont la première représentation eut lieu le 19 novembre.

Cette pièce, imprimée dès l'année 1788, avait déjà été représentée avec beaucoup de succès sur le théâtre de Valenciennes : il n'en fut point de même à Paris, où le public, juge en dernier ressort, ne confirme pas toujours les arrêts des beaux esprits de province.

La conduite de cette pièce ne fut trouvée nullement régulière : ce n'est ni un drame ni une comédie ; ce sont des scènes sans liaison, sans intérêt, et qui, par conséquent, ne pouvaient fournir trois actes.

L'auteur représente Molière dans le sein de sa famille, entouré d'une fille vertueuse, du jeune baron, son élève, d'une femme qu'il idolâtrait, et de son ami Chapelle, le plus ai-

mable épicurien de son siècle. Le moment de l'action est celui où Molière, dangereusement malade, résiste aux prières de sa famille et de ses amis, joue le rôle du *Malade Imaginaire*, et succombe à un travail trop grand, guidé par ce noble sentiment qu'il ne voulait pas négliger un seul jour de donner du pain à ses camarades.

L'intention du chevalier de Cubières, \* auteur de cet ouvrage, était bonne, sans doute ; mais le spectacle de Molière mourant indisposa le public, qui ne s'aperçoit que trop souvent de la perte de ce grand homme.

---

\* Ce Cubières est mort depuis. Il était frère de celui qui se fait appeler *Dorat*. Nous ignorons si c'est un nom qu'il a pris, ou un sobriquet qu'on lui a donné. Il était secrétaire de la commune de Paris en 1793 : ces fonctions n'avaient rien d'anacréontique.



[Nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques vers de cette comédie, qui ne seront jamais mieux appliqués que dans les circonstances actuelles, où le franc, le vrai comique a fait place au genre fade et languoureux, que nos acteurs viennent grimacer sur la scène.]

Chapelle a soumis au jugement de Molière une pièce remplie de cette métaphysique galante, dont, par la suite, Marivaux et ses imitateurs ont infectée le Théâtre Français, et voici ce que répond le père de la comédie :

- Encore de l'esprit, des traits vifs et brillans,
- Des détails fins, légers, et des portraits saillans ;
- Un jargon de ruelle, un ton de persiflage,
- Qui, sans doute, des sots obtiendra le suffrage :
- Mais pas le sens commun, pas l'ombre de raison,
- Et de grands sentimens, toujours hors de saison.
- Croit-il, mon pauvre ami, que pour la comédie
- L'esprit soit suffisant ? Du bon sens, du génie,
- Voilà, voilà, surtout, les dons qu'il faut avoir !
- Tel qu'il est, en un mot, l'homme cherche à se voir,

- « Et non tel qu'on l'a peint dans cette œuvre infidèle :  
 « Qui manque la copie est siffé du modèle :  
 « Je ne répondrais point que cet ouvrage-là  
 « Ne réussit pourtant, qu'il ne plût ; et voilà  
 « Comme de beaux esprits , membres d'académies,  
 « Quand je ne serai plus , feront des comédies.  
 « Ils uniront ensemble et l'*esprit* et le *cœur* ,  
 « La *nature* et l'*amour* , la *peine* et le *bonheur* :  
 « Leurs vers , tout hérissés d'antithèses pointues ,  
 « Rediront ce qu'ont dit , en phrases rebattues ,  
 « Visé , Balzac , Voiture et monsieur Trissotin ,  
 « Grands auteurs dont on sait le malheureux destin.  
 « Voulez-vous réussir ? peignez dans vos ouvrages  
 « L'homme de tous les tems , celui de tous les âges ;  
 « Dessinez largement : que de tous vos portraits ,  
 « A Paris comme à Londres , on admire les traits ;  
 « Aux peintres de boudoirs laissez la miniature ,  
 « Et soyez , s'il se peut , grands comme la nature. »

On conviendra que Molière n'eût pas désavoué de tels préceptes ; et c'est pour ne les avoir pas suivis , en les recommandant aux autres , que le chevalier de Cubières vit tomber sa pièce , qui n'a pas été jouée depuis , et qui ne le sera probablement jamais.

Qui va se mettre sur les rangs pour consoler le public de la mort de Molière? quelle pièce comique va-t-on lui donner pour adoucir ses regrets? Le croirait-on! c'est un long drame espagnol de Calderone, traduit par *Linguet*, et arrangé pour la scène française; c'est *le Paysan Magistrat*, imitation de *l'Alcade de Zalamea*, qui, six ans auparavant, avait déjà fourni un opéra en trois actes au théâtre Italien. Dans l'ouvrage de l'auteur espagnol, le capitaine (don Alvare) enlève et viole la fille du paysan Crespo. A l'instant où il est arrêté comme coupable, Crespo est élevé à la dignité d'alcade: comme père et comme juge, il peut venger par le sang l'injure atroce qu'il a reçue; mais, doué d'une âme aussi forte que juste, il propose à Alvare de réparer son honneur en épousant sa fille. Celui-ci, fier de sa naissance, repousse avec dédain les

sa grâce et celle de Mirza, qui devait mourir avec lui.

On sent combien un pareil fonds est vicieux : il est souverainement immoral de prendre pour le héros d'une action un meurtrier qui ne peut exciter aucun intérêt, et qui, malgré toutes les circonstances dont on veut couvrir son crime, n'en est pas moins digne de toute la vengeance des lois.

L'auteur de cet ouvrage est madame de Gouge. Sans égard pour le beau sexe, le public le siffla impitoyablement.

Une femme, pour conserver ses droits à la galanterie française, a besoin de les recueillir en personne ; le spectateur, devenu son juge, et croit dispensé d'être galant, et il ne voit plus un sexe aimable à travers des prétentions qui font disparaître ses grâces, sans faire oublier sa faiblesse.

Le premier janvier 1790, on donna la première représentation du *Réveil*

tandis qu'ils laissent dépérir une foule de chefs-d'œuvres nationaux enfouis dans leur répertoire. ( Ils ressemblent à ces amateurs frivoles , qui négligent la culture des fleurs odoriférantes que produit notre sol , pour donner tous leurs soins à des plantes infectes qu'ils font arriver à grands frais , et dont tout le mérite est de venir des pays lointains. ) Quoi qu'il en soit , *le Paysan Magistrat* eut quelques succès à Paris , où il fut joué quinze fois dans l'année ; mais il en obtint un prodigieux sur presque tous les théâtres des départemens , où ce genre d'ouvrage est toujours accueilli avec enthousiasme.

Nous devons l'arrangement de ce drame espagnol à *Collet-d'Herbois* , mauvais comédien , qui a joué depuis un très-grand rôle sur la scène politique. Plût au ciel qu'il se fût borné à faire de méchans drames , et qu'il

« tuées à des vases d'argent commo-  
« des et solides. »

[C'était alors le tems où le genre bâtard des drames commençait à s'élever , et Epiménide, assistant à la représentation d'une pièce comique, ne peut revenir de sa surprise en voyant les spectateurs répandre des larmes. *Comment*, s'écrie-t-il, *depuis hier soir on pleure à la comédie!*]

En 1790, il était facile d'adapter ce sujet aux circonstances, et d'en remplir le cadre d'une manière sail-  
lante.

Le président Hainaut, à l'époque où il écrivit sa pièce, avait de grands ménagemens à garder; aussi employa-t-il souvent le voile ingénieux de l'allégorie, pour ne pas heurter de front des préjugés d'autant plus forts, que leur ancienneté les avait consacrés.

En 1790, une grande révolution a tout à coup changé les hommes et les

choses : la noblesse est abolie ; le clergé voit tomber sa puissance colossale ; l'arbre antique de la féodalité est sapé jusque dans ses racines , et le tronc lui-même éprouve une secousse violente qui le fait chanceler d'abord , et devient bientôt le signal de sa chute.

M. Flins n'a pas su exploiter cette mine féconde ; il a traité son sujet avec plus de prétentions , mais avec beaucoup moins de talent que le président Hainaut : sa pièce ne contient que des scènes à tiroirs , dont quelques-unes ont cependant paru originales. Mais ce genre , le plus mesquin de tous , ne demande pas un grand effort d'imagination ; aussi le Réveil d'Epiménide , né avec les circonstances , devait finir avec elles : il n'en obtint pas moins un succès très-flatteur , dû en grande partie aux sentimens patriotiques qui animaient alors le public , et à un éloge du roi , amené

d'une manière adroite et délicate. On ne peut nier d'ailleurs que l'ouvrage ne soit assez bien écrit ; la versification en est même quelquefois brillante : M. Flins ne manque pas de goût , mais il néglige trop le fonds pour les détails ; il est trop doux-reux , trop fade , trop maniéré : peut-être craint-il d'être comique , pour ne pas être accusé de mauvais ton.

Le Réveil d'Epiménide était suivi d'un vaudeville assez faible , et fut joué une vingtaine de fois dans l'année.

La persécution s'est, dans tous les tems, attachée aux malheureux gens de lettres. Il n'est personne qui ne connaisse le sujet de *l'Honnête Criminel* , drame en cinq actes et en vers : c'est un fait historique tiré de la poétique de Marmontel. Le héros est le fils d'un honnête protestant , qui vient à bout de dégager son père , chargé d'une fausse accusation ; se



livre à sa place, et se laisse condamner aux galères, où il est resté sept ans.

Qui pourra jamais le croire ! cet ouvrage, où l'on célèbre l'héroïsme filial, où l'on cherche à intéresser en faveur des victimes de l'intolérance ; cet ouvrage, disons-nous, a essuyé à Paris une proscription de vingt-trois ans. Il avait cependant été joué, depuis 1767, dans toutes les provinces, et même à Versailles, *par ordre de la reine* ; ce qui prouve bien, comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit, que le despotisme est plus souvent sur les marches du trône que sur le trône même.

Il nous semble qu'on ne s'est jamais élevé avec assez de force contre les vexations dont on ne cesse d'accabler les auteurs dramatiques, et auxquelles le gouvernement sage et paternel dont nous jouissons s'empres-  
sera sans doute de mettre un terme.

Ce n'est qu'après de longues réflexions, ce n'est souvent qu'après un travail de plusieurs années que l'auteur peut mettre au jour un de ces ouvrages en cinq actes qui ont immortalisé notre littérature, et qui ne sont devenus si rares aujourd'hui que parce qu'elle ne jouit ni de la même considération ni des mêmes encouragemens qu'autrefois.

Cependant, ce produit de longues veilles, cette propriété du génie, non moins sacrés que les autres, l'homme de lettres peut se les voir arracher par un caprice, et le coup de plume d'un censeur va réduire au néant un ouvrage glorieux pour son auteur, et souvent nécessaire à son existence.

Sans doute une censure est indispensable; mais ne doit-on pas lui fixer des bornes, et peut-on abandonner le sort d'une classe entière de citoyens à des hommes souvent tourmentés par le génie du mal, et

qui ont besoin de prouver l'utilité de leurs places, pour les garder plus long-tems ?

Ces réflexions frapperont sans doute le gouvernement qui veut protéger tous les arts. Cependant, disons-le, la littérature est celui de tous pour lequel il semble jusqu'ici avoir le moins fait : la musique possède un superbe conservatoire, et chaque année le ministre couronne les élèves qui se distinguent : la peinture, la sculpture ne sont pas moins encouragées, et le gouvernement s'empresse d'acquérir et de faire déposer dans les musées tous les ouvrages qui en paraissent dignes par leur perfection ; n'a-t-on pas même vu des professeurs de déclamation recevoir, ainsi que leurs élèves, des témoignages publics de sa satisfaction ? (\*)

---

\* Dazincourt a reçu du ministre de l'intérieur mille écus, comme un témoignage de

Pourquoi donc l'homme de génie , qui produit un bon ouvrage en cinq actes , n'aurait-il pas droit à une récompense nationale ? n'est-ce pas un monument éternel de gloire pour la France , et l'émulation qui en résulterait ne pourrait-elle pas ramener notre littérature à son antique splendeur ? Racine , Boileau , et tous les grands hommes qui ont honoré leur siècle , eussent été moins illustres , peut-être , s'ils eussent été persécutés : et Molière , le grand Molière ! succombant sous le despotisme des subalternes , n'alla-t-il pas se réfugier dans le sein d'un monarque , ami des belles-lettres ?

**L'Honnête Criminel fut enfin joué , pour la première fois , le 4 janvier**

---

gratitude pour les soins qu'il a mis à former mademoiselle Volnay ; et celle-ci , la même somme pour la docilité avec laquelle elle a reçu ses leçons.

1790 , et il obtint le plus brillant succès.

Cette pièce est écrite en vers , souvent très-heureux ; les situations en sont attachantes : elle fait couler de douces larmes , et , en admettant le genre des drames , il faut convenir que celui-ci est un des meilleurs qui aient paru sur le théâtre. Saint-Phal rendit , avec beaucoup de sensibilité , le rôle du jeune galérien ; les autres le furent par Molé et mademoiselle Contat.

L'auteur de cet ouvrage est *Fenouillot de Falbair* , qui avait déjà donné plusieurs opéra comiques au théâtre Italien.

A peine l'Honnête Criminel était-il joué , qu'il parut sur la scène un autre drame , en cinq actes et en vers , ayant pour titre : *Les Dangers de l'Opinion* , et dont la première représentation eut lieu le 19 janvier 1790. Le but de cet ouvrage

est très-estimable : il s'élève contre ce préjugé terrible qui note d'infamie les parens d'un supplicié , et qui promène sur des milliers d'innocens le glaive qui vient de frapper un criminel.

Pour montrer combien il peut devenir funeste , l'auteur suppose qu'une jeune personne est sur le point d'épouser son amant , mais qu'une flétrissure , imprimée sur la tête de celui-ci , rompt tout à coup le mariage qui allait s'accomplir.

La tendre amante , et le malheureux jeune homme , réduits au plus horrible désespoir , sont résolus à s'empoisonner , lorsqu'enfin l'innocence du parent est reconnue , et par conséquent la tache effacée.

Jamais ouvrage ne fut bâti sur un fonds plus romanesque : des incidens multipliés à l'infini , et le plus souvent invraisemblables , un plan assez mal conçu , le défaut de conduite , tout

contribue à la médiocrité de cette pièce. Elle ne dut le succès qu'elle obtint qu'à des vers heureux , à des morceaux écrits avec énergie , et placés dans la bouche d'un anglais , dont le personnage est assez intéressant.

Madame Petit montra dans cet ouvrage un talent supérieur : son feu naïf , passionné , son désespoir , sa sensibilité , réalisèrent les espérances flatteuses qu'avaient fait concevoir ses débuts.

Les Dangers de l'Opinion sont du C. Laya , littérateur estimable , connu par de charmantes pièces fugitives et par d'autres ouvrages , dont nous aurons occasion de parler dans la suite de cette histoire.

A peine un ouvrage obtient-il du succès au théâtre , que tous les auteurs s'empressent de tailler des pièces sur le même patron : *Nina* nous a donné *le Chevalier de la Barre* et le

*Délire; les Petits Savoyards* ont reparu dans une foule d'opéra comiques. Le succès du Réveil d'Epiménide fit éclore *le Souper Magique*, ou *les Deux Siècles*, pièce épisodique en un acte, mêlée de chants, et dont la première représentation eut lieu le 11 février 1790. L'auteur a mis en scène le fameux *Cagliostro*, qui, au moyen d'une baguette magique, fait successivement paraître Colbert, Molière, l'Homme au Masque de fer, Chapelle, la duchesse de la Vallière, Lafontaine, Ninon de l'Enclos, etc.

Tous ces personnages sont étonnés du prodigieux changement que la révolution vient d'opérer: de là, naissent de longues dissertations sur la différence de leur siècle au nôtre; la duchesse de la Vallière fait des reproches assez sérieux à Louis XIV, dont elle révèle les faiblesses, et, dans un parallèle fort déplacé entre



ce monarque et Louis XVI, on dit que celui-ci *n'a d'autre maîtresse que la nation.*

Cette pièce fut trouvée longue, ennuyeuse et faiblement écrite : elle n'obtint aucun succès.

Le lendemain ne fut pas plus heureux pour les comédiens ; ils donnèrent la première représentation de *Louis XII, père du peuple*, tragédie en cinq actes et en vers, que les sifflets empêchèrent d'aller jusqu'à la fin. Au milieu du tumulte qui accompagna la chute de cette pièce, il fut impossible d'en saisir le plan. L'auteur avait beaucoup compté sur les applications à faire au roi Louis XVI, qu'on appelait alors *le restaurateur de la liberté française.* Mais un style pitoyable, une intrigue mal conçue, un personnage du duc de Milan, chargé de fers, et accusant la cruauté d'un roi qui ne

*Louis XII était  
des généraux Roux.  
cette pièce était  
un peu de plus or  
faisait.*

fit pas couler une seule larme , tout contribua à la chute épouvantable de cet ouvrage , qui obtint à peine les trois quarts d'une première représentation.

Voltaire et beaucoup d'autres historiens ont victorieusement repoussé la calomnie dont on a cherché à flétrir la mémoire de Louis XII. Ils ont prouvé que Louis le Maure , qui s'était rendu coupable des crimes les plus atroces , loin d'avoir expiré dans une cage de fer , avait tranquillement terminé ses jours au château de *Loche* , et que , dans les dernières années de sa vie , il pouvait librement parcourir les cinq lieues environnantes.

Nous voici arrivés à l'un des ouvrages les plus marquans du Théâtre Français : les affiches de la comédie française annonçaient depuis quelques jours *le Philinte de Molière , ou la suite du Misanthrope*.

Ce titre passe à l'instant dans toutes les bouches ; chacun se demande quel est l'insensé qui ose se déclarer avec tant d'audace le continuateur de Molière , et le 22 février 1790 , jour de la première représentation , on se porte en foule à la comédie française , avec l'intention bien prononcée de châtier l'insolence du téméraire auteur.

Le parterre ressemblait à une armée qui brûle d'en venir aux mains : le signal se donne , l'ennemi paraît ; mais sa bonne contenance déconcerte les assaillans , qui , forcés bientôt de l'admirer eux-mêmes , couvrent des palmes du triomphe la victime qu'ils venaient immoler.

On a blâmé avec raison , selon nous , le titre de cet ouvrage : outre qu'il annonce une prétention et un orgueil démesurés , il répond mal au sujet de la pièce , il en donne une idée fausse , et il attribue à Molière la

peinture d'un personnage qu'il n'a jamais tracé. On va en juger par l'analyse de la pièce.

*Philinte*, après son mariage avec *Eliante*, s'est avancé dans la carrière des honneurs ; il a acquis la qualité de comte avec de grandes richesses, qu'il espère augmenter encore par la protection d'un oncle de sa femme, qui vient d'être appelé au ministère.

Des arrangemens domestiques, le renvoi de son intendant, qu'*Eliante* a fait chasser comme un fripon, les forcent à occuper provisoirement un hôtel garni, où ils voient arriver un jour *Alceste*, de retour de la campagne.

Il est encore aigri contre l'espèce humaine, parce que, dans la retraite où il s'est réfugié, on persécute, on tyrannise ses vassaux. Il est lui-même décrété de prise-de-corps, pour être intervenu dans un procès, que ces

malheureux ont à soutenir , et il s'écrie à cette occasion :

L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre.

Il charge son valet de lui déterrer un avocat , n'importe lequel. Va , lui dit-il ,

Va : du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

Philinte et Eliante lui offrent d'employer en sa faveur le crédit de leur parent : il n'est pas dans ses principes de l'accepter pour lui ; la justice de sa cause , tel est le seul moyen qu'il veut faire valoir. Son valet lui amène un avocat rempli de probité ; mais il s'excuse auprès d'Alceste de ne pouvoir se charger de ses intérêts : une autre affaire , extrêmement intéressante , occupe tous ses instans , et pour mieux faire connaître ses motifs , il en détaille toutes les circonstances d'une manière si touchante , qu'Alceste , oubliant ses pro-

pres malheurs , s'enflamme à l'instant pour ceux d'autrui.

Ils'agit d'une fausse obligation qui doit ruiner un honnête homme , et le crime ne peut être prévenu que par un homme puissant qui , en interposant son autorité , fasse trembler le faussaire. Alceste songe aussitôt au parent de ses amis ; il supplie Philinte de l'entretenir de cette malheureuse affaire , et de l'engager à user de son pouvoir , pour sauver de sa ruine un infortuné , sur la tête duquel la foudre est prête à éclater.

Philinte , homme froid et égoïste , refuse de se mêler de cette affaire ; il craint de se compromettre , et ne veut pas user , pour un inconnu , le crédit dont il jouit auprès du ministre. En vain le brûlant Alceste cherche à le convaincre , à l'émouvoir ; son cœur de marbre résiste à toutes ses prières , et il persiste dans ses refus.

L'obligation passe entre les mains

d'un procureur, aussi fripon que l'avocat est honnête homme : il soutient avec force que le billet est bon, et qu'il contraindra le débiteur au paiement.

Jusqu'ici la personne pour laquelle Alceste s'intéresse si chaudement n'a point été nommée ; le procureur prononce le nom du comte de Valancé, titre de ce même Philinte, qui ne voulait pas donner une larme au malheur, parce que, disait-il, on n'aurait jamais fini, s'il fallait secourir tous ceux qui sont victimes de la friponnerie, et qui, au reste, ne trouvent le plus souvent que la peine dûe à leur imprudence.

Confondu, anéanti, écrasé par ce coup terrible, Philinte soupire, gémit, et se sent d'avance accablé par la crainte des reproches qu'Alceste a le droit de lui faire. Mais il est malheureux ; son ami Alceste vole aux pieds du ministre, démas-

que la friponnerie de l'intendant, rend à Philinte son repos et sa fortune, et obtient lui-même sa liberté, et justice pour ses vassaux.

Philinte veut se jeter dans les bras d'un ami si généreux ; mais Alceste le repousse de son sein, et, malgré les prières d'Eliante, il retourne à sa campagne, et emmène avec lui l'honnête avocat que le hasard lui a fait trouver.

Le véritable titre de la pièce était *l'Égoïste* ; Philinte l'est dans toute la force du terme, et jamais ce caractère n'a été plus fortement dessiné.

Le Philinte de Molière a des partisans enthousiastes, et de chauds détracteurs ; selon les uns, c'est un chef-d'œuvre digne du grand Molière ; selon les autres, ce n'est qu'une pièce très-médiocre et au-dessous de sa réputation.

Il nous sera facile de prouver qu'ils ont tort les uns et les autres,



et qu'entre ces deux extrêmes, il existe un milieu qu'on peut encore occuper avec honneur.

L'un des premiers défauts de cet ouvrage est, selon nous, une action trop sérieuse; on y trouve plus d'humour que de comique, et nous croyons qu'il aurait pu jaillir d'une source aussi féconde. Il existe dans tout l'ensemble une âpreté, une rudesse qui annoncent un écrivain rempli d'indignation, mais inhabile à saisir les nuances, et à donner au tableau de nos mœurs ce coloris aimable, sans lequel on ne pourrait en supporter la vue. Thalie, oubliant son rire aimable, se montre dans cette pièce avec un front sévère, une physionomie sombre; elle semble avoir changé son masque contre le fouet sanglant de la satire : elle corrige encore les hommes, elle ne les amuse plus.

Peut-être dirait-on que ce défaut

trême rigueur de ces principes est souvent poussée jusqu'au ridicule.

Le vrai Philinte, au contraire, est un sage, un philosophe qui, convenant que tout marche par intrigue, et qu'il serait à souhaiter que les hommes fussent faits autrement, ajoute avec tant de bon sens :

- « Mais est-ce une raison de leur pénétration d'équité ,
- « Pour vouloir se tirer de leur société ?
- « Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
- « Les moyens d'exercer notre philosophie :
- « C'est le plus bel emploi que trouve la vertu :
- « Et si de probité tout était revêtu ,
- « Si tous les cœurs étaient francs , justes et dociles ,
- « La plupart des vertus nous seraient inutiles ,
- « Puisqu'on en met l'usage à pouvoir aujourd'hui
- « Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui. »

Loin de suivre la même marche, Fabre-d'Eglantine a fait d'Alceste un ami des hommes, un défenseur des faibles opprimés, et un ennemi redoutable des puissans oppresseurs. Dans tout le cours de l'ouvrage, il ne

fait que des actions de bienfaisance, et il pousse la générosité jusqu'à oublier ses propres malheurs pour voler au secours d'un inconnu. Il semble que l'auteur ait pris à tâche d'adoucir ce caractère de misantrophe, pour rendre plus odieux celui de Philinte, auquel il donne une froideur révoltante, un égoïsme barbare, et il est facile de voir qu'il s'est écarté tout à fait du modèle sublime qu'il avait sous les yeux : on s'en convaincra surtout par le style de son ouvrage, si inférieur à celui de Molière, et qui, au milieu de pensées énergiquement rendues, est le plus souvent dur, rocailleux, et plein d'incorrections.]

Jusqu'ici nous n'avons envisagé l'ouvrage que de son côté faible : plus il a de réputation, et plus nous avons dû être sévères ; mais notre devoir est aussi d'être justes, et nous allons en faire valoir les beautés

avec autant d'impartialité que nous en avons critiqué les défauts.

Le plan de l'ouvrage est simple , majestueux ; les scènes sont bien liées , la conduite régulière , et les caractères parfaitement opposés ; Alceste et Philinte , l'avocat et le procureur forment des contrastes admirables : l'idée de punir l'égoïste , par lui-même appartient au génie , et cette situation est amenée avec infiniment d'art ; au moyen des ressorts les plus simples , l'auteur attache , intéresse toujours : la pièce est d'ailleurs remplie de pensées fortes et sublimes ; c'est un excellent cours de morale , une vigoureuse satire contre l'égoïsme , contre cet égoïsme affreux qui tyrannise la plupart des hommes , et qui leur dessèche le cœur.

La pièce du Philinte de Molière peut se comparer à un édifice noble , simple , majestueux ; toutes les

règles de l'architecture y, sont observées, mais il y manque ces ornemens, ces détails, ce fini qui reposent agréablement la vue : c'est un palais superbe bâti au milieu d'un site aride ; ce n'est pas la riante maison de Thalie. Il est fâcheux que la politique ait enlevé Fabre d'Eglantine à la littérature : un ouvrage d'un mérite aussi éminent faisait concevoir les plus grandes espérances, et elles n'eussent point été trompées, car Fabre ne ressemblait pas à ces auteurs qui montrent vingt fois de suite des dispositions, qui promettent toujours, et qui ne tiennent jamais.

Fabre a fait précéder son *Philinte de Molière* d'une préface qui n'honore pas son cœur ; elle est dirigée contre un littérateur estimable, dont il pouvait critiquer les ouvrages avec décence : mais l'amertume, le fiel qui règnent dans cette pro-

duction cesseront d'étonner, lorsqu'on saura qu'une secrète jalousie en avait tracé les pages. Nous avons déjà dit que Colin-d'Harleville et Fabre-d'Eglantine avaient été en concurrence pour les Châteaux en Espagne et le Présomptueux Imaginaire, et celui-ci a toujours conservé le plus violent dépit de la préférence qu'avait obtenue son rival.

Ces deux écrivains, d'ailleurs, se disputaient seuls le sceptre comique, et l'orgueilleux Fabre, qui voulait dévorer toute la gloire, cueillir tous les lauriers, s'indignait à l'idée seule d'un adversaire auquel il se croyait très-supérieur.

Les ouvrages nouveaux se succédèrent alors avec une étonnante rapidité ; le lendemain de la première représentation du *Philinte* de Molière ( le 23 février ) vit encore paraître un opéra comique en un acte, intitulé : *Les trois Noces*. C'est la

sixième pièce nouvelle donnée depuis deux mois et au milieu de l'hiver. Les comédiens étaient alors beaucoup moins paresseux qu'aujourd'hui, ou plutôt la caisse éprouvait dans ce tems-là des déficits profitables à l'art dramatique, tandis qu'elle contient à présent des richesses qui sont ruineuses pour lui.

Quoi qu'il en soit, l'opéra comique des Trois Nôces est une espèce de pastorale qui obtint beaucoup de succès : une comtesse dote trois jeunes filles, mais la fête est troublée par des brigands que repousse la garde nationale. La fille de la comtesse arrive de Paris ; elle assistait à l'assemblée nationale, où le roi a paru comme un père au milieu de ses enfans : elle peint des couleurs les plus vives ce beau moment, et cite avec attendrissement les traits les plus touchans du discours du roi. L'ivresse alors s'empare de tous les

spectateurs, qui couvrent d'applaudissemens et la pièce et les acteurs.

Dezède a fait une charmante musique pour cet opéra, dont le succès peut faire naître aujourd'hui de grandes réflexions sur l'instabilité des choses humaines.

Cette pièce était ornée de danses, d'évolutions militaires, dont l'exécution fut aussi parfaite que le jeu des acteurs.

Le 20 mars, le Théâtre Français fit sa clôture par une représentation de *Méropé*, suivie de la *Gageure Imprévue*. Cette représentation fut très-brillante, et les acteurs semblèrent se surpasser. M.<sup>lle</sup> Raucourt et Saint-Phal excitèrent le plus vif enthousiasme, et le public, transporté, prodigua des applaudissemens aux sujets les moins accoutumés à ses faveurs. Dazincourt vint prononcer, entre les deux pièces, le discours de clôture. Pour le bien comprendre,



il est nécessaire de savoir que le parterre de la comédie française présentait chaque jour, en raccourci, le tableau d'un peuple en révolution, qui, tout étonné d'avoir recouvré ses droits, en fait un usage souvent peu raisonné. Les comédiens ne pouvaient établir aucun ordre dans leur répertoire. Une pièce était mise à l'étude, et le parterre mutin, ou remué par des gens intéressés, réclamait à grands cris la représentation d'un autre ouvrage, auquel les réglemens n'assignaient qu'un rang postérieur. Enfin, le théâtre et le parterre semblaient être les camps de deux armées ennemies; mais on doit dire, à l'honneur des loges, qu'elles gardèrent toujours la plus exacte neutralité.

Dans cette querelle, comme dans presque toutes les discussions, les deux partis avaient tort : le public demandait trop; les comédiens n'ac-

cordaient pas assez. Les auteurs dramatiques devaient naturellement élever la voix pour l'abolition de plusieurs réglemens qui , faits par les comédiens , étaient contraires aux intérêts des écrivains. La comédie française s'accoutumait difficilement à la perte de ses anciens privilèges , et défendait le terrain pied à pied. Pour l'effrayer , on osa demander et presser l'établissement d'un second théâtre : ce fut là le coup le plus sensible pour les comédiens français ; ils sentirent que leurs recettes , déjà bien faibles , seraient considérablement diminuées par celles qu'un nouveau théâtre ne pourrait faire qu'à leurs dépens. Ils prévirent que les auteurs , mécontents , et le public , toujours enthousiaste de nouveautés , s'y porteraient en foule ; ils étaient même à peu près sûrs que plusieurs de leurs camarades , aimés du parterre , et que des raisons

d'opinion , ou d'amour-propre indis-  
 posaient contre la comédie fran-  
 çaise , ne laisseraient pas échapper  
 l'occasion de se venger en se ral-  
 liant au théâtre rival. Tel était la  
 situation des affaires dramatiques ,  
 quand Dazincourt vint prononcer le  
 discours suivant , qu'on pouvait re-  
 garder alors comme un petit ma-  
 nifeste.

« MESSIEURS ,

« Nous profitons avec empresse-  
 « ment du jour que l'usage a consa-  
 « cré pour vous présenter nos res-  
 « pects et l'hommage de notre recon-  
 « naissance ; mais une juste confiance  
 « en vos bontés nous encourage , en  
 « même tems , à déposer dans votre  
 « sein *la douleur dont nous sommes*  
 « *pénétrés*. Depuis long - tems le  
 « Théâtre Français est en butte à  
 « *des rigueurs affligeantes* : il sem-

« ble qu'on ait tenté de nous faire  
 « perdre cette liberté d'ame et d'es-  
 « prit, si nécessaire à l'art du co-  
 « médien. Des études multipliées,  
 « des efforts sans nombre, des bien-  
 « faits sagement répandus, et publiés  
 « malgré nous, ne nous ont valu que  
 « des interprétations injurieuses.  
 « *Une jalouse cupidité*, dont nous  
 « ne nous permettrons pas de dévoiler  
 « le secret, et qui voudrait s'éle-  
 « ver sur *nos débris*, a cherché cons-  
 « tamment, depuis plusieurs mois,  
 « à fatiguer et décourager notre  
 « zèle.

« Pour ne nous arrêter que sur un  
 « seul point, on a demandé la repré-  
 « sentation de tel ou tel ouvrage,  
 « sans songer que les pièces déjà re-  
 « çues avaient le droit d'être repré-  
 « sentées auparavant ; de manière  
 « qu'on ne pourrait adhérer à de  
 « pareils vœux sans attenter aux  
 « propriétés ; ce qui, nous osons le

« croire , serait contraire à l'inten-  
 « tion de ceux même qui, par ces  
 « demandes , croyant réparer des  
 « torts , ne font que solliciter une  
 « injustice. Enfin , messieurs , si  
 « quelques abus se sont glissés dans  
 « un établissement dont les détails  
 « sont aussi difficiles que multipliés ,  
 « si le tems semble avoir amené le  
 « besoin de quelques changemens  
 « utiles, ne nous est-il pas permis  
 « d'observer qu'une discussion sage  
 « et dirigée par la bonne foi, serait  
 « plus propre à ramener un meilleur  
 « ordre de choses , à concilier les  
 « divers intérêts , et à contribuer plus  
 « complètement à vos plaisirs , ainsi  
 « qu'à la gloire de votre théâtre.

« Agréez , messieurs , que nous  
 « n'opposions désormais à tous ces  
 » orages qu'un silence respectueux ,  
 « un zèle toujours renaissant, et ce  
 « courage qui doit animer ceux à  
*Tome I.*

« qui vous avez confié le dépôt de  
« vos richesses dramatiques. »

Ce discours, extrêmement adroit, fut regardé, par les amis des comédiens, comme un chef-d'œuvre de politique : en présentant la comédie française comme victime d'une persécution journallement répétée, il devait intéresser à sa cause le public impartial. Les fauteurs d'une innovation n'y virent, que l'expression d'une frayeur mal déguisée, et n'en devinrent que plus ardens à la poursuite de leurs projets. Nous verrons bientôt quels en furent le succès et les résultats.

Le 12 avril, le Théâtre Français fit son ouverture par *l'Honnête Criminel* et *Amphytrion*.

Naudet vint, avant la représen-

tation , prononcer le discours suivant :

**MESSIEURS,**

« Des arrangements sûrs, inva-  
 « riabiles nous permettent d'abrégér,  
 « autant que vous le desirerez, la  
 « clôture de notre théâtre. Nos soins  
 « ne se borneront point à ce sacrifice  
 « apparent , qui nous devient pré-  
 « cieux par le desir que vous en avez  
 « manifesté. Des artistes consultés  
 « sur les moyens de procurer, à la  
 « classe des citoyens les moins aisés,  
 « la facilité d'assister à la représen-  
 « tation de nos chefs-d'œuvres, nous  
 « ont fait espérer de pratiquer dans  
 « cette salle plus de six cents places  
 « à un prix modéré , qui ne nuiront  
 « en rien à la commodité des autres  
 « spectateurs.

« Vous assurer des plus constants  
 « efforts et du respect le plus pro-

« fond , voilà , messieurs , le plus  
 « doux de mes devoirs , et le vœu  
 « d'une société dont le zèle a pu être  
 « un moment attristé , mais jamais  
 « ralenti. Nous serons toujours rassu-  
 « rés par le souvenir des bontés d'une  
 « nation généreuse et éclairée , qui ,  
 « juge et protectrice des talens , a  
 « toujours su leur dispenser , avec au-  
 « tant de goût que de justice , et la  
 « leçon et l'encouragement. »

Le premier ouvrage représenté après l'ouverture de cette année fut *le Couvent, ou les Fruits du Caractère et de l'Education*, comédie en un acte, par Laujon.

Voltaire et Laujon doivent partager l'honneur d'une innovation théâtrale : Voltaire a fait une tragédie *sans femme* ; Laujon une comédie *sans homme*. Quel était le plus difficile ? Nous ne nous permettrons pas de le décider. Quoi qu'il en soit, les deux essais obtinrent un succès



brillant. Le Couvent , joué pour la première fois le 16 avril , fut la première pièce où l'on mit en scène les mœurs du cloître. Ce genre neuf devait exciter l'attention du public par sa singularité ; Laujon fit plus , il l'intéressa par des détails gais et piquans.

La scène représente le parloir de l'abbesse , et laisse voir à travers la grille l'intérieur du monastère. La marquise de Seincère doit se rendre , le jour même , au couvent pour juger de près le caractère d'une jeune pensionnaire qu'on lui a proposée pour être l'épouse de son fils. Cette demoiselle , née de parens riches et orgueilleux , est détestée de tout le couvent. Son caractère offre un parfait contraste avec celui d'une jeune novice douce , sensible , modeste , et qu'une éducation soignée a fait , au défaut de la fortune , accueillir dans le monastère , où elle est adorée.

La marquise de Seincère, mère sage et sensible, de concert avec l'abbesse, s'introduit dans le couvent sous le nom d'une dame qui vient montrer la musique et le dessein aux pensionnaires. Elle reconnaît bientôt que la jeune de Fierville, qu'on veut lui donner pour bru, n'est qu'une étourdie, qui n'a ni douceur, ni sensibilité, ni talens, ni envie d'en avoir. Par hasard, en donnant également leçon à la sœur Saint-Ange, qui a pris l'habit de novice, elle trouve en elle autant de vertus qu'elle a reconnu de défauts dans mademoiselle de Fierville. C'est bien là l'épouse qu'elle désirerait donner à son fils : ce désir augmente en apprenant que cette même novice a vu le jeune marquis un moment, et qu'elle en a conservé le plus tendre souvenir. Enfin, la douleur que laisse éclater cette fille vertueuse, quand on lui écrit que sa belle-mère vient de tomber dans l'in-

fortune , achève d'attendrir la marquise , qui lui offre et lui fait accepter la main de son fils.

Les mœurs , le ton , le langage des cloîtres , retracés dans cette pièce avec cette vérité dont le *Vert-Vert* de Gresset offre un modèle , et surtout une charmante scène entre la marquise et la sœur Saint-Ange , décidèrent le succès de cet ouvrage. Le dénouement seul laissa quelque chose à désirer à la première représentation ; mais de légères coupures , et une scène que l'auteur ajouta , assurèrent à la pièce un succès qui se soutint longtemps.

Depuis quelque tems , les anciennes tragédies se jouaient peu , ou étaient montées avec une négligence , une médiocrité qui indisposait le public. Talma , dont les nombreuses et brillantes représentations de Charles IX avaient commencé et affermi la réputation , ne paraissait dans aucun

des rôles qui auraient pu lui permettre de développer ses talens. Nous aimons à croire que c'était moins par une basse envie que par une religieuse fidélité aux anciens réglemens qu'on lui *interdisait* tous les rôles brillans, exclusivement réservés *aux chefs d'emploi*. Quoi qu'il en soit, le public était victime des querelles qui déjà divisaient la comédie française : Larive avait été plusieurs fois sollicité de reparaître dans la carrière dramatique, où sa retraite avait laissé un vide trop sensible ; il avait toujours refusé. Enfin, obligés de réunir toutes leurs ressources contre la défaveur des circonstances, (\*) les

---

(\*) A peine le décret sur la liberté des théâtres fut-il rendu, qu'on vit s'élever une foule de petits spectacles qui, par la modicité des prix, attiraient plusieurs classes de citoyens, et ne laissaient pas que de faire du tort aux grands théâtres.

comédiens français tentèrent auprès de Larive de nouveaux efforts, que le succès couronna. Il céda à leurs instances, au vœu des amateurs de la tragédie, et le 4 mai, il reparut sur la scène française par Œdipe. Jamais, peut-être, acteur n'obtint un triomphe plus éclatant. Lekain lui-même n'excita jamais un aussi vif enthousiasme. C'est quand il est privé des premiers talens, que le public se plaît à combler de ses faveurs ceux qui les suivent, même de très-loin. La foule était si grande, que les coulisses étaient encombrées de spectateurs. Larive joua le rôle d'Œdipe en acteur consommé, et il ne parut au-dessous de lui-même que dans les dernières scènes qui exigent beaucoup d'abandon, et moins d'art que de sensibilité. Brutus, dans *la Mort de César*, et Spartacus, dans la pièce de ce nom, furent les premiers rôles qu'il joua après Œdipe.

La révolution permit à beaucoup d'auteurs de faire représenter des ouvrages qui, dans l'ancien régime, n'avaient été qu'imprimés. Nous avons déjà cité *Ericie*, l'*Honnête Criminel*, etc. ; il faut y joindre le *Comte de Comminges*, ou les *Amans Malheureux*, drame en trois actes et en vers, par d'Arnaud-Baculard, imprimé en 1764, et joué, pour la première fois, le 14 mai 1790. Le sujet est tiré des mémoires du comte de Comminges, par madame la comtesse de Murat. *L'Année Littéraire* de 1764 disait, en parlant de cette pièce imprimée :

« *Le sujet* de ce drame, ainsi que  
 « *le lieu de la scène*, est certaine-  
 « ment fort étrange ; mais *il n'est*  
 « *fait que pour être lu*, » comme la  
 « tragédie en prose de François II,  
 « par M. le président Hainaut. L'ac-  
 « tion , d'ailleurs, n'en saurait être  
 « plus simple. »

On voit combien , dans l'espace

de vingt-six ans, les idées avaient changé, puisque ce drame, qui n'était fait que pour être lu, fut hardiment représenté avec tout ce que le sujet et le lieu de la scène avaient d'étrange.

En voici l'analyse :

Le comte de Comminges et Adélaïde de Lussan s'aiment avec toute l'ardeur de la jeunesse. Cruellement séparés l'un de l'autre par leurs parents, ils se trouvent réunis dans l'austère maison de la Trape, sous les noms de frère *Arsenne* et de frère *Euthyme*; mais, jusqu'au dénouement, Comminges ignore que le frère Euthyme est cet objet adoré, dont sans cesse il pleure la perte. On apprend sa malheureuse histoire par la confidence qu'il fait, dès la deuxième scène, au père-abbé, son consolateur. Le frère du mari d'Adélaïde, et secret rival de Comminges, arrive à l'abbaye de la Trape : voilà le seul incident qui

intrigue la pièce. Dorvigny (c'est ce beau-frère) apporte à Comminges une lettre, par laquelle on marque expressément qu'Adélaïde est morte. La nouvelle situation dans laquelle se trouve Comminges par l'affreuse idée de cette mort, et la rencontre d'Adélaïde (c'est à dire du frère Euthyme, car il est loin encore de la reconnaître) qui l'a surpris auprès de sa fosse, attaché à considérer son portrait, remplissent presque tout le deuxième acte.

La vue de Comminges creusant lui-même sa fosse, et baignant ce portrait de ses larmes, a porté un coup mortel à la sensible Adélaïde: elle est bientôt réduite à l'extrémité, et cette partie du tableau est du plus sombre ou du plus touchant pittoresque. On a ici sous les yeux le spectacle d'un solitaire mourant dans le triste appareil de la plus austère pénitence. La marche des religieux à



l'endroit où le mourant doit déposer, avec la vie, les débris de sa mortalité, le lit de cendres sur lequel il doit expirer pour consommer la pénitence, le son lugubre de la cloche qui est le signal de l'agonie, rien n'est oublié. Adélaïde expirante fait, devant les religieux et son amant, l'aveu de son sexe ; elle confesse ensuite tout haut ses égaremens, ses faiblesses et toute la suite de sa vie. Après ce récit, elle expire ; et Comminges , anéanti par le désespoir, est arraché d'auprès d'elle. (\*)

L'auteur a retranché à la représentation plusieurs tirades qui sont dans l'ouvrage imprimé, et qui auraient ralenti la marche de l'action.

Ce drame fut remarquable par le soin qu'on mit à le monter. La sévé-

---

(\*) Nous avons pris l'extrait de cet ouvrage dans le journal précédemment cité.

rité du costume et de tous les accessoires rendit encore plus frappant le jeu des acteurs : mademoiselle Desgarcins, surtout, mit dans le rôle d'Adélaïde l'accent déchirant du désespoir le plus profond ; St.-Phal joua Comminges avec une grande sensibilité ; Talma se fit remarquer dans le rôle ingrat de Dorvigny.

Ce serait peut-être un sujet de discussion assez curieux que de chercher pourquoi un ouvrage dramatique, joué sur le même théâtre et devant les mêmes spectateurs, est sifflé un jour, et applaudi l'autre. Une des raisons de cette étrange contradiction, c'est peut-être que dans une assemblée nombreuse, souvent l'homme de goût lui-même, juge moins d'après sa raison que d'après l'impression générale ; que son jugement cède à une séduction d'autant plus irrésistible, qu'elle n'est point soupçonnée ; qu'en un mot, le critique le plus clair-

voyant est souvent trompé , parce qu'on se trompe autour de lui. Il faut, en posant cette question comme un problème , faire abstraction de la *cabale*. Ce mot explique tout.

*Le Présomptueux, ou l'Heureux Imaginaire*, comédie en cinq actes et en vers, par Fabre-d'Eglantine, offre un exemple frappant des deux sorts les plus contraires, éprouvés par la même pièce sur le même théâtre, et à des époques peu éloignées. Cette comédie, jouée pour la première fois le 7 janvier 1789, fut traitée avec une rigueur que nous pouvons nommer injuste, d'après le succès qu'elle a obtenu depuis, et le mérite réel de l'ouvrage. Le public oublia qu'une comédie en cinq actes doit être jugée dans son ensemble, et dès le premier acte du *Présomptueux*, quelques expressions, que le goût, peut-être, désavouait, suffirent pour exciter

un tumulte qui empêcha d'entendre dix vers du second acte. L'orage fut tel, qu'on fut obligé de baisser la toile au troisième acte, et de donner *Nanine* pour remplacer l'ouvrage qu'on ne voulait pas entendre.

Dix-sept mois après, le 5 juin 1790, le *Présomptueux*, ou l'*Heureux Imaginaire*, fut joué avec le succès le plus brillant. Les comédiens crurent avec raison ne devoir pas regarder comme une représentation celle de l'année précédente, et ils annoncèrent la première de cet ouvrage. Le double titre semble indiquer deux caractères dont les rapports paraissent difficiles à établir. D'Eglantine a bien rempli son cadre, en mettant son héros dans une position qui, à tout autre qu'un présomptueux, un heureux imaginaire, laisserait à peine une lueur d'espérance : mais Valère se croit assuré de tous les bonheurs de ce monde, par la raison qu'il

s' imagine les mériter tous ; c'est à dire que le motif de son erreur est dans sa présomption. Cette nuance est nécessaire à observer pour bien juger cet ouvrage. Voici une idée du plan.

Le présomptueux Valère rencontre , en voyageant , une jeune et jolie personne qu'accompagnent son père et sa mère , et il en devient amoureux ; rien de plus ordinaire : mais ce qui l'est moins , c'est que d'un coup d'œil , et avec un mot , il croit avoir subjugué toute la famille , et qu'à l'entendre , le père n'attend qu'un second mot de lui pour lui donner sa fille en mariage. Cette confiance devient comique , lorsqu'au premier entretien qu'il a avec le prétendu beau-père , celui-ci s'excuse , en le saluant , sur ce qu'il n'a pas l'honneur de le connaître.

Dans l'hôtel où ils viennent tous loger , arrive aussi d'Orsange , à qui

la jeune personne a été réellement promise, et qui vient essayer de plaire à sa future sans en être connu. Les propos avantageux de Valère ont fait croire à tout le monde qu'il est le gendre avoué ; ce qui met d'Orsange dans la situation la plus fâcheuse. Tandis que ce bruit persuade la mère elle-même, et alarme sérieusement la fille, le père se trouve chargé, par hasard, de faire arrêter Valère, en vertu d'un ordre obtenu par ses parens, et qu'on vient de lui envoyer pour le faire exécuter. Valère entend parler vaguement de cette commission ; et, comme il ne croit jamais qu'un événement fâcheux puisse le regarder, il se charge lui-même de faire exécuter l'ordre, et paie, sans hésiter, et d'avance, les frais de l'exécution.

Cependant d'Orsange, qui s'explique avec son rival, le force de s'aller battre : Valère est enchanté

de cette proposition , et l'impute à sa bonne fortune ; parce que , rarement , dit-il , on a l'occasion de prouver sa bravoure à sa maîtresse , et que la bravoure est , auprès de la beauté , le plus puissant moyen de plaire. On sent que l'édifice du bonheur de Valère doit être détruit au dénouement : une simple explication le renverse en effet ; et le présomptueux , puni sans être corrigé , retourne gaîment vers son père , parce qu'il ne doute point qu'il ne parvienne à le fléchir , à le charmer par le simple exposé de ses projets.

On fit à cette comédie un reproche que peu d'ouvrages pourraient mériter ; c'est que le principal caractère est trop prononcé. La situation de Valère , se chargeant de faire exécuter un ordre obtenu contre lui-même , est empruntée de la Métromanie ; mais cet emprunt n'est pas le seul qu'on ait reproché à Fabre-d'Egla-

tragédie , *Barneveldt* , tragédie de Lemierre, donnée le 30 juin 1790 , n'aurait rien laissé à désirer : mais soit que le sujet ne puisse que difficilement s'adapter à la scène , soit que l'auteur n'en ait pas tiré tout le parti possible , cette pièce n'eut qu'un demi-succès.

Tout le monde connaît l'histoire du vertueux *Jean d'Olden Barneveldt* , avocat général , grand pensionnaire de Hollande , et le plus célèbre ministre qu'aient eu les états. Négociateur habile , et jouissant de l'estime des puissances étrangères , considéré , surtout de Henri IV et de la reine Elysabeth , Barneveldt peut être compté parmi les fondateurs de la liberté de sa patrie. Opposé à Maurice , prince d'Orange , et à ses partisans , il fut le principal auteur de la trêve de 1609 , conclue pour douze ans entre l'archiduc et les états , et il empêcha



ses concitoyens de prendre part aux troubles de Bohême, dont Maurice voulait profiter pour avancer sa fortune. Inquiet des vues ambitieuses de ce statdhouder, il crut y mettre une digue en se déclarant pour les Arminiens, dont les opinions tendaient au tolérantisme, contre les Gomaristes, dévoués aux intérêts du prince, et de là, une haine implacable de Maurice, qui réussit enfin à perdre Barneveldt.

Ce grand homme, né avec les vertus des derniers soutiens de la république romaine, en éprouva le sort funeste : il eut la tête tranchée le 13 mai 1619. On l'accusa d'avoir voulu livrer son pays à la monarchie espagnole, lui qui avait travaillé avec tant de zèle à le soustraire à cette puissance ! Un de ses fils, qui était entré dans une conspiration pour venger sa mort, ayant été pris et condamné à périr, la veuve

de Barneveldt courut implorer la clémence de Maurice. — *Eh quoi !* lui dit le prince , *vous venez faire pour votre fils ce que vous avez refusé de faire pour votre époux !* — *Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari* , répondit-elle , *parce qu'il était innocent ; mais je la demande pour mon fils , parce qu'il est coupable.*

Lemierre a suivi presque littéralement la vérité historique. Le quatrième acte fut le seul qui produisit beaucoup d'effet. Barneveldt le fils s'est mis à la tête d'un parti, il pénétre dans la prison de son père pour le délivrer ; mais ce vertueux magistrat le repousse comme un conspirateur , comme un rebelle : il est déterminé à faire aux lois le sacrifice de sa vie. Le jeune homme , au désespoir , lui propose , pour échapper du moins à la honte , de se donner

lui-même la mort, et tire en frémissant son poignard. Il dit :

Caton se la donna.

Socrate l'attendait

répond le vieillard. Ce trait fut couvert d'applaudissemens.

Barneveldt dit, en parlant de Henri IV :

. . . . . Le ciel en a fait choix  
Pour réconcilier la terre avec les rois.

Malgré de grandes beautés de détails, l'ouvrage parut faible et languissant ; il n'eut qu'un très-petit nombre de représentations, et n'a jamais été repris.

Le 14 juillet 1790, anniversaire de la prise de la Bastille, fut le jour de cette fameuse fédération où tous les Français, réunis par députations dans le champ de Mars, firent, sous les yeux du roi et de l'assemblée nationale, le serment, si mal observé, de s'aimer comme des frères, d'écraser

ser les factieux, et de faire régner en France l'ordre et la paix. Tous les théâtres s'empressèrent de célébrer cette époque mémorable, et la comédie française donna, ce jour-là même, la première représentation du *Journaliste des Ombres*, ou *Momus aux Champs-Élysées*, pièce héroï-nationale en un acte et en vers.

Le dieu de la gaîté, (Momus) chassé de l'olympé pour de mauvaises plaisanteries qu'il s'est permis de faire contre Junon, a résolu d'habiter désormais la terre, et de se fixer en France, *son pays adoptif*. Tout à coup la révolution éclate, et chacun court aux armes. — *Gela est beau, dit le dieu, mais cela n'amuse guère.* Il cherche un autre séjour : partout les dégoûts et l'ennui le poursuivent ; enfin, il ne lui reste d'autre parti que de descendre aux enfers. Il raconte son histoire à Rhadamante, qui, à son tour, l'entretient

de ce qui se passe aux Champs-Élysées. Momus s'y établit journaliste, et fait part aux ombres des décrets les plus importans de l'assemblée nationale. Le maréchal Fabert, Voltaire, Rousseau, l'abbé de Saint-Pierre et Franklin y applaudissent successivement, et y voient le développement des grands principes qu'ils ont proclamés. Voltaire et Rousseau sont fort étonnés d'avoir les mêmes sentimens, eux qui ont été en guerre toute leur vie ; mais la mort les a rendus plus traitables, et ils se réconcilient sincèrement.

Le cadre ingénieux de cette fiction prêtait à beaucoup d'allusions piquantes, et l'auteur ( M. Aude ) (\*)

---

(\*) Il était difficile de donner de plus hautes espérances que cet écrivain : doué d'une facilité prodigieuse, il était né pour devenir un de nos meilleurs auteurs comiques. Nous

ensut tirer un grand parti. La pièce obtint le succès le plus flatteur : d'ailleurs , comment ne pas être sûr des suffrages du public, quand on lui présente les grands hommes qui ont illustré la France ? l'orgueil national applaudit , et l'auteur participe , en quelque sorte , à la gloire des héros qu'il a chantés. La pièce de M. Aude devait réussir devant les juges même les plus sévères , surtout quand elle fut dégagée de quelques longueurs qu'on avait remarquées à la première représentation.

Un des vers de l'ouvrage les plus applaudis fut celui-ci , adressé à Lekain , au sujet du décret qui rend aux comédiens l'état civil :

S'il eût vécu plus tard , il mourait citoyen.

ignorons quels motifs lui ont fait désertier les autels de Thalie , pour brûler son encens sur les tréteaux de la Folie.

Cette pièce eût autant de représentations qu'on pouvait en espérer d'un ouvrage entièrement de circonstances.

Depuis long-tems les auteurs dramatiques se plaignaient des réglemens de la comédie française : les droits des écrivains étaient méconnus ; la noble profession d'*homme de lettres* avilie , et leurs intérêts pécuniaires abandonnés à la merci des comédiens. Quand ceux-ci le voulaient , un auteur était à jamais frustré des rétributions de son ouvrage. On le jouait exprès un jour où la chaleur devait éloigner le public du spectacle ; la pièce ne faisait pas une recette fixée , elle était censée tombée dans les règles , et appartenait aux comédiens. La révolution , qui avait porté un coup mortel à tous les genres de tyrannie , devait frapper aussi le despotisme des coulisses ; les auteurs étaient opprimés ,

ils réclamèrent une loi qui garantît leurs droits et leurs intérêts. Et quelle classe a plus de titres à la bienveillance du gouvernement que celle dont les travaux illustrent son siècle, et honorent la nation ?

Le 23 août, Laharpe se présenta à la barre de l'assemblée nationale, et lut, au nom des auteurs dramatiques, une pétition dont il était le rédacteur : après avoir prouvé, avec autant de clarté que d'éloquence, l'influence du théâtre sur les mœurs, les habitudes d'une nation et sur son gouvernement, il demanda que l'art dramatique fût affranchi des entraves qui arrêtaient son essor, et s'opposaient à ses développemens. Les principaux articles réclamés par les auteurs furent : 1°. l'anéantissement de tout ce qu'on appelait *privilèges* de spectacles ;

2°. La jouissance, pour tous les théâtres indistinctement, des pièces



de nos anciens auteurs , comme propriété nationale ;

3°. La faculté pour tout particulier qui aurait un théâtre d'y faire jouer la comédie ;

4°. Le droit pour les auteurs vivans de statuer eux-mêmes sur la valeur de leurs ouvrages , de gré à gré avec les directeurs , dont aucun ne pourra les faire représenter sans leur consentement.

Cette pétition , renvoyée au comité de constitution , provoqua le décret rendu quelque tems après par l'assemblée constituante , décret qui consacra la liberté des théâtres , et fixa les droits d'auteurs comme ils le sont encore aujourd'hui.

La comédie française , qui voulait conserver ses privilèges , repoussa cette attaque par plusieurs écrits. Les auteurs répondirent par un mémoire très-détaillé : les signataires du mémoire et de la pétition furent

Laharpe , Champfort , Sédaine , Fenouillot-Falbaire , Mercier , Ducis , Leblanc , Palissot , Bret , Chénier , Fabre-d'Eglantine , Lemierre , Cailhava , Collot-d'Herbois , Fallet , Laujon , Dudoyer , Beaumarchais , Forgeot , Sauvigny , Gudin , Maison-Neuve , Blin de Saint-Maure , Murville , Cubières.

Le 25 août, les lettres perdirent Barthélemy Imbert, auteur distingué : il était né à Nîmes en 1744, d'une famille aussi nombreuse qu'estimée. Il fit ses études chez les jésuites, et conserva toujours pour ses instituteurs la plus vive reconnaissance. La conscience de son talent lui fit bientôt chercher un théâtre où il pût l'exercer avec plus de succès, et il vint fort jeune dans la capitale. Quelques poésies fugitives, insérées dans les journaux, le firent d'abord remarquer. *Le Jugement de Paris*, poème en quatre chants, qu'il

publié en 1771, lui acquit de la réputation. Son imagination trouva le secret de rajeunir le sujet le plus usé de la mythologie : on fut étonné du parti brillant qu'il sut en tirer. Son plan est aussi simple qu'ingénieux, et l'art de l'auteur le fait ressortir encore, dans l'exécution, par un grand nombre de détails pleins de poésie, de grâce et d'esprit. Les connaisseurs comptent, parmi nos meilleurs poèmes érotiques, *le Jugement de Paris*, qui, de tous les ouvrages de l'auteur, est peut-être celui qu'il a travaillé avec le plus de soin ; aussi peut-on le regarder comme son chef-d'œuvre.

Imbert avait reçu de la nature une prodigieuse facilité, dont il abusait peut-être quelquefois : il s'exerça dans presque tous les genres, et s'il n'y excella pas également, il montra partout de l'imagination et de l'esprit.

Il fut long-tems chargé de la rédaction du *Mercur*, et de la partie des spectacles dans le *Journal de Paris* ; il eut aussi beaucoup de part aux *Annales Poétiques*, à la *Bibliothèque des Romans* et à la *Bibliothèque des Dames*.

Si Imbert n'eût publié que des productions étrangères aux théâtres, nous serions privés de payer ici un tribut à sa mémoire ; mais il a travaillé pour presque tous les théâtres, et obtint plusieurs succès à la comédie française. Nous ne parlerons que des deux ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation.

En 1782 , il donna au Théâtre Français une comédie en cinq actès, *le Jaloux sans Amour*. Dans la nouveauté, le public ne trouva pas qu'un mari, qui, sans aimer sa femme, en est jaloux à l'excès, fût un caractère vrai et dramatique, et la pièce n'eut qu'un succès très-mé-

diocre. Deux ou trois ans après, on la redonna avec des coupures et des corrections heureuses : les con naisseurs convinrent alors que, si le caractère tracé par l'auteur n'était pas exactement dans la nature, il était certainement dans les mœurs d'un siècle où l'égoïsme est devenu presque une passion. La pièce fut jouée avec une telle supériorité par Molé et mademoiselle Contat, que, non-seulement, elle est restée au théâtre, mais qu'elle est comptée parmi nos meilleures comédies modernes. C'est assurément une de celles qui réunissent, à une grande variété de tableaux et de scènes comiques, un style piquant, et des détails brillans d'esprit. Nous citerons, à l'occasion de cette pièce, une anecdote qui prouve la noble et spirituelle délicatesse d'Imbert. Le Jaloux sans Amour était d'abord tombé dans les règles, et d'après les statuts du

Théâtre Français , l'ouvrage appartenait aux comédiens : à la reprise , il eut un succès inespéré. Ceux-ci crurent ne pouvoir se dispenser de dédommager l'auteur , et ils lui firent offrir en présent une certaine somme. Imbert ne voulut point l'accepter ; mais il dit que , si la comédie croyait lui devoir quelque chose , il demandait à rentrer dans tous ses droits. Les comédiens ne purent se refuser à des prétentions aussi justes , et lorsque ses droits furent bien constatés , Imbert se borna à prendre sur les recettes la somme qui lui avait été offerte , et qui était bien inférieure à celle qui devait lui revenir.

La tragédie de Marie de Brabant , dont nous avons parlé à l'époque de sa représentation en septembre 1789 , fut le dernier ouvrage d'Imbert , à qui on ne peut refuser une place distinguée parmi les écrivains de notre siècle. Avec des passions très-vives ,

il avait des mœurs douces , un caractère liant , une humeur gaie , une conversation aimable et ingénieuse , et surtout un commerce sûr dans ses jugemens : il était impartial ; honnête et modéré ; il n'y mettait ni fiel ni âpreté , persuadé qu'un critique est un ami qui conseille , et non un pédant qui corrige. Il était plus juste envers ses rivaux qu'ils ne l'étaient souvent envers lui ; il mettait même de la gloire à juger favorablement les productions de ceux dont il avait à se plaindre : peu jaloux du succès d'autrui , il pensait que chacun pouvait en obtenir sans nuire aux autres. Son amour-propre ( et certes il en avait ) ne choquait et n'humiliait personne. Incapable d'intrigue , il ne sollicita et n'obtint ni place ni pension , et il détestait trop l'esprit de cotterie , pour être d'aucune association littéraire : il dut donc tous ses succès à lui-même.

Il travaillait avec tant de facilité, que, quoiqu'il ait produit beaucoup, il n'avait jamais l'air occupé. Bon ami, confident discret, le seul reproche qu'on pût lui faire était sa grande insouciance pour l'avenir, et sa négligence pour ses propres intérêts ; la tournure de son esprit lui donnait pour les affaires un éloignement insurmontable.

Une fièvre maligne l'enleva aux arts et à l'amitié, le 25 août 1790, dans la quarante-septième année de son âge, lorsqu'un tempérament robuste, et des talens exercés, lui promettaient de longs jours et de nouveaux succès.

[Le 26 août<sup>1790</sup>, une nouveauté assez piquante attira une foule immense au Théâtre Français. Larive joua le rôle d'Alceste dans le Misanthrope. A son entrée, il fut accueilli avec enthousiasme : le public lui sut bon gré du courage qu'il déployait, en



choisissant , pour son début comique , le rôle le plus difficile peut-être qui existe au théâtre. Il faut une profonde connaissance de l'art dramatique pour ne jamais se tromper dans les intentions d'un rôle tellement compliqué, que le but de Molière, en le traçant, est devenu, sinon un problème littéraire, au moins le sujet d'une discussion célèbre. J.-J. Rousseau prétend que le misanthrope est le véritable honnête homme de la pièce, et que Molière, en lui donnant un vernis de ridicule, joue la vertu elle-même. Du tems de Molière, beaucoup de personnages recommandables par leurs lumières et leur probité, regardèrent aussi Alceste comme un homme de bien, plus digne d'estime que de pitié; et lorsqu'on vint dire au duc de Montausier, si fameux par son austère franchise et la rudesse de ses vertus, que c'était lui que Molière avait

voulu jouer : *Plût au ciel*, répondit-il ; *que je ressemblasse à Alceste* ! M. Bret ; dans son commentaire sur ce chef-d'œuvre du père de la bonne comédie , accuse Rousseau de s'être livré , en l'attaquant , « à des « déclamations d'un vertueux Spar-  
« tiate , ignorant et la science aimai-  
« ble des mœurs ; et le vrai goût des  
« spectacles chez une nation poli-  
« cée qui ne vit point sous un gou-  
« vernement démocratique. Il dit  
« encore que le misanthrope d'une  
« république et celui d'une monar-  
« chie sont deux personnages diffé-  
« rens pour le mode. » Or , c'était le  
misanthrope d'une monarchie que Mo-  
lière avait à peindre , et Alceste ,  
comme l'observe encore M. Bret ;  
*l'est autant qu'un français de son  
état , et du dix-septième siècle , pou-  
vait le devenir.*

J.-J. Rousseau , qui prête à Mo-  
lière l'idée monstrueuse d'avoir voulu

*jouer la vertu*, sous le masque de cet homme atrabilaire, a beau dire que c'est *un véritable homme de bien*, il ne le persuadera qu'à des sophistes. Alceste, dans tout le cours de sa pièce, n'est jamais *ni doux, ni patient, ni juste, ni humain*: il y est au contraire toujours *brusque, bizarre, emporté, insupportable aux autres*; il y est le jouet éternel d'une *médisante et d'une coquette qui ne rassemble chez elle que des fats*. Il y forme le souhait *barbare, autant qu'insensé, de voir ses juges commettre une iniquité, en lui faisant perdre sa cause, pour avoir le plaisir de les haïr et de les déchirer*. — Non, s'écrie M. Bret après beaucoup d'autres observations, *Alceste n'est pas, dans la rigueur du terme, un véritable homme de bien*.

Le même commentateur dit ailleurs : Écoutons le grand Rous-

seau(\*) dans sa lettre à M. Riccoboni ; et il en cite ce passage bien remarquable : *un homme qui verra sur le théâtre à quel point le Misanthrope se rend insociable pour vouloir accommoder les mœurs de son siècle aux siennes ; pourra se corriger du travers d'esprit qui porte aux mêmes excès.*

C'est absolument dans ce sens ( que nous croyons le véritable ) que Larive joua le rôle d'Alceste. Il eut quelques beaux momens , surtout quand il donna l'essor aux passions

---

(\*) La postérité ne pourra croire que le grand Rousseau soit l'auteur de quelques odes pompeuses et de plusieurs épigrammes mordantes , et que le petit Rousseau soit l'auteur d'*Emile* , d'*Héloïse* et du *Contrat Social* ; et nous pensons que le nom de grand restera à celui qui a le plus honoré son siècle et l'humanité.

violentes qui agitent le Misanthrope ; mais l'habitude de jouer la tragédie l'entraîna souvent à des développemens trop prononcés pour la comédie, et il oublia que ce n'est qu'en réglant son jeu, en ménageant les effets, en nuancant les divers degrés des passions qu'on évite la monotonie, et qu'on remue fortement les spectateurs, lorsque la situation permet de faire éclater tous ses moyens, et de peindre, avec énergie et abandon, les mouvemens d'une ame violemment agitée.

Le 31 août, Grandménil débuta par le rôle d'Arnolphe de l'École des Femmes : il y fut accueilli avec la faveur la plus méritée, ainsi que dans les rôles de Francaleu de la Métromanie, du Commandeur du Père de Famille, etc., etc.

Grandménil est le petit-fils du célèbre Duchemin, qui excellait dans les rôles à manteaux, et il est juste

de dire qu'il s'est montré digne de son aïeul : en effet, cet acteur joue parfaitement cet emploi ; il a beaucoup d'intelligence , de bonhomie, de chaleur , et une grande expression dans le jeu muet.

Personne ne rend le rôle de l'Avare avec plus de vérité , et M. Grandménil est à coup sûr, aujourd'hui, le premier *grimme* du Théâtre Français. Son talent n'est pas aussi bien placé dans les financiers ; il lui manque de la rondeur et de l'à-plomb ; sa voix, un peu trop criarde , n'a pas le mordant qui convient à cet emploi.

Ce début terminé , Grandménil fut reçu au Théâtre Français, dont il est encore un des principaux soutiens.

Né avec une fortune très-honnête, cet acteur n'a embrassé la carrière du théâtre que par enthousiasme pour son art ; il l'avait cultivé dès sa plus

tendre jeunesse, et, ayant constamment joué sur des théâtres de société, il était précédé de la plus brillante réputation lorsqu'il parut aux Français.

Les débuts de Grandménil furent suivis de ceux Devigny, qui parut pour la première fois, le 14 septembre, dans le rôle du Menteur, et qui joua successivement Valère de l'École des Maris, le Comte Almaviva du Barbier de Séville, l'Impatient, Clarendon d'Eugénie, etc., etc.

Un extérieur agréable, de l'intelligence, qu'un peu de timidité l'empêcha de développer, un vice assez sensible de prononciation, telles furent les qualités et les défauts que le public aperçut dans Devigny. Nous aurons occasion de reparler de lui dans la suite de cette histoire, et s'il a souvent changé d'emploi, il n'a jamais varié dans

les moyens de se rendre agréable au public.

Le souffle révolutionnaire , qui embrasait toute la France , avait pénétré jusque dans le parterre et dans les coulisses ; les spectateurs devenus souverains , les acteurs devenus indépendans , offraient chaque jour des scènes scandaleuses , qui éloignaient du Théâtre Français les amis de la paix et de la tranquillité , et qui déjà annonçaient la décadence de ce magnifique établissement.

C'était alors la querelle des aînés et des cadets : ceux-ci , soutenus par un décret de l'assemblée nationale , rentraient dans des propriétés dont une loi barbare les avait exclus , et les autres n'abandonnaient qu'à regret un héritage dont la possession les avait accoutumés à se regarder comme les seuls maîtres légitimes.

Cette révolution dans toutes les familles bouleversait aussi celle de



Melpomène ; ses plus jeunes fils voulurent jouir de toutes les prérogatives que de vieux réglemens accordaient aux aînés, et ceux-ci résistaient avec d'autant plus de force, que leurs propriétés étant le fruit de longs travaux et de pénibles sacrifices, le partage devait leur paraître plus douloureux à supporter.

Depuis long-tems les représentations de Charles IX étaient interrompues, et Talma, qui n'avait alors que ce rôle où il pût déployer son talent, n'épargnait aucune démarche pour obtenir la reprise de cette tragédie. Ses efforts furent d'abord infructueux ; mais une portion du public, épousant la querelle de l'acteur, interposa son autorité à une représentation.

Un député de la ville de Marseille demanda, au nom de ses collègues, une représentation de Charles IX, et sembla attaquer indirectement le

patriotisme des comédiens. Naudet repoussa d'une manière très-respectueuse les reproches adressés à ses camarades , en disant que deux raisons les empêchaient de satisfaire le public , l'indisposition de M<sup>me</sup>. Vestris, et la maladie de Saint-Prix. Le public ayant mal accueilli cette justification , et n'y voyant qu'un prétexte adroit pour colorer un refus , Talma s'avança lui-même , en protestant du zèle de la comédie : il annonça que M<sup>me</sup>. Vestris n'était pas indisposée assez sérieusement pour ne pas jouer le rôle de Catherine de Médicis , et que , quant à celui de M. Saint-Prix , le public voudrait bien permettre qu'un autre acteur fût chargé de le lire en son absence. Cette proposition fut acceptée : Grammont représenta le cardinal , son rôle à la main , et Talma , demandé après la pièce , fut couvert d'applaudissemens unanimes. Cette représentation

fut, au reste, très-orageuse : l'usage était, à cette époque, de rester découvert pendant toute la durée du spectacle ; quelques particuliers ayant persisté à garder leurs chapeaux, la force armée fut introduite dans la salle. Le fameux Danton, qui a joué un si grand rôle dans la révolution, fut arrêté et conduit à l'Hôtel-de-Ville.

Personne ne sera dupe aujourd'hui de l'espèce d'acharnement qu'on mettait à demander la représentation de Charles IX. Avec la tactique du monde la plus simple, avec quelques amis officieux, et cinq ou six tapageurs déterminés, il est facile de soulever un parterre ; mais de tels moyens ne sont pas honorables pour ceux qui les emploient : aussi blâma-t-on les instigateurs de ces troubles avec d'autant plus de raison, que Chénier lui-même avait, dit-on, prié les comédiens de ne pas

mettre sa pièce au répertoire pendant les grandes chaleurs de l'été. Talma, qu'un amour-propre, bien excusable, aurait pu égarer, était trop délicat pour se permettre de pareilles manœuvres ; aussi crut-il qu'il était de son honneur de se justifier des reproches qu'on lui adressa, et il écrivit, à cette occasion, la lettre suivante à M. de Mirabeau, l'un de ceux qui avaient demandé la pièce au nom des fédérés de Provence :

« Je recours à vos bontés, monsieur, pour me justifier des imputations calomnieuses que mes ennemis s'empressent de répandre. A les entendre, ce n'est pas vous qui avez demandé Charles IX ; c'est moi qui ai fait une cabale pour forcer mes camarades à donner cette pièce : des journalistes vendus affirment au public tout ce que leur malignité leur dicte. Si vous ne me permettez de lui dire la vé-

« rité, je resterai chargé d'une ac-  
 « cusation dont on espère tirer parti.  
 « Je vous supplie donc, monsieur,  
 « de me permettre de détromper le  
 « public, que cent bouches ennemies  
 « s'empressent de prévenir contre  
 « moi.

« Signé TALMA. »

Mirabeau fit à cette lettre une ré-  
 ponse que nous croyons devoir don-  
 ner toute entière, et qui nous paraît  
 appartenir à l'histoire du théâtre.

« Oui, certainement, monsieur,  
 « vous pouvez dire que c'est moi qui  
 « ai demandé Charles IX au nom  
 « des fédérés provençaux ; et même  
 « que j'ai vivement insisté : vous pou-  
 « vez le dire, car, c'est la vérité, et  
 « une vérité dont je m'honore. La  
 « sorte de répugnance que messieurs  
 « les comédiens ont montrée à cet  
 « égard, au moins s'il fallait en croire  
 « les bruits, était si désobligeante

« pour le public, et même fondée  
 « sur des prétendus motifs si étrangers  
 « à leur compétence naturelle ; ils  
 « sont si peu appelés à décider si un  
 « ouvrage, légalement représenté, est  
 « ou n'est pas incendiaire ; l'importa-  
 « nce qu'ils donnaient, disait-on,  
 « à la demande et au refus était si  
 « extraordinaire et si impolitique ; en-  
 « fin, ils m'avaient si *précieusement*  
 « dit à moi-même, qu'ils ne voulaient  
 « céder qu'au vœu prononcé de la  
 « part du public, que j'ai dû répandre  
 « leur réponse. Le vœu a été pro-  
 « noncé, et mal accueilli, à ce qu'on  
 « assure : le public a voulu être obéi.  
 « Cela est assez simple, là où il paie ;  
 « et je ne vois pas de quoi l'on s'est  
 « étonné. Que maintenant on cherche  
 « à rendre, vous ou d'autres, respon-  
 « sables d'un événement si naturel,  
 « c'est un petit reste de rancune en-  
 « fantine auquel, à votre tour, vous  
 « auriez tort, je crois, de donner de

« l'importance. Toujours est-il que  
 « voilà la vérité, que je signe très-  
 « volontiers, ainsi que l'assurance  
 « des sentimens avec lesquels, etc.

« MIRABEAU l'aîné. »

Tous ces petits événemens pou-  
 vaient servir aux grandes vues de  
 Mirabeau, et il nous serait facile de  
 donner les raisons qui l'engageaient  
 à se jeter dans ces misérables intri-  
 gues ; mais il faudrait nous perdre  
 dans les replis tortueux de la poli-  
 tique, et ce serait nous écarter du  
 cadre que nous nous sommes tracé  
 en publiant cet ouvrage.

Pour se faire une idée de l'exal-  
 tation que produisait la pièce de  
 Charles IX, il est curieux de lire  
 la lettre que publia, à cette époque,  
 Chénier, son auteur :

« Je viens de lire dans le dernier  
 « numéro des Révolutions de France  
 « et de Brabant : *Le sieur Naudet*

« *va gênant la liberté du théâtre,*  
 « *frappant MM. Talma, Chénier,*  
 « *etc. Ce fait est très-faux, pour ce*  
 « *qui me concerne : si l'homme dont*  
 « *il s'agit s'est permis quelque vio-*  
 « *lence contre un citoyen quelconque,*  
 « *ce citoyen pouvait user à l'instant*  
 « *du droit qu'un homme attaqué a*  
 « *sur la vie d'un assassin. Il pouvait*  
 « *encore recourir aux tribunaux :*  
 « *selon les anciennes lois, un pareil*  
 « *délit est puni par une peine ignomi-*  
 « *nieuse et corporelle. Dans un pays*  
 « *libre, la loi ne doit pas être moins*  
 « *sévère ; car il n'est point de liberté*  
 « *civile, si la sûreté des citoyens est*  
 « *à la merci des brigands.*

« Pour moi, messieurs, assailli  
 « depuis long-tems et de libelles,  
 « et de lettres anonymes, honoré  
 « par les outrages de cette foule  
 « d'hommes méprisables, autant que  
 « par les éloges des amis de la liberté,  
 « je n'ai opposé à de viles calomnies



« que ma conduite et mes ouvrages ;  
 « mais ces armes sont insuffisantes  
 « contre des *assassins*, et je me suis  
 « vu contraint de porter des pistolets  
 « pour ma défense personnelle, du  
 « moment où Charles IX m'a fait  
 « des ennemis de tous les vils esclaves,  
 « du moment où plusieurs de ces  
 « vils esclaves, abusant du sommeil  
 « des lois et de la pusillanimité des  
 « magistrats, se sont vanté publi-  
 « quement d'être devenus des *coupe-*  
 « *jarrets*.

« Signé MARIE-JOSEPH CHÉNIER. »

Peu de jours après, cette lettre fut suivie de celle que nous allons rapporter, et qui fut publiée dans les journaux :

« Comme il est bon de faire con-  
 « naître la vérité sur tous les faits,  
 « quelque peu importants qu'ils puis-  
 « sent être, permettez-moi d'avoir  
 « recours à votre journal pour pré-

« venir une erreur à laquelle l'avant-  
 « dernier numéro des Révolutions de  
 « France et de Brabant peut donner  
 « lieu , en racontant un fait sans en-  
 « trer dans aucun détail. Il est dit  
 « dans ce numéro que *le sieur Nau-*  
 « *det va gênant la liberté du théâtre ,*  
 « *frappant MM. Chénier et Tal-*  
 « *ma.* M. Chénier a eu l'honneur de  
 « vous écrire pour ce qui le con-  
 « cerne ; quant à moi , je suis loin  
 « de nier le fait qui me regarde. Il  
 « y a environ six mois que , le jour  
 « d'une représentation de Tancrède ,  
 « au moment de lever la toile , le sieur  
 « Naudet , sans avoir été provoqué  
 « en aucune manière , s'abandonna à  
 « un excès de brutalité sans exemple  
 « chez les hommes dont la raison  
 « n'est pas aliénée ; mais je fis alors  
 « ce qu'il convenait que je fisse pour  
 « mettre un homme à l'abri de tout  
 « reproche : néanmoins , connaissant

« la haine des *noirs* (\*) de la comédie française, et leurs habitudes, et prévoyant d'ailleurs que l'incompatibilité des humeurs et des opinions ferait naître de nouveaux sujets de querelle, je pris le parti, comme beaucoup de gens raisonnables, de marcher assez bien armé pour prévenir toute insulte, ou pour la repousser de manière à dégoûter les *spadassins* d'une seconde tentative. Depuis ce tems, il n'a pris fantaisie à aucun d'eux de me provoquer de nouveau. Voilà, messieurs, l'exacte vérité. Je vous

---

(\*) On appelait les *noirs* les députés de l'assemblée nationale qui s'opposaient à tous les décrets favorables à la liberté, et défendaient opiniâtrément les privilèges de la noblesse et du clergé. Le sénat comique avait aussi son côté droit et son côté gauche.

« supplie de vouloir bien la faire  
« connaître au public.

« P. TALMA. »

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ces étranges lettres ; les faits parlent assez ; et comme nous écrivons l'histoire du Théâtre Français , et non sa chronique scandaleuse , nous n'entrerons pas dans des détails dont le développement pourrait réveiller de vieilles inimitiés , que le malheur et l'expérience ont heureusement assoupies.

La lettre de Talma devait produire et produisit en effet une grande sensation parmi les comédiens français : un arrêté , pris à la presque unanimité des voix , l'expulsa de leur société , (\*)

---

(\*) Fleury prit la parole au comité du Théâtre Français , pour provoquer cette mesure : *Messieurs , dit-il , je vous dénonce une*

et le condamna à ne plus reparaitre sur un théâtre, jadis la gloire de la nation, et devenu une arène de gladiateurs.

Aussitôt, la renommée aux mille voix embouche sa trompette, et proclame, dans tous les quartiers de Paris, la disgrâce du jeune tragédien. On s'émeut, on s'agite; les groupes s'échauffent : l'un accuse les comédiens d'aristocratie; l'autre attribue à une basse jalousie l'exclusion du favori

---

*conspiration contre la Comédie Française.* Dugazon, qui, sur le point d'entrer, entend ce terrible exorde, imite la voix rauque des colporteurs de journaux, et s'écrie : *Voilà la grande conspiration découverte : c'est du curieux ! c'est du nouveau !* — Les éclats de rire interrompirent Fleury, et l'on ne reprit qu'avec peine la gravité qui convenait à un aréopage prononçant une loi d'ostracisme.

de Melpomène ; celui-là distribue des sifflets aux conjurés ; celui-ci veut qu'on s'adresse à l'assemblée nationale ; tous jurent de venger leur protégé de l'oppression sous laquelle il gémit. Un bourdonnement terrible part, à la fois, des cafés, des cercles, des académies, et annonce le violent orage qui va bientôt éclater sur la comédie française.

Le public, qui s'engoue si souvent pour la médiocrité, soutenait cette fois, sinon la cause de la justice, au moins celle du talent. Dans ces sortes d'affaires, la voix des passions étouffe celle de la vérité ; l'esprit de parti fascine tous les yeux, et c'est bien le cas d'appliquer ce vers de Lachaussee :

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Le 16 septembre, la foule des mécontents se porta à la comédie française ; à peine la toile est-elle levée,

qu'un millier de voix s'écrie : *Talma ! Talma ! Talma !* En vain une faible opposition veut comprimer la majorité des spectateurs , le tumulte va toujours croissant ; et la scène allait devenir sérieuse , lorsque messieurs les comédiens , s'étant présentés sur le théâtre , annoncèrent qu'ils rendraient compte , le lendemain , des motifs qui empêchaient Talma de paraître depuis la dernière représentation de Charles IX. La partie , comme on le voit , ne fut qu'ajournée ; et chacun ayant eu vingt-quatre heures pour faire des recrues , l'affluence fut encore plus considérable le lendemain. Tous les amis du talent de Talma ou de sa personne , d'une part ; tous les partisans de la comédie française , de l'autre , formaient deux partis , dont le choc devait être terrible.

On s'observe d'abord , on se reconnaît , et un murmure sourd , qui s'élève peu à peu , et dégénère bien-

tôt en d'affreuses vociférations, porte l'épouvante parmi les femmes qui garnissent les loges, et en qui le sentiment de la peur est presque toujours moins fort que celui de la curiosité.

M. le maire de Paris, l'infortuné BAILLY, avait fait dire aux comédiens que, ne pouvant être à la fois juges et parties de Talma, il leur conseillait de jouer provisoirement avec lui, jusqu'à ce que la municipalité, étant entièrement organisée, pût statuer sur le fonds de l'affaire.

De si sages remontrances ne furent point écoutées, et l'obstination des acteurs ne fit que redoubler l'effervescence publique.

On attendait avec impatience le compte que les comédiens avaient promis la veille : enfin la toile se lève, un grand silence règne dans toute la salle : Fleury, habillé de



noir, s'avance sur le bord du théâtre, et s'exprime ainsi :

« MESSIEURS,

« Ma société, persuadée que M. Tal-  
 « ma a trahi ses intérêts, et compro-  
 « mis la tranquillité publique, a dé-  
 « cidé, à l'unanimité, qu'elle n'aurait  
 « plus aucun rapport avec lui, jus-  
 « qu'à ce que l'autorité en eût dé-  
 « cidé. »

Cette courte harangue fut applau-  
 die par les uns, mais huée par le  
 plus grand nombre. Le tumulte était  
 à son comble, lorsque Dugazon  
 s'élance des coulisses sur la scène :  
 Messieurs, s'écrie-t-il, la comédie  
 va prendre contre moi la même dé-  
 libération que contre M. Talma. Je  
 dénonce toute la comédie : il est faux  
 que M. Talma ait trahi la société,  
 et compromis la sûreté publique ;  
 tout son crime est de vous avoir dit

qu'on pouvait jouer Charles IX, et voilà tout.

A ces mots, le désordre et le trouble éclatent de nouveau dans toutes les parties de la salle; les motions se croisent, des orateurs de clubs se disputent la parole; enfin la maison de Thalie devient tout à coup la dernière des tavernes.

Sulleau, rédacteur d'un journal du matin, s'efforce de ramener le calme, et, parodiant, d'une manière très-bouffonne, le président de l'assemblée nationale, il donne la parole à l'un, s'écrie : *à l'ordre ! à l'ordre !* agite de toute la force de ses bras une énorme sonnette, et enfin se couvre lorsqu'il voit que tous ses efforts sont inutiles : cependant, à force de débats, on finit par s'entendre, et le public exige la lecture de la délibération prise par la comédie française. Fleury se soumet à cet ordre ;

mais la fermentation devenant encore plus violente, on est obligé d'appeler la force armée, et d'aller avertir le maire de Paris.

On devait jouer ce jour-là l'Ecole des Maris ; mais Dugazon ayant disparu après sa brusque incartade, il fut impossible de continuer le spectacle, dans lequel ce nouvel incident occasionna encore un si grand bouleversement, que le théâtre fut escaladé de toutes parts, et les banquettes brisées en mille pièces ; enfin, à onze heures du soir, la foule se retira en poussant des cris affreux jusqu'au Palais-Royal, où la scène allait devenir tragique si la garde ne fût accourue. M. le maire manda, le lendemain, toute la comédie ; et lui ayant demandé compte de l'inexécution de ses ordres, les acteurs s'en excusèrent sur ce qu'ils leur avaient été mal rendus, et que leur

camarade Grammont était allé en informer les gentilshommes de la chambre.

M. le maire, piqué de cette injure faite à son autorité, la leur fit sentir avec douceur, et épuisa en vain tous les moyens de conciliation pour terminer cette affaire sans éclat.

On cessera d'être étonné de toutes ces scènes scandaleuses , lorsqu'on saura que la comédie française, placée entre la municipalité de Paris et les gentilshommes de la chambre, recevait des ordres diamétralement opposés , et que de vieilles habitudes , l'éclat de noms célèbres , et cet esprit de corps qui règne dans toutes les sociétés, rendaient à leurs yeux plus respectable le pouvoir qu'exerçaient de grands seigneurs que celui de simples plébéiens , à peine revêtus de la magistrature. Quoi qu'il en soit , un arrêt du con-

seil de ville enjoignit à MM. les comédiens français de jouer avec leur camarade Talma , et la délibération fut imprimée et placardée dans toute la ville.

M. Dugazon , qui avait manqué au public , et qui en avait déjà fait amende honorable dans les journaux , comparut aussi au tribunal de la commune : il dit qu'il ne cherchait point à pallier sa faute par quelques raisons qu'il lui serait facile d'alléguer ; qu'il avait déjà prouvé combien il en était affecté ; qu'il était sincèrement affligé d'avoir manqué au public , et qu'il ne trouvait qu'une consolation dans sa faute, celle de témoigner son respect pour le conseil municipal et sa soumission à la loi.

Malgré ces excuses , le tribunal enjoignit à M. Dugazon d'être plus circonspect , et le condamna à rester chez lui pendant huit jours , ainsi

qu'aux frais de l'impression du jugement à cent exemplaires.

M. Chénier publia , à l'occasion de ces troubles , la lettre suivante :

Paris, 18 septembre 1790.

« Je n'étais point présent, mes-  
 « sieurs, aux scènes qui ont eu lieu  
 « ces jours derniers à la comédie  
 « française ; mais j'ai vu aujour-  
 « d'hui plusieurs anglais qui ont eu  
 « le malheur d'en être témoins, et  
 « qui n'en sont pas médiocrement  
 « scandalisés. Si quelques personnes  
 « du public demandent un acteur  
 « qu'elles n'ont pas vu depuis long-  
 « tems, la plupart des comédiens  
 « qui, n'aiment point cet acteur,  
 « font crier *non* par leurs créatu-  
 « res : jusque-là il n'y a rien que  
 « de fort naturel. Les comédiens  
 « osent l'accuser devant le public  
 « avec un sérieux qui ne fait qu'aug-

« menter l'extrême ridicule d'une  
 « pareille démarche, cela n'est pas en-  
 « core étonnant. Un comédien, qui  
 « a conservé de l'amitié pour le  
 « proscrit, vient le défendre avec  
 « un zèle qui est au moins intéres-  
 « sant : il n'est rien là qui doive sur-  
 « prendre. Voici le singulier : on  
 « permet aux comédiens de s'expli-  
 « quer devant le public, et l'on ne  
 « permet point au public, qui *paie*,  
 « de répondre aux comédiens : voilà  
 « ce que des étrangers avaient peine  
 « à concevoir. Ils prétendaient qu'à  
 « Londres ce n'est pas le public qui  
 « doit obéissance et respect aux co-  
 « médiens ; mais les comédiens qui  
 « doivent obéir respectueusement  
 « aux volontés du public. Ils pré-  
 « tendaient encore que c'est une  
 « chose étrange de maintenir l'ordre  
 « avec des fusils dans l'intérieur des  
 « spectacles : ils parlaient avec dé-  
 « rision de la liberté d'un peuple

« qui se laisse entourer d'hommes  
 « armés au milieu des plaisirs qu'il  
 « vient payer : ils m'assuraient qu'en  
 « Espagne même, et ce n'est pas  
 « un pays libre, on n'avilissait pas  
 « de braves soldats jusqu'à l'indigne  
 « emploi de gêner la liberté publi-  
 « que, pour servir la haine ou la  
 « volonté des comédiens, ils affir-  
 « maient, enfin, et je suis certain  
 « qu'ils avaient raison, ils affir-  
 « maient, dis-je, que de pareilles  
 « consignes ne pouvaient être ap-  
 « prouvées par des citoyens aussi  
 « respectables que MM. la Fayette  
 « et Bailly. Peut-être, en leur qualité  
 « d'Anglais, n'ont-ils aucune idée  
 « de la civilisation et de la vérita-  
 « ble liberté. En tout cas, si l'on  
 « croit pouvoir réfuter leurs objec-  
 « tions, j'irai les revoir pour tâcher  
 « de répliquer d'une manière con-  
 « venable.

« MARIE-JOSEPH CHÉNIER, »



Il semble qu'après la délibération formelle du conseil de ville , tout doit être terminé ; on se figure Talma rentré avec ses camarades , et on est persuadé que l'ordre est enfin rétabli : qu'on se détrompe ; l'amour-propre des comédiens ne cède pas si facilement : avant de capituler , il va soutenir encore un nouveau combat.

Après de longues discussions , les comédiens arrêterent unanimement qu'ils n'obéiraient point aux ordres du conseil de ville , et , traitant d'autorité à autorité , ils nommèrent deux commissaires chargés de notifier leur détermination aux officiers municipaux de Paris.

Cette espèce de rebellion fut très-mal accueillie , et le 24 septembre 1790 parut une nouvelle délibération , que nous allons rapporter textuellement.

*Extrait du registre du conseil de  
ville , du 24 septembre 1790.*

« Le conseil municipal ayant en-  
« tendu les sieurs Belmont et Van-  
« hove , autorisés par la comédie  
« française à signer la lettre adressée  
« à M. le maire le 20 septembre , dans  
« laquelle ils annoncent ne pouvoir  
« exécuter l'arrêté du 18 de ce mois ,  
« qui leur enjoint provisoirement de  
« communiquer et de jouer avec  
« le sieur Talma , déclare la déli-  
« bération du 20 septembre , et la  
« lettre écrite le même jour à M. le  
« maire , *contraires au respect que*  
« *la comédie doit à l'autorité lé-*  
« *gitime.*

« De plus , le conseil , considérant  
« qu'en vertu des décrets de l'as-  
« semblée nationale , sanctionnés par  
« le roi , la police et l'administra-

« tion des théâtres appartient à  
 « la municipalité ; que l'arrêté pris  
 « par le conseil étant fondé sur ce  
 « que les comédiens avaient manqué  
 « au public , et à leurs engagements  
 « envers lui , en le privant arbitrai-  
 « rement d'un acteur qui lui appar-  
 « tient , en dépouillant un citoyen de  
 « son état , en se déclarant juges et  
 « parties.

« Persiste dans son arrêté du 18  
 « de ce mois ; et , pour statuer défi-  
 « nitivement sur le fonds de la con-  
 « testation , le conseil ordonne que ,  
 « dans trois jours , pour tout délai ,  
 « les comédiens français seront tenus  
 « de donner leurs mémoires respec-  
 « tifs , pour en être rendu compte au  
 « conseil. »

La première délibération du con-  
 seil de ville avait été , ainsi que  
 nous l'avons dit plus haut , imprimée et placardée dans tous les quar-  
 tiers de Paris : les partisans de

Talma en attendaient l'exécution avec impatience, et murmuraient déjà hautement de la lenteur des comédiens à se soumettre aux ordres des autorités constituées.

Tout à coup le bruit se répand qu'ils refusent d'obéir : on ne peut d'abord se le persuader, mais bientôt le doute même n'est plus permis. Le feu, qui, depuis quelques jours, commençait à s'éteindre, se rallume avec une nouvelle violence. Le dimanche, 26 septembre, des flots de spectateurs se portent impétueusement à la comédie française, et un horrible bruit fait trembler la salle jusque dans ses fondemens. — *A quand l'exécution du jugement municipal ?* s'écrient les uns. *A bas !* répondent les autres. On se presse, on s'étouffe, on se frappe à coups redoublés : qu'on se figure des éclairs qui se succèdent, des nuages enflammés qui se heurtent, dont le choc

vomit la foudre , et bouleverse tous les élémens , et on pourra se faire une idée du spectacle que présentait le parterre de la comédie française.

*Duport-du-Tertre* , le même que le roi nomma ministre de la justice ; (\*) pria le public de se calmer , et assura que la municipalité , reconnaissante du zèle des bons citoyens , saurait faire exécuter son jugement. Le bruit ne cessa un moment que pour redoubler entre les deux pièces. *M. Bailly* , qui était arrivé , invita les spectateurs à demeurer tranquilles , et la voix de ce magistrat vertueux suffit pour tout faire rentrer dans l'ordre.

La municipalité de Paris , craignant que ces querelles ne devinssent plus sérieuses , et voulant éviter l'ef-

---

(\*) Il fut assassiné sous le règne de la terreur.

fusion du sang, ordonna, le lendemain, la clôture du Théâtre Français, qui ne fut r'ouvert que lorsque les comédiens eurent rapporté leur arrêté, et consenti à recevoir leur camarade Talma, en protestant de leur soumission aux ordres de la municipalité.

Enfin, le 28 septembre, après deux mois d'exil, Talma reparut dans le rôle de Charles IX : cette représentation avait attiré une foule considérable, et ne fut troublée par aucun orage. Talma, demandé après la pièce, parut accompagné de Dugazon, qui reçut une portion des applaudissemens prodigués à son élève. M<sup>me</sup>. Vestris reçut la même faveur.

Les comédiens français publièrent, à cette occasion, un mémoire dans lequel ils soutenaient que le conseil de ville était incompétent pour juger cette affaire, et que leurs réglemens s'y opposaient de la manière

la plus formelle , comme si les lois n'étaient pas au-dessus des usages qu'établissent les sociétés particulières pour leur organisation intérieure.

Ce mémoire , où régnait beaucoup d'aigreur , excita un grand nombre de réclamations : l'auteur de Charles IX publia la suivante :

« On vient de m'apporter un mémoire des comédiens français : c'est un libelle calomnieux , et je démens formellement les assertions qui me concernent.

« Signé MARIE-JOSEPH CHÉNIER. »

Palissot , l'un des littérateurs les plus distingués que nous possédions , a aussi joué son rôle dans cette affaire : la lettre qu'il publia dans les journaux du tems nous paraît assez curieuse pour que nous la rapportions textuellement :

« Il vient de paraître un écrit ayant

« pour titre : *Exposé de la conduite*  
 « *et des torts du sieur Talma envers*  
 « *les comédiens français*, lequel est  
 « signé *les comédiens français*, et  
 « plus bas , DELAPORTE , *secré-*  
 « *taire* , ainsi qu'il est d'usage dans  
 « les mandemens.

« Cet écrit n'est pas , en effet , sans  
 « quelque analogie avec les mande-  
 « mens , car c'est une espèce d'ex-  
 « communication , ou d'incommu-  
 « nication , fulminée par ces mes-  
 « sieurs contre le sieur Talma , et  
 « publiée par eux précisément lors-  
 « qu'ils feignaient de se réconcilier ,  
 « non-seulement avec lui , mais avec  
 « la municipalité , et même avec  
 « l'assemblée nationale , contre les-  
 « quels ils étaient en insurrection  
 « déclarée. — Que ces messieurs ,  
 « accoutumés à la pompe et au dia-  
 « dème , soient en guerre avec les  
 « puissances , c'est ce qui se conçoit  
 « aisément ; mais qu'avais-je à faire ,



« moi, dans leurs querelles ? Ils af-  
 « firmant que j'ai voulu débiter sur  
 « leur théâtre , et que je me suis of-  
 « fert pour jouer le rôle du cardinal  
 « de Lorraine. J'en demande bien  
 « pardon à ces messieurs ; mais je  
 « n'ai jamais été assez vain, ou  
 « assez modeste, comme ils vou-  
 « dront, pour être tenté, un seul  
 « moment, de devenir le camarade  
 « de M. Florence, et je n'accepte  
 « point du tout l'honneur qu'ils ont  
 « voulu me faire en me supposant  
 « cette ambition. Mais, par une in-  
 « conséquence très - plaisante, ces  
 « mêmes comédiens, qui m'imputent  
 « cet accès d'histrionie, m'accu-  
 « sent d'avoir assisté à un festin qui  
 « s'est donné (disent-ils) au Palais-  
 « Royal, et qui n'avait pour but  
 « qu'un projet séditieux contre la  
 « comédie. Je crois me rappeler  
 « qu'en effet j'ai eu l'honneur de dî-  
 « ner au Palais-Royal avec quelques

« gens de lettres; mais le comité  
 « des recherches de messieurs les  
 « comédiens les a bien trompés !  
 « j'ose vous assurer que dans ce  
 « prétendu festin , aucun des paci-  
 « fiques convives n'avait l'air de mé-  
 « diter un crime de *lèse-comédie* ;  
 « ce crime ne peut guère se com-  
 « mettre qu'à coups de sifflet , et je  
 « défie tout le sénat comique , sans  
 « en excepter le secrétaire *De la-*  
 « *porte* , de prouver qu'aucun de  
 « nous fût armé de ces instrumens  
 « perturbateurs du repos de M. Nau-  
 « det.

« PALISSOT. »

Nous avons dû rapporter en dé-  
 tails toutes les scènes auxquelles  
 donna lieu l'expulsion de Talma par  
 les acteurs français , parce qu'elles  
 font nécessairement partie de l'his-  
 toire du théâtre. Il nous en a coûté,  
 cependant, de n'avoir à entretenir nos

lecteurs que de factions et de cabales ; nous aurions mieux aimé parler de bons ouvrages , faits pour illustrer la scène ; mais les troubles publics , les fureurs révolutionnaires étouffent les productions du génie , et font fuir les muses effrayées.

Les auteurs en procès avec les comédiens , les comédiens en procès avec les autorités et avec le public , s'occupaient moins des progrès de l'art que de leurs querelles particulières : aussi n'a-t-il paru , dans ces tems malheureux , que quelques pièces du moment , mortes avec les circonstances qui les avaient fait naître.

Nous avons déjà parlé des justes réclamations des auteurs , présentées à l'assemblée nationale , et des faibles objections opposées par les comédiens. Chénier , soit pour accélérer la décision de cet objet , soit par tout autre motif , usa du

droit imprescriptible qu'ont les auteurs, et retira sa pièce de Charles IX, jusqu'au moment où l'assemblée nationale eût prononcé sur la pétition des auteurs dramatiques.

Le 7 octobre, madame Petit joua, pour la première fois, le rôle de la Coquette Corrigée, et y obtint un succès prodigieux. Le public, frappé de la décence et de la sensibilité de son jeu, l'applaudit à plusieurs reprises, et la demanda après la pièce.

Madame Petit a sans doute un très-grand talent ; il peut se plier à tous les genres, et on ne le trouvera jamais déplacé : mais la tenue, la noblesse qu'exige le rôle de la Coquette, ne s'accordent malheureusement pas avec son physique, qui la sert mal dans les premiers rôles. Que madame Petit se borne donc au genre que la nature semble lui avoir départi, qu'elle continue à

nous émouvoir, à nous faire répandre de douces larmes ; mais qu'elle renonce à un emploi où son talent peut encore commander les applaudissemens, mais où il ne les entraînera jamais.

Les comédiens, hautement accusés d'aristocratie par de mauvaises têtes, voulurent donner au public un gage de leur patriotisme, en sacrifiant à l'idole du moment, et, le 9 octobre, ils donnèrent, au profit de la veuve de J.-J. Rousseau, une représentation du *Cid* et de *Pygmalion*. Elle leur écrivit à ce sujet la lettre suivante.

« MESSIEURS,

« J'ai été infiniment touchée de  
 « votre bienveillance à mon égard,  
 « quand j'ai été instruite que vous  
 « vous déterminiez à donner à mon  
 « profit une représentation de *Pygma-*

« lion : permettez-moi de vous témoi-  
 « gner toute ma reconnaissance , en  
 « attendant que ma santé me permette  
 « de le faire moi-même. Vous me ren-  
 « drez , je crois , la justice de penser ,  
 « messieurs , que je n'ai aucune part  
 « à l'observation insérée , il y a quel-  
 « ques jours , dans une feuille péri-  
 « odique , relativement au produit de  
 « cette pièce , depuis qu'elle est au  
 « Théâtre Français , auquel je sais  
 « que mon mari l'avait abandonnée.

« Pleinement satisfaite de ce que  
 « vous voulez bien faire pour moi  
 « aujourd'hui , je vous autorise ,  
 « messieurs , et vous prie même de  
 « déclarer hautement , s'il en était  
 « besoin , que je renonce , comme  
 « veuve de J.-J. Rousseau , à tout  
 « ce qu'a pu produire *Pygmalion*  
 « avant la représentation dont vous  
 « faites le sacrifice en ma faveur.

« *Signé* M. T. LEVASSEUR ,  
 femme J.-J. ROUSSEAU. »

La querelle des comédiens et des auteurs fit paraître plusieurs mémoires assez piquans : Fenouillot-Falbaire, auteur de l'Honnête Criminel, qui avait eu tant de peine pour faire jouer sa pièce, n'en éprouva pas moins après, et il rendit public l'exposé de ses griefs contre les comédiens.

André Murville donna un démenti formel aux acteurs, qui prétendaient lui avoir payé ses rétributions pour la pièce du *Souper Magique*, et il voulait les forcer à continuer les représentations de cet ouvrage, qui n'avait eu que fort peu de succès, et qui, comme nous l'avons dit, n'était qu'une faible copie du Réveil d'Epiménide. Mais le mémoire qui fit le plus de sensation, fut celui de J. F. Cailhava, littérateur estimable, connu par plusieurs ouvrages de théâtre, et par un excellent livre sur la comédie.

Il eut une querelle avec les comédiens français, et ceux-ci, à qui il sera toujours facile de faire souffrir les pauvres auteurs, s'envengèrent en retirant toutes ses pièces de leur répertoire. Cailhava autorisa alors le directeur du théâtre du Palais-Royal à les représenter : mais les comédiens, qui avaient la prétention d'être propriétaires exclusifs des ouvrages dramatiques, firent signifier à ce directeur la défense la plus formelle, et c'est à cette occasion que Cailhava publia son mémoire, avec cette épigraphe tirée de l'article XII de la déclaration des droits de l'homme :

Le but de toute association politique est la conservation des droits de l'homme : ces droits sont *la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.*

Ce mémoire, rédigé avec beaucoup d'esprit, est fait pour effrayer les jeunes littérateurs qui se destinent



à la carrière du théâtre ; il leur faut un courage surnaturel , et pour ainsi dire le dévouement de ce Romain qui se plongeait dans un gouffre. Le trait suivant est une plaisanterie sans doute , mais nous ne pouvons résister au plaisir de le citer , et de donner un échantillon de la manière piquante dont l'auteur sait narrer.

On répète une de ses pièces , et tout à coup la répétition est interrompue pour examiner... Quoi?—Un chat ! « Le nouvel acteur , paré d'une  
« belle fourrure blanche et d'une  
« queue bien touffue , se montre sur  
« un toit : soudain l'assemblée est  
« en l'air... *Minet, minet, minet.* —  
« Un tel, voici ta scène.—J'y suis.—  
« Qu'il est joli ! — A vous , mademoi-  
« selle. — Que ses maîtres vont le  
« regretter ! — A toi. — Oui , pour  
« mon beau rôle qui n'a pas vingt  
« lignes. — Et le mien , qui a vingt  
« pages ; c'est bien pis ! — *Minet, mi-*

« *net, minet.* — Minet, bien plus heureux que moi, s'échappe. Enfin, moitié chat, moitié fourrure, moitié queue, moitié rôle, on achève la répétition : on se regarde, on se dit des épaules que ma pièce est détestable, et je sors désespéré. »

Un peu d'humeur a sans doute exagéré cette narration, mais il n'en est pas moins vrai que la cause de Cailhava était extrêmement juste, et il est incroyable qu'on ait pu lui contester le droit le plus sacré.

Rien en effet de plus ridicule, nous dirons même de plus barbare, que la prétention d'acteurs qui, ne voulant pas absolument jouer un ouvrage, s'opposent même à ce qu'il soit représenté ailleurs, et forcent ainsi l'auteur à mourir de faim auprès de sa propriété. Que dirait-on d'un fermier qui laisse un terrain inculte, et qui refuse de le rendre au propriétaire,

jaloux de le faire valoir, et d'en toucher les revenus? (\*)

La comédie française, en proie à des divisions intestines, ne montait aucun ouvrage nouveau; aussi la salle était-elle déserte, la caisse vide, et le public mécontent. Pour ajouter encore à ce désordre, à cette pénurie, mesdemoiselles Contat et Raucourt quittèrent le théâtre : des malins attribuèrent leur retraite au dépit de voir rentrer de force Talma dans la société, et une foule d'épigrammes, de sarcasmes grossiers furent lancés contre ces aimables actrices.

Ces deux dames ont beaucoup

---

(\*) La comparaison est exacte, et si nous nous sommes un peu étendus sur cet objet, c'est que tout récemment (l'an X de la république) un autre théâtre a publiquement manifesté ces prétentions extravagantes.

trop d'esprit , pour que l'on puisse ajouter foi aux propos que répandit alors la malveillance , et nous ne pouvons concevoir comment elles ont été capables d'un enfantillage dont ne devraient pas être susceptibles des artistes qui , comme elles , ont un juste sentiment des convenances et de la soumission dues aux autorités. Quelque fussent les raisons qui les déterminaient , leur retraite , ainsi que celle de mademoiselle Sainval , l'absence de Molé et Dazincourt , désorganisèrent entièrement cette société , qui touchait dès lors à une prochaine dissolution.

Mademoiselle Joly , excellente soubrette de la comédie française , voulut tenter un effort extraordinaire pour ramener la foule dans la salle , et l'argent dans la caisse : elle fit annoncer qu'elle jouerait incessamment le rôle d'*Athalie* dans la tra-

gédie de ce nom , et cette bizarrerie mit bientôt en mouvement tous les oisifs de Paris. Un public innombrable se porta, le 23 octobre, à la comédie française : on avait fait sur mademoiselle Joly ces deux vers, qui n'offrent qu'un mauvais calembourg, mais qui préparaient à l'indulgence :

Si l'actrice Joly n'est pas bonne *Athalie* ,  
Le pis aller sera de la rendre à *Thalie*.

Cette actrice surpassa peut-être l'attente qu'on s'en était formée : une diction pure , beaucoup de noblesse et de fermeté firent oublier la faiblesse de son organe et de son physique. La nature, en formant mademoiselle Joly, lui avait refusé cette force qui convient aux *reines tragiques*, mais elle lui avait donné, en revanche, cette grâce, cette finesse qui en ont fait une des premières soubrettes du théâtre : sa tentative,

un peu téméraire peut-être ; n'en fut pas moins heureuse , et la pureté de ses motifs fit redoubler les applaudissemens que lui prodiguait l'indulgence. Cette soirée fut remarquable par divers incidens : le public , reconnaissant au fond d'une loge Préville et Brizard , les applaudit avec ivresse , et les força de se placer sur le devant. Talma jouait un simple rôle de Lévite , et un sifflet *introuvable* le poursuivit pendant toute la pièce avec la dernière indécence. On fit ce jour-là de nombreuses applications des vers de Racine aux circonstances révolutionnaires. Enfin cette représentation orageuse pénétra de douleur les hommes sensés , et leur fit faire de tristes réflexions sur un théâtre naguère le premier de l'Europe , et livré maintenant au plus affreux désordre. Le dévouement de mademoiselle Joly ne put rétablir la bonne intelligence parmi

ses camarades : des mémoires indé- cens, des lettres vraiment scanda- leuses furent publiés par plusieurs d'entre eux ; ils révélèrent au public le secret de leurs petites passions, de leurs misérables intrigues, et se donnèrent en spectacle à tous les coisifs et à tous les méchans de la capitale. Ici, c'est M. Naudet qui accuse Talma de ne pas monter sa garde, et de s'être caché dans un grenier avec son fusil le jour d'une émeute populaire. Plus loin, Talma répond à ces singulières imputations qu'il n'était monté qu'à un deuxième étage pour mieux observer l'ennemi : grands débats pour quelques esca- liers de plus ou de moins. Saint-Prix intervient dans la discussion, et semble convaincu de l'aristocratie de Talma. (\*)

---

(\*) Il est très-plaisant de voir Talma ac- cusé d'aristocratie, par Saint-Prix.

( 186 )

Nous avons dédaigné de rapporter les lettres originales que publièrent ces messieurs ; nous l'avons fait pour leur honneur , et si nous en avons parlé un instant , ce n'est que pour prouver jusqu'à quel excès les hommes se laissent entraîner par leurs passions.

Le théâtre , comme nous l'avons dit , était devenu un club tumultueux. La retraite de M<sup>lles</sup>. Raucourt et Contat était une belle occasion pour les motionnaires ; aussi ne la manquèrent-ils pas : le samedi 7 novembre , ces deux actrices furent , pour la troisième fois , appelées à grands cris , et on demanda compte aux comédiens des motifs de leur retraite.

M. Fleury s'avança sur la scène , et fit lecture au public de la lettre suivante :

« Paris, 31 octobre 1790.

« MESSIEURS ET CAMARADES ,

« J'ignore ce qui s'est passé hier



« à votre théâtre, mais la lettre que  
« je reçois, en m'annonçant une nou-  
« velle preuve de l'indulgence du  
« public, excite en moi la plus vive  
« sensibilité ; ses bontés seront long-  
« tems l'objet de mes vœux, et seront  
« toujours celui de ma respectueuse  
« reconnaissance. Les motifs qui  
« m'ont forcée à renoncer au bonheur  
« de lui consacrer mes faibles talens  
« sont connus et subsistent : ils ne  
« prennent pas leur source, ainsi  
« qu'on l'a calomnieusement suppo-  
« sé, dans un esprit de parti, mais bien  
« dans une impérieuse nécessité. Il  
« est des sentimens avec lesquels on  
« ne compose pas : tels sont ceux  
« qui m'ont fait, au mois de juillet  
« dernier, signer, *après vous*, une dé-  
« libération qui vous parut alors in-  
« dispensable et juste, et que depuis  
« vous avez rendue publique. Les  
« nouveaux chagrins qui vous ont  
« été suscités par M. Talma ne

« peuvent me paraître un motif pour  
 « revenir sur cette résolution , pour  
 « consentir à le regarder jamais  
 « comme mon *associé*, comme mon  
 « *camarade*. Son existence à la co-  
 « médie française compromet toutes  
 « les autres ; ses volontés nuisent à  
 « l'intérêt général ; ses amis trou-  
 « blent le repos public, calomnient  
 « les actions, les pensées, et sont  
 « enfin parvenus, à l'époque de la  
 « liberté, à faire traiter les comé-  
 « diens comme de vils et malheu-  
 « reux esclaves, à ravir à leur société  
 « le droit qu'on ne peut disputer à  
 « nulle autre, celui de se régir  
 « d'après ses réglemens, et pour son  
 « plus grand avantage.

« L'idée d'un pareil asservisse-  
 « ment, ne peut, je crois, s'allier  
 « aux moyens nécessaires pour cul-  
 « tiver un art moral : du moins éprou-  
 « vé-je, pour ma part, qu'il détruit  
 « cette liberté d'esprit indispensable  
 « à son exercice. Les motifs ci-

« dessus détaillés sont ceux de ma  
 « retraite ; en l'imputant à M. Talma,  
 « je ne prétends appeler contre lui  
 « aucun ressentiment ; mais je dois  
 « au public , qui m'a comblée de ses  
 « bontés, qui m'a donné des marques  
 « précieuses de son intérêt , je lui  
 « dois le soin de me disculper d'une  
 « ingratitude qui me rendrait cou-  
 « pable à mes propres yeux. Veuillez  
 « bien , messieurs , être près de lui  
 « les interprètes de mon profond  
 « respect, de mes vifs et durables  
 « regrets. Vous ne pourrez jamais  
 « lui peindre qu'imparfaitement la  
 « reconnaissance dont je serai péné-  
 « trée jusqu'au dernier jour.

« Je suis , etc.

« *Signé* CONTAT. »

Cette lettre fut applaudie par les uns,  
 sifflée par les autres ; chacun en ju-  
 geait d'après ses opinions , et les jour-  
 naux en firent de longs commentaires

dans divers sens : l'abbé Aubert, rédacteur des Petites-Affiches, la trouva pleine de *leçons*, de *morgue* et de *suffisance*. » Nous chérissons les talens, (dit-il) mais nous aimons qu'ils soient modestes et respectueux devant leurs juges. »

Pour nous, nous nous sommes contentés de rapporter textuellement cette lettre, sans nous permettre aucune réflexion, persuadés qu'elle en fera naître assez dans l'esprit de ceux qui liront cet ouvrage.

Le 10 novembre, les comédiens donnèrent la première représentation des *Coups de l'Amour et de la Fortune*, ou *le siège de Barcelone*, comédie héroïque en trois actes, ornée de ballets et autres divertissemens. Cette tragi-comédie-opéra-pantomime, tout ce que l'on voudra, est l'ouvrage du célèbre Quinault, et fut jouée pour la première fois, en 1659. L'abbé de Bois-Robert,

favori du cardinal de Richelieu, traita le même sujet, et fit jouer sa pièce, quelques tems après, au théâtre du Palais-Royal, sous le nom de *Lemetelle-Douville*, son frère, connu par un recueil d'assez jolis contes,

Cette pièce, portée aux nues par une cabale, et par Despréaux, ennemi acharné de Quinault, retomba bientôt dans l'oubli, tandis que l'autre obtint un grand succès ; mais elle ne se soutint pas à la reprise qui eut lieu en 1714.

Quinault, poète gracieux, et souvent trop fade, n'avait pas cette verve, cette touche mâle et vigoureuse qui distingue les grands maîtres ; et ses héros, à force d'être galans et langoureux, finissent par devenir insipides : aussi les huit ou dix comédies qui se trouvent insérées dans ses œuvres, ne sont-elles point restées au théâtre, et nous ne pouvons concevoir par quel motif

Imbert, homme de beaucoup de mérite, a pu perdre son tems à retoucher celle-ci, qui n'est qu'un ouvrage informe, ainsi qu'on en va juger par une simple analyse.

Deux sœurs, Stette et Aurore, sont en débats pour le partage du trône de Barcelone. Le comte de Roussillon et le chevalier Roger, tous deux amoureux d'Aurore, cherchent à obtenir sa main; mais, plus heureux et plus fourbe que Roger, le comte reçoit de la princesse le prix de toutes les preuves d'amour que donne ce preux à son amante.

Roger soutient qu'elle est belle; le comte fait croire à Aurore qu'il la méprise: Roger pose un écrin de diamans, et des tablettes aux pieds d'Aurore endormie, et le comte passe pour avoir fait le présent. Le tonnerre tombe sur le palais, un affreux incendie se manifeste; Roger traverse les flammes, enlève sa

princesse endormie, et la dépose sur un banc de gazon; mais l'imbécille la quitte pour aller chercher du secours, et lorsqu'elle reprend ses sens, elle n'ouvre les yeux que pour voir à ses pieds le comte, qui se vante d'avoir été son libérateur. Cependant, comme il faut bien que tout se découvre, une bague, qu'Aurore a donnée à un guerrier qui lui a sauvé la vie dans l'attaque d'une forteresse, se trouve entre les mains du comte; mais il l'a achetée d'un paysan qui vient réclamer son paiement, et Roger se trouve possesseur du véritable anneau. Il devient heureux, et le comte est éconduit. Cet ouvrage, faible et romanesque, n'eut pas un grand succès; celui qu'il obtint fut dû en partie au spectacle pompeux et aux ballets dont il était orné : un pas russe, très-bien exécuté par Deshayes fils, et mademoiselle Augustine, fut très-vivement applaudi, et contribua

a faire obtenir quelques représentations de plus à cette pièce.

Depuis long-tems une partie du public sollicitait vivement la reprise de *Brutus*, tragédie de Voltaire, et les comédiens se rendirent enfin à ses vœux le 17 novembre 1791. La crainte que cette représentation ne fût très-orageuse détermina les officiers municipaux de Paris à prendre des mesures de sûreté, et on lut l'annonce suivante sur les affiches, pour la première fois :

« Conformément aux ordres de la  
« municipalité, le public est prévenu  
« que l'on entrera sans cannes, bâ-  
« tons, épées, et sans aucune es-  
« pèce d'armes offensives. »

La tragédie de Brutus n'eut qu'un faible succès dans l'origine ; elle obtint avec peine seize représentations, et encore ne furent-elles pas très-suivies : la raison en est assez facile à concevoir : les Français n'étaient pas



alors assez familiarisés avec le républicanisme farouche qui étouffe les plus douces affections de la nature , et qui engage un père à envoyer froidement son fils à l'échafaud ; d'ailleurs , les sentimens de haine contre la royauté , que respire cet ouvrage , ne pouvaient que repousser un peuple idolâtre de ses monarques , et qui , heureux et paisible sous un gouvernement modéré , ne songeait point encore à s'embarquer sur la mer orageuse des révolutions. En 1792 , les esprits étant disposés d'une toute autre manière , le levain révolutionnaire commençant à fermenter avec force , l'ouvrage produisit une très-grande sensation , et le public trouva sublimes des maximes qui , vingt années avant , lui avaient fait horreur. Cette représentation fut extrêmement tumultueuse : le public ayant aperçu MM. de Mirabeau et de Menou , députés célèbres de l'assemblée consti-

tuante, les couvrit d'applaudissemens, et le premier étant placé aux troisièmes loges, une députation du parterre alla l'inviter à descendre aux galeries, pour que chacun pût le contempler à son aise.

La toile fut à peine levée, que l'on applaudit les maximes révolutionnaires avec transport; quelques sifflets s'étant fait entendre, le parterre s'écria avec force : *À bas les aristocrates ! à la porte ! à la porte !* Le moment le plus remarquable de cette représentation fut celui où l'on prononça cet hémistiche. *Vivre libre et sans roi.* Un grand silence ne fut interrompu que par quelques applaudissemens honteux; mais tout à coup les loges se levèrent spontanément, en s'écriant : *Vive le roi !* et ce cri retentit à l'instant dans toutes les parties de la salle; les chapeaux, les mouchoirs furent agités; en un mot, l'enthousiasme public se ma-

affesta de la manière la plus touchante.

Après la pièce , le parterre ayant demandé à voir le buste de Voltaire , tous les acteurs s'empressèrent d'aller le chercher dans le grand foyer , et l'apportèrent sur le théâtre , au milieu des applaudissemens et des cris de *vive Voltaire* ! Comme il était impossible que ce buste tînt solidement sur un théâtre qui va en pente , et que le public voulait constamment l'avoir sous les yeux , deux grenadiers le soutinrent pendant tout le tems que dura la Feinte par Amour.

La seconde représentation attira encore un concours nombreux de spectateurs : on avait placé sur chaque côté du théâtre les deux bustes de Brutus et de Voltaire : au lever de la toile , un papier ayant été jeté des loges , M. Vanhove le ramassa ,

éclatantes de sa satisfaction. Mademoiselle Devienne était d'autant mieux placée dans ce rôle, qu'elle a une très-jolie voix, et qu'elle chanta le duo et les airs de Ezède avec toute la perfection d'une actrice attachée à un théâtre lyrique.

FIN DU TOME PREMIER.

---

*ERRATA pour le tome premier.*

Page 37 , ligne 15 , au lieu de seul , *lisez* seuls.

Page 51 , ligne 13 , au lieu de : infectée , *lisez* infecté.

Page 58 , ligne 18 , au lieu de : et croit , *lisez* se croit.

Page 61 , ligne 5 , au lieu de tronc , *lisez* trône.

Page 69 , ligne 9 , au lieu de feu , *lisez* jeu.

Page 79 , ligne 12 , au lieu de : inhabile , *lisez* inhabile.

Page 86 , ligne 3 , au lieu de : nous avons déjà dit , *lisez* : on verra bientôt.



## PRÉVILLE.

..... et de trois;  
*Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.*  
*Mascarille de l'Étourdi.*







# HISTOIRE

DU

## THÉÂTRE FRANÇAIS,

DEPUIS le commencement de la révolution  
jusqu'à la réunion générale.

A. C. G. ÉTIENNE ET B. MARTAINVILLE.

TOME II.

---

A PARIS,

chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie  
derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1802.

---

*ERRATA pour le tome second.*

Pages 6 et 7 , au lieu de : La retraite de mademoiselle Raucourt contrariait , ainsi que nous l'avons dit plus haut : les orateurs du parterre de la comédie , après , etc. Lisez : La retraite de mademoiselle Raucourt contrariait , ainsi que nous l'avons dit plus haut , les orateurs du parterre de la comédie : après , etc.

Page 151 , ligne 21 , au lieu de : devrait en , lisez devraient.

---

# HISTOIRE

## DU THÉÂTRE FRANÇAIS

### PENDANT LA RÉVOLUTION.

---

Tout le monde se rappelle les événemens malheureux arrivés à Nancy, dans les premiers jours de la révolution : une soldatesque mutinée désarma ses officiers, et se déclara, ainsi qu'il était alors de mode, en état d'insurrection. Mais, une armée partie de Metz, et commandée par M. de Bouillé, força les mutins à se soumettre, après un long en-

*Tome II.*

gagement qui coûta la vie à un nombre d'hommes considérable. Une pièce de canon, chargée à mitraille, allait exterminer une foule de malheureux, lorsque le jeune Désille, âgé de vingt-trois ans, se précipite devant la bouche meurtrière, et arrête, par son courageux dévouement, les flots de sang prêts à se répandre. C'est ce beau trait, digne d'être placé à côté de celui de d'Assas, qui fit naître la pièce en un acte intitulée : *Le Tombeau de Désille*, dont la première représentation fut donnée le 2 décembre 1790.

Des détails soignés, une douce teinte de mélancolie, une excellente morale, et une pompe funèbre parfaitement exécutée, contribuèrent au succès de ce petit ouvrage de *Desfontaines*, l'un des plus aimables chansonniers que nous possédions aujourd'hui.

La retraite de mademoiselle Rau-

court contrariait, ainsi que nous l'avons dit plus haut : les orateurs du parterre de la comédie ; après avoir fait des efforts inutiles pour la faire rentrer, le dépit s'en mêla, et, par une belle et fière résolution, ils proclamèrent qu'on pouvait se passer d'elle, que son talent n'était pas fait pour illustrer la scène française, et que rien n'était plus facile que de la remplacer à l'instant même. Mademoiselle Raucourt, critiquée avec amertume par ceux-là même qui, naguère, la redemandaient à grands cris, nous rappelle la fable du Renard de notre bon Lafontaine, de ce peintre naïf et vrai, qui, sous le voile de la fiction, a si habilement découvert les replis tortueux du cœur humain.

A la représentation, ou plutôt à la séance du 5 décembre 1790, un citoyen prend la parole, et s'écrie : « Messieurs, je fais la motion que

mademoiselle Sainval l'aînée soit invitée à rentrer au théâtre , et je vous invite à en délibérer , pour que les comédiens puissent faire connaître vos intentions. » La motion est vivement appuyée ; les chapeaux sont levés en signe d'approbation ; et le décret du parterre était sur le point d'être proclamé , lorsqu'une voix opposante se fait entendre au milieu du tumulte : « Vous ignorez  
 « donc , mes collègues , dit un indis-  
 « cret habitué des coulisses , que , si  
 « mademoiselle Sainval aînée rentre  
 « au théâtre , il faut faire vos adieux  
 « à madame Vestris : je vous jure  
 « qu'elles n'y resteront point ensem-  
 « ble , et qu'elles ont même fait un ar-  
 « rangement particulier , d'après le-  
 « quel l'une doit se retirer aussitôt  
 « que l'autre paraîtra. »

Des murmures universels apprirent à l'orateur que son observation était fort déplacée : la première décision

fut maintenue , et en conséquence le comédien Dunant annonça que sa société porterait à mademoiselle Sainval l'expression des vœux du public. Madame Vestris , se croyant compromise dans cette affaire , publia la lettre suivante :

Ce 6 décembre 1790.

« J'ai appris hier , messieurs , que  
 « beaucoup de personnes avaient  
 « demandé la rentrée de mademoi-  
 « selle Sainval l'aînée : un des spec-  
 « tateurs a répondu que je quitterais  
 « la comédie française si made-  
 « moiselle Sainval aînée rentrait.  
 « Je ne me suis jamais cru le droit  
 « d'imposer des conditions au pu-  
 « blic.

« Pénétrée de respect pour lui, et de  
 « reconnaissance pour l'accueil qu'il  
 « veut bien me faire , dans l'em-  
 « ploi que j'ai rempli jusqu'à présent,  
 « je n'aurai jamais la ridicule préten-

« tion , ayant eu le malheur d'être  
 « souvent calomniée , de m'opposer  
 « à ses demandes. Je publierai cette  
 « lettre , messieurs , afin que mon  
 « nom ne serve pas de prétexte pour  
 « se refuser aux vœux du public ,  
 « dont l'estime et les suffrages seront  
 « toujours la plus précieuse récom-  
 « pense de mes travaux. Je suis , etc.

La mort de Jean Calas , assassiné par le parlement de Toulouse , a retenti dans toutes les parties du monde , et les amis de la nouvelle révolution , qui voulaient saper les parlemens et le clergé , arrachèrent le voile sanglant qui couvrait cette horrible catastrophe , pour inspirer au peuple la haine profonde du fanatisme et des anciennes institutions. De pareils traits , des exemples aussi affreux frappent le vulgaire plus fortement que de grandes phrases ou de subtils raisonnemens : aussi cette tactique n'a point échappé aux



meneurs cachés derrière le rideau de la révolution , et le meurtre de Calas , de Labarre , les massacres des Cévennes et de la Saint-Barthélemy ont fait plus d'ennemis à l'ancien régime que tous les discours des plus célèbres orateurs de l'assemblée constituante.

Le succès de Charles IX encouragea plusieurs auteurs à s'emparer de ce trait de notre histoire moderne , et deux ouvrages , auxquels il donna lieu , furent représentées en même tems : l'un en quatre actes , en prose , par M. Lemierre d'Argie , fut joué , pour la première fois , le 17 décembre 1790 , sur le théâtre des Variétés ; et l'autre , en cinq actes et en vers , par Laya , le lendemain 18 décembre , sur le Théâtre de la Nation.

Le premier étant étranger à l'histoire du Théâtre Français , nous ne parlerons que du second , qui lui est

infiniment supérieur et par le style et par le plan.

La famille Calas vient de prendre un repas frugal. Levaïsse, amant de la fille de la maison, lit des vers de Voltaire, et Calas, après s'être expliqué sur le fanatisme et la tolérance, parle de la pension qu'il fait à son fils Louis, devenu catholique, et des chagrins que lui cause Antoine, dont l'ame sombre et rêveuse le plonge dans les plus vives inquiétudes. Il se fait tard, et Levaïsse parle de se retirer, lorsqu'on entend pousser des cris affreux. Calas se précipite du côté d'où ils partent : Levaïsse, effrayé, revient, découvre une partie de l'accident à madame Calas, ordonne à la servante de ne point la laisser pénétrer dans le magasin, et sort pour aller avec le père infortuné avertir la justice du malheur qui vient de lui arriver.

Bientôt le peuple s'assemble, la

justice accourt, et le capitoul David, homme dur et intraitable, qui a d'ailleurs à exercer une vengeance particulière contre Calas, le fait conduire en prison comme prévenu du meurtre de son propre fils.

Pour étayer de preuves cette atroce accusation, il donne à la vieille servante une bourse d'or, qu'elle rejette en se précipitant dans les bras de son maître, et en accusant David d'avoir voulu la gagner.

Lasalle, magistrat vertueux et sensible, fait de vains efforts pour sauver la famille Calas : le fanatisme du parlement triomphe de son éloquence, et le malheureux père, condamné à mort, est reconduit dans la prison. Après avoir fait à sa famille les adieux les plus touchans, Calas s'endort d'un sommeil paisible. La cloche funèbre sonne, il bénit ses enfans ; le geolier lui garotte les mains, le confesseur s'en em-

pare : il est traîné au supplice , et madame Calas tombe dans un profond évanouissement.

Ce sujet, vraiment pathétique , n'a jamais produit beaucoup d'effet au théâtre , et il n'est pas difficile d'en deviner la cause. D'abord tous les auteurs qui l'ont traité se sont écartés de la règle de l'unité de lieu , et ont commis des invraisemblances qui sont impardonnables dans un ouvrage historique.

Ce genre n'étant point, d'ailleurs, assez noble pour la tragédie , et la catastrophe étant trop horrible pour le drame , il en est résulté une espèce d'ouvrages bâtards qui n'ont pu se soutenir au théâtre , et auxquels la haine du fanatisme et les circonstances révolutionnaires ont seules donné la vogue momentanée qu'ils ont obtenue.

Le drame de M. Laya n'était cependant pas dénué de mérite : on y

trouve des tirades bien écrites et pleines de chaleur ; mais le style , comme celui de tous les ouvrages du même auteur , est fort inégal , et n'a pas cette précision et ce nerf indispensables dans la tragédie.

Cette pièce , qui obtint un assez grand nombre de représentations , n'est pas la dernière qui ait été faite sur ce sujet ; nous aurons occasion , dans la suite de cette histoire , de parler d'une autre tragédie en cinq actes , à laquelle il a donné lieu.

Tous ces ouvrages r'ouvrirent nécessairement la blessure de l'infortunée veuve Calas ; car , au moment où ils furent représentés , elle demeurait à Paris avec ses deux filles ; elle n'avait point encore quitté le deuil , et n'avait jamais remonté sa montre arrêtée sur l'heure du supplice de son mari. La femme qui la servait n'entendait jamais crier un arrêt de mort qu'elle ne descendît précipitam-

ment pour supplier le crieur de se détourner de la rue qu'habitait sa maîtresse , ou du moins de passer sous ses fenêtres sans élever la voix ; ayant remarqué que la veuve de Calas pâlisssait et était douloureusement affectée quand ces cris funestes frappaient son oreille.

Nous voici arrivés à l'année 1791 : le premier ouvrage qu'elle vit éclore est un des plus extravagans qui aient jamais paru sur la scène ; il avait pour titre : *La Liberté Conquise*, ou *le Despotisme renversé*, drame héroïque en cinq actes , et fut joué, pour la première fois, le 4 janvier. La scène se passe dans le Dauphiné : le peuple de cette province, effrayé d'un rassemblement de troupes étrangères , se nomme un maire , et choisit justement l'homme que le gouverneur voudrait faire exclure. Ce dernier veut haranguer le peuple souverain , mais il est couvert de huées,

et les mutins ne répondent à l'ordre qu'il leur donne de se séparer, que par d'horribles menaces qui le contraignent à se renfermer dans un fort dessiné exactement comme la Bastille.

Le peuple s'arme de pioches , de haches , de piques , et veut l'investir : le gouverneur repousse la force par la force , ordonne aux Gardes-Françaises de tirer sur la multitude : mais ceux-ci déposent leurs armes , et se confondent parmi les mutins. Bientôt tout est en désordre ; le peuple , paré de cocardes , apprend qu'on a détourné des bateaux de bled , qu'on a trouvé des magasins d'armes et de poudre ; il entoure son maire , et tous prêtent , sur un tambour , le serment civique qui est répété par les femmes. La nuit vient , on sonne le tocsin , on allume des lampions à chaque croisée ; les marchands ferment leurs boutiques ; on fait des

tête d'Arné, au milieu des plus vifs applaudissemens.

Tous les premiers sujets regardèrent comme un devoir de paraître dans cet ouvrage, et à la représentation, qui eut lieu le 8 janvier, le public fut agréablement surpris en apercevant mesdames Contat et Raucourt.

Ces deux charmantes actrices, qui avaient eu le bon esprit de faire le sacrifice de leur amour-propre, furent accueillies avec transport, et Saint-Prix lut au public les vers suivans d'un M. Mabillet, vers qui ne sont pas de la première force, mais qu'on peut excuser en faveur de l'intention.

Enfin, par un accord heureux,  
Nous voyons triompher Thalie et Melpomène :  
Contat, Raucourt, en remplissant nos vœux  
De leurs talens encor vont embellir la scène.



Puissent de même , un jour , les Français réunis ,  
Qu'un intérêt contraire égare ,  
De la fraternité donner l'exemple rare ,  
Pour le bonheur de leur pays !

Le 15 janvier, mademoiselle Contat reparut dans le Jaloux sans Amour : elle joua le rôle de la comtesse avec cette grâce infinie, cette perfection qui la distinguent, et fut merveilleusement secondée par ses camarades, et notamment par M. Dazincourt, acteur plein de mérite, qui a établi le rôle du valet de la manière la plus brillante. Mademoiselle Raucourt joua, pour sa rentrée, Clytemnestre dans Iphigénie en Aulide, et ne fut pas accueillie avec moins d'enthousiasme.

Le 29 janvier, on donna la première représentation de *Dorval*, ou *le Fou par Amour*, comédie en un acte et en vers. La vogue qu'a obtenue, dans le tems, la pièce de Nina,  
*Tome II.*

paraît avoir donné l'idée de cet ouvrage, que nous allons analyser rapidement :

Dorval, jeune officier, blessé dans un combat, vient dans un hôpital où, par les soins de la sœur Adélaïde, il est bientôt rétabli. Un sentiment beaucoup plus fort que la reconnaissance s'empare de son ame, et il devient amoureux de la jeune hospitalière : mais, par malheur, la mort lui enlève cette amante chérie, et la douleur qu'il en ressent lui fait perdre la raison. Un honnête homme, voisin de l'hôpital, prend chez lui l'infortuné Dorval, et lui fait prodiguer les soins les plus touchans. Ce particulier a une fille qui a connu particulièrement Adélaïde, et qui, depuis long-tems, soupire en secret pour le jeune homme : elle a imaginé de dessiner ses traits de mémoire, pour distraire Dorval du fantôme qui le poursuit, et, dans une scène char-

mante, l'infortuné, assis avec sa jeune amie, l'invite à prendre son crayon, et à bien saisir la ressemblance d'Adélaïde qu'il voit, et qu'il croit visible pour tout le monde.

Le médecin imagine un dernier moyen pour la guérison de son malade : il invite la jeune personne à prendre les habits d'une sœur hospitalière, et à se présenter, au clair de la lune, aux yeux de Dorval, sur qui cette apparition soudaine peut produire une révolution favorable. Son conseil est suivi : mais le malheureux Dorval, frappé de terreur, ne peut que dire, avec l'accent du désespoir : *Ciel ! j'en vois deux !* Ce mot termine la pièce, et le rideau tombe.

Cet ouvrage, sans intrigue et sans dénouement, obtint néanmoins un succès flatteur, dû aux pensées délicates, aux idées fines, et aux traits saillans dont le dialogue étincèle.

Il fallait un pinceau gracieux , comme celui de M. de Ségur le jeune pour dessiner agréablement un fonds aussi ingrat : aussi cette petite pièce fait-elle infiniment d'honneur à son esprit. Après quelques représentations , elle fut suivie d'un autre ouvrage , dont le genre était tout à fait opposé. Cette farce , que nous n'honorons pas du nom de comédie , avait pour titre : *le Mari Directeur* , et fut représentée le 25 février 1791. C'est alors qu'on a commencé à salir la scène française par des parades ignobles , dont on ne trouvera que trop d'exemples dans la suite de cette histoire.

Des moines défroqués viennent rendre visite à des religieuses Bernardines , et leur tiennent des propos galans , fort déplacés dans la bouche des disciples de Saint-François. Un commissaire national arrive , et annonce aux dames du couvent qu'elles

ont recouvré leur liberté, et elles se réjouissent, à l'exception de l'abbesse qui, perdant sa croix et ses revenus, s'écrie qu'il n'y a plus de religion.

Le ci-devant directeur des nones fait aussi abdication, et renvoie son froc au commissaire, qui s'avise, on ne sait trop pourquoi, de s'affubler du capuchon, et qui va, avec impudence, se placer au tribunal de la confession. La première personne qui se méprend est sa femme : elle se confesse d'avoir eu trois inclinations ; mais, reconnaissant bientôt son mari, elle donne à son aveu un détour fort adroit, dont le curieux impertinent a la bonté de se contenter

La fille vient se confesser à son tour, et avoue à son père son inclination pour un moine, qu'il lui donne sur-le-champ en mariage.

La pièce finit d'une manière très-édifiante : les moines et les religieuses

chantent des couplets analogues, et dansent au milieu de leur réfectoire, comme dans un bal public.

C'est avec de tels ouvrages qu'on a démoralisé le peuple, et qu'on a éteint dans les cœurs tous les sentimens de vertu et d'humanité. Le mépris pour la religion n'avait jamais été poussé plus loin, et quelque brûlant qu'ait été le patriotisme de l'auteur, il aurait dû savoir qu'il ne consiste pas à se jouer de ce que les mortels ont de plus sacré, et qu'il est même certains préjugés respectables, qu'on ne parvient à déraciner qu'en ébranlant l'ordre social jusque dans ses fondemens.

La véritable philosophie a toujours la tolérance pour compagne, et si elle s'en écarte un instant, c'est un fanatisme qui devient redoutable comme un autre, et que tous les honnêtes gens doivent avoir en horreur.

Nous sommes fâchés de dire que le *Mari Directeur* est l'ouvrage de M. Flins, qui, nous en sommes persuadés, voudrait bien pouvoir le rayer de la collection de ses œuvres.

Nous n'irons pas plus loin sans parler de la mort de *Brizard*, arrivée le 30 janvier 1791. Cet acteur, qui, depuis quelques années, s'était retiré du théâtre, était né à Orléans, le 7 avril 1721, de parens honnêtes et fortunés. Il fut amené à Paris dans la famille de sa mère, pour continuer ses études déjà commencées.

Peu de tems après, le goût de la peinture se déclara chez le jeune *Brizard* : il fut mis chez *Carlo Vauloo*, premier peintre du roi, et ses progrès furent si rapides, qu'à dix-huit ans il fut en état, de l'aveu de son célèbre maître, de concourir pour le grand prix. Ce fut dans ce tems que le camp de Valence s'éleva. Le jeune *Brizard*, voulant jouir des

fêtes qu'on y préparait , abandonna soudain la peinture , et se rendit dans ce lieu , où sa destinée devait lui ouvrir la carrière brillante qu'il a parcourue depuis. Il avait fait connaissance avec mademoiselle Destouche , directrice du spectacle , et , sur ses instances réitérées , il se décida à paraître dans quelques tragédies , dont l'infant d'Espagne desirait la représentation , et que le défaut d'acteurs la mettait dans l'impossibilité de faire jouer sur son théâtre.

Telle fut l'époque des débuts de Brizard. Il joua long-tems les premiers rôles dans la province , et peut-être ne fût-il jamais venu à Paris , sans mesdemoiselles *Clairon* et *Dumesnil* , qui , ayant conçu une idée avantageuse de son talent , voulurent l'attirer à Paris ; mais sa modestie lui faisant craindre de n'y pas réussir , il fallut un ordre du roi pour le déterminer à ce voyage.



Différentes anecdotes font connaître l'estime que les gens les plus distingués eurent de sa personne et de son mérite. — *Voltaire* fut couronné par *Brizard* : dans le moment où ce dernier lui posait la couronne, le poète se retourna, et lui dit : « Monsieur, vous me faites regretter la vie : vous m'avez fait voir dans votre rôle des beautés qu'en le faisant je n'avais pas aperçues »... C'était le rôle de Brutus. *Le roi de Danemark* dit un jour à *Brizard* : « Monsieur Brizard, on voit bien que vous n'étudiez pas vos rôles dans une glace. » *Brizard* était toujours si bien à ses rôles, qu'un jour le feu prenant aux plumes de son casque, le public, qui s'en aperçut, l'avertit du danger qu'il courait ; mais, sans se déconcerter, il ôta avec noblesse son casque enflammé, le remit tranquillement à son confident, et con-

tinua la scène avec le même sang froid

Il fut un jour blessé à la main dans le rôle de *Danaus*, par le comédien *Dubois*, qui s'était servi d'un damas tranchant : son sang coulait à grands flots ; *Brizard* ne s'en apercevait pas, ce fut le public qui le força à se retirer. Il était si scrupuleux sur la vérité des costumes, que, le jour de la première représentation d'*Œdipe chez Admète*, à Versailles, on lui apporta un habit de satin bleu céleste, ( c'était la cour qui fournissait les habits ) *Brizard* le refusa, et en prit un de laine qui était destiné pour des confidens.

Le jour qu'il se retira du théâtre, un homme d'un très-grand mérite monta dans la loge de *Brizard* avec son fils, et lui dit : « Mon fils, em-  
« brassez monsieur : c'est aujourd'hui que nous perdons un homme

« dont les vertus ont surpassé les,  
« talens. »

Nous croyons devoir rapporter la lettre que M. Ducis écrivit à la veuve de cet artiste célèbre, et l'épithaphe qu'il lui adressa :

« M A D A M E ,

« Je vous envoie l'épithaphe de votre  
« bon et tendre mari, et du père de vos  
« chers enfans : ce sont vos larmes  
« qui me l'ont demandée ; comment  
« aurais-je pu ne pas leur obéir ?  
« Il m'a semblé, en la laissant sortir  
« de mon cœur, que je payais un  
« tribut de reconnaissance à sa mé-  
« moire : combien n'en dois-je pas à  
« ses talens ! Nos deux âmes s'étaient  
« unies sur la scène ; je n'oublierai  
« jamais cette association avec un  
« homme de bien et l'acteur de la  
« nature. Je ne puis songer sans atten-  
« drissement à *notre Œdipe*, à *notre*  
« *roi Léar*, où il fut inimitable. Ces

« tristes lignes , destinées pour son  
« tombeau , vont renouveler vos  
« douleurs , je le sais madame ; mais  
« considérez qu'elles rendent justice  
« à ses talens et surtout à ses vertus ,  
« et souvenez-vous , en pleurant sa  
« mort , que vous avez rendu sa vie  
« heureuse.

« Je suis , etc.

« *Signé* DUCIS. »

Ci-git

Jean-Baptiste Britard, dit *Brizard*,

Né à Orléans le 7 avril 1721 ;

L'un des électeurs de cette ville,

Capitaine des grenadiers de la garde nationale ,

Marguillier de sa paroisse, et pensionnaire du roi.

Ben mari, bon père, bon aui,

Vertueux et courageux patriote,

Après avoir joui long-tems de la gloire mondaine

Qu'une sensibilité profonde ,

Jointe à tous les dons extérieurs de la nature,

Lui avait acquise sur la scène française,

Il préféra aux vains applaudissemens des hommes

La satisfaction de la conscience ,

Et le bonheur d'une fin chrétienne ;

Et, tournant ses derniers regards  
 Vers une gloire impérissable,  
 Et vers la véritable patrie,  
 Il décéda le 30 janvier, l'an second de la liberté,  
 Emportant l'estime publique,  
 Les regrets de tous ceux qui l'avaient connu,  
 Et la reconnaissance des pauvres.  
 Sa veuve inconsolable et ses enfans  
 Lui ont érigé ce monument.

Le 2 mars, on donna la première représentation de *Rienzi*, tragédie en cinq actes. Cette pièce, annoncée avec éclat, était attendue avec impatience. Avant d'en rendre compte nous ne croyons pas hors de propos de donner une idée historique du personnage célèbre dont elle porte le nom :

*Nicolas Gabrino*, dit *Laurentio de Rienzi*, naquit à Rome vers l'an treize cent quatorze, de parens obscurs et indigens : il fit néanmoins de très-bonnes études, et puisa dans la lecture de Cicéron, Tite-Live, des

deux Sénèques , et des commentaires de César , une passion ardente pour la liberté républicaine ; il fut député avec Pétrarque par les Romains , pour presser le pape Clément VI de revenir à Rome ; mais , de retour dans cette ville , Gabrino Rienzi , forma le projet de s'en rendre maître : il se fit décerner par le peuple le gouvernement de la ville , et le titre de tribun , et fit crier , au son des trompettes , dans les rues de Rome , *que chacun eût à se trouver sans armes , la nuit du 19 mai 1347 , dans l'église du château Saint-Ange*. Il y fit célébrer trente messes du Saint-Esprit , mena le peuple au Capitole , y planta quinze étendards , sur lesquels étaient peints les symboles de la liberté , de la justice et de la paix , et fit lire quinze réglemens formant une espèce de constitution , qu'il appelait le *bon état* , nom sous lequel il cachait ses projets ambitieux Maître des

grands et du peuple , il forma une chambre de justice et de paix , purgea Rome de tous les malfaiteurs et gens décriés , mit sur pied une armée de vingt mille hommes , convoqua un parlement général , et pressa , par courriers , tous les seigneurs , toutes les républiques d'Italie d'entrer dans la ligue du *bon état*. Partout on le remerciait de son ~~zèle~~ zèle pour la patrie ; Pétraque le comparait à Brutus ; le tribun recevait des ambassadeurs de l'empereur Louis de Bavière , de Louis I<sup>er</sup> , roi de Hongrie , de Jeanne , reine de Naples , et osa citer à son tribunal Louis de Bavière , Charles de Luxembourg , et les électeurs de l'Empire. Le peuple ne tarda pas à ouvrir les yeux sur le prétendu patriotisme de Rienzi : une sédition allait éclater , le tribun se retira secrètement à Naples , vers 1348 , y vécut deux ans avec des hermites , sous un habit de pénitent , fentra dans Rome , voulut

exciter un soulèvement, et fut obligé de se sauver à Prague, où Charles de Luxembourg le livra à Clément VI, qui le fit enfermer dans une tour. Innocent VI, successeur de Clément, le renvoya à Rome comme sénateur. Rienzi y devint bientôt odieux par ses vexations : la sédition s'alluma ; il parut à un balcon, et y reçut une grêle de pierres ; le Capitole fut assiégé, Rienzi traîné au perron du Lion, et là, un Romain lui plongea son épée dans le sein : il fut soudain percé de mille coups, et traîné par les rues jusqu'au Palais-Colonne. Sa mort arriva le 8 octobre 1354 : ce tyran, doué d'un génie vif, entreprenant, était fier dans la prospérité, faible dans l'adversité, hypocrite adroit, faisant servir à ses desseins la religion, les visions, les révélations, subjuguant le peuple sous le voile du patriotisme, et toujours dominé par une ambition sans bornes. Emule de



Mazaniello , mais avec plus de moyens , il vit finir comme lui le rêve de sa popularité.

Tel était le personnage qu'on voulut mettre en scène : Un pareil sujet présentait beaucoup de difficultés : un tyran ne peut inspirer aucun intérêt ; ceux qu'il persécute n'en inspirent pas davantage , puisqu'ils sont assez lâches pour ramper aux pieds d'un despote : aussi , dans la tragédie de *Rienzi* , l'intérêt ne reposait-il sur aucun des personnages ; les préparations y parurent mal ménagées , les incidens trop précipités , les caractères manqués , à l'exception d'un seul. On remarqua cependant quelques belles situations qui décélaient un homme de mérite.

Rienzi , élevé au tribunat par le peuple , a fait enfermer Colonne , un des chefs de la noblesse , dont il a massacré le fils dans une guerre qu'il a faite aux grands. Rienzi aime Eu-

phémie, fille de Colonne, et propose à ce dernier sa liberté s'il veut lui donner sa fille. Le vieillard s'indigne, et Serroni, républicain zélé, ami vertueux du traître Rienzi ; fait à ce dernier, sur cette conduite, sur son faste, sur le titre de chevalier qu'il a pris, de vifs reproches qui ne sont point écoutés, et que Serroni termine par ce vers :

*Les grands n'ont pu vous vaincre, ils vous ont corrompu.*

Cependant le jeune Renaud des Ursins aime Euphémie, et en est aimé : la passion du tyran allume sa rage ; il rompt les fers de Colonne, et veut ravir à Rienzi Euphémie qu'il gardait en ôtage. Le peuple s'assemble : Rienzi traduit Colonne et Renaud devant son tribunal. Serroni vient l'accuser devant ce même peuple : Rienzi ordonne à sa garde de saisir Renaud ; sa garde refuse d'obéir, et se range du parti des mécontents.

Rienzi , au désespoir , veut faire assassiner son ami Serroni par Castella , noble et son favori ; mais Castella , qui l'a perdu par ses conseils sanguinaires , le trahit. Rienzi est abandonné de tout le monde. Enfin , on assiège le Capitole , on y met le feu : Rienzi se présente à un balcon ; il est assailli de pierres : bientôt il veut poignarder Euphémie , qu'il a enfermée avec lui dans le Capitole ; mais les portes sont brisées , le peuple reconnaît Rienzi , caché sous un manteau : le respect qu'il inspira long-tems fait qu'on hésite à le punir de tous ses crimes , lorsque Serroni lui-même s'avance , et lui plonge son épée dans le cœur.

Telle est la marche de cette pièce qui , depuis la moitié du second acte , fut accompagnée par les huées , les éclats de rire et les sifflets : quelques beaux vers ne purent faire pardon-

ner la niaise platitude de beaucoup d'autres. Rienzi s'écrie :

Et si Rome n'est plus , nous la *rebâtirons*...

*Vous la rebâtirez!!!.....*

lui répond Colonne. Et plus loin :

Seigneur , vous soupirez.

Je ne soupire pas.

Colonne, dont l'auteur n'a fait qu'un dévôt ennuyeux , dit a Rienzi :

Vous n'approcherez pas de la céleste table.

Il ajoute :

Après avoir ravi l'aliment de l'église ,

Profanez ses pasteurs , afin qu'on la méprise.

Toutes ces naïvetés mystiques devaient réussir moins que jamais au commencement de la révolution. En un mot , cet ouvrage manquait , par l'oubli des règles du théâtre , d'une juste déférence aux mœurs actuelles, du motif, des entrées et sorties , et par le défaut des caractères qui n'étaient pas assez prononcés : celui de Serroni parut seul fortement conçu.

La chute de cette tragédie fut complète, malgré le talent qu'y déployèrent Saint-Prix, Saint-Phal, Naudet, Dorival, et mademoiselle Sainval cadette, et malgré les dépenses que la comédie avait faites pour la richesse et la vérité des costumes, et le brillant des décorations. Rienzi ne fut joué qu'une seule fois. (\*)

Les débauches d'un homme d'esprit ont toujours quelque chose d'aimable : aussi Colin-d'Harleville, en voulant crayonner une folie de carnaval, a-t-il, sans s'en douter, et presque malgré lui, tracé une petite comédie fort agréable. — Nous voulons

---

(\*) Cette pièce était de Laignelot, qui avait donné, plusieurs années avant, la tragédie d'Agis, jouée avec quelque succès. Ce Laignelot fut depuis député à la convention nationale, et condamné, en l'an IX, à la déportation par un arrêté des consuls.

parler de *M. de Crac dans son petit Castel*, comédie en un acte et en vers , jouée , pour la première fois , le 4 mars 1791. M. de Crac est un *houbereau* gascon ; il a pour amis M. de Verdac , parasite et flatteur ; et M. de Francheval , qui aime sa fille. Il a été délivré des mains de plusieurs brigands par un jeune homme qu'il emmène dans son château pour augmenter *sá petite coterie* : il est loin de se douter que son libérateur est son fils , absent depuis long-tems. Le jeune de Crac , sous le nom d'Irlac , s'aperçoit que monsieur son père ment à tout propos , et veut se donner la comédie en enchérissant sur ses gasconades. Dieu sait les plaisans contes qui résultent de cet assaut ! M. de Crac va jusqu'à dire qu'il a un fils favori du *Russe* , et que le roi de Prusse lui a écrit à ce sujet des lettres qu'on ne verra jamais : d'Irlac lui riposte en impro-

visant une fable sur ce fils , qu'il assure connaître beaucoup , et aimer comme un autre lui-même : enfin , c'est à qui mentira le plus effrontément. Cependant l'amoureux Francheval est jaloux du jeu ne étranger , et sa fureur augmente par le dessein que M. de Crac a formé de donner sa fille à d'Irlac , qu'il s'imagine être un grand prince qui veut garder l'*incognito* : duel entre Francheval et d'Irlac. M. de Crac , pour assurer la victoire à ce dernier , lui prête

..... l'épée

Avec laquelle un jour César tua Pompée.

Bientôt d'Irlac se fait connaître , et M. de Crac unit sa fille à Francheval.

Il est impossible de ne pas rire de bon cœur à une foule de traits comiques dont fourmille cette petite pièce. Le suisse de M. de Crac , en lui parlant de sa chasse , lui dit :

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,  
Quand vous ne tirez pas du milieu de la vôtre.

Cette comédie fut jouée, avec tout l'esprit et toute la gaité imaginables, par Dugazon, Saint-Phal, Dazincourt, Dunant, Belmont, et madame Petit-Vanhove. Dugazon, surtout, saisit parfaitement l'accent de la Garonne, et déploya ce bon et franc comique qui l'a toujours caractérisé. La pièce est terminée par un vaudeville : le public fit répéter le couplet suivant, chanté par M. de Crac :

On se fait là bas une fête  
De savoir le sort de ceci :  
En tout cas, ma réponse est prête ;  
Je dirai que j'ai réussi.  
Mon sort serait digne d'envie,  
Si vous ne disiez pas que non :  
Alors, une fois dans ma vie,  
J'aurais dit vrai, quoique gascon.

Le succès que cette jolie bagatelle obtint à la première représentation fut encore surpassé par celui de la seconde : quelques coupures, une



idée aussi heureuse que plaisante pour le dénouement, ne laissèrent plus rien à désirer. M. de Crac est resté au théâtre, et fait toujours le plus grand plaisir.

On voit souvent des acteurs lutter dix ans contre la défaveur du public, et finir par acquérir un talent qui les rend l'idole de ce même parterre qui ne pouvait les supporter ; il nous serait facile de citer des exemples parmi les sujets qui tiennent le premier rang au Théâtre Français. Quelquefois aussi un débutant est accueilli avec enthousiasme, donne les plus grandes espérances, et loin d'arriver au but qu'il promettait d'atteindre, il reste obscurément au milieu de la carrière. Le public, trompé dans son espoir, semble regretter alors les applaudissemens qu'il a prodigués, et fait expier au pauvre acteur son triomphe anticipé par de fréquentes mortifications. A l'appui de notre

assertion , se présentent les débuts de Dupont, qui parut, pour la première fois sur la scène française, le 17 mars 1791. Il joua *Egiste* dans *Méropé*, et *Lindor* dans *Heureusement*. Il parut plutôt destiné à la tragédie qu'à la comédie, et dans *Egiste*, rôle brillant et peu difficile, il obtint le succès le plus flatteur. De la jeunesse, un physique séduisant, un organe touchant et flexible, une sensibilité entraînante, en fallait-il davantage pour faire porter aux nues un acteur débutant dans un emploi vacant, pour ainsi dire, à la comédie française. Dupont était annoncé comme élève de mademoiselle Raucourt : il était difficile de prendre de meilleures leçons ; aussi parut-il en avoir bien profité. Dans les deux premiers actes de *Méropé*, il ne mit que ce confiant abandon, cette douce ingénuité qui convient au fils du bon Polyclète. Mais bien-

tôt, grandissant avec son rôle, il s'éleva à la hauteur de sa situation ; et devint le digne fils du grand Hercule. Les plus vifs applaudissemens couronnèrent son début, et le public le redemanda après la tragédie, pour lui exprimer plus directement sa satisfaction. Les seuls défauts qu'on remarqua en lui furent ceux qui tiennent à la jeunesse et à la chaleur du sentiment ; c'est à dire des gestes trop multipliés, et une diction précipitée et pas assez graduée. Il joua, le 19, *Britannicus* ; le 20, le jeune *Bramine de la Veuve du Malabar*, avec plus de talent et plus de succès encore que son premier rôle : enfin Dupont devait être l'espoir et l'ornement de la scène française ; mais, soit que ses premiers triomphes l'eussent ébloui, soit que la fougue des passions ait empêché ses progrès dans un art qui demande une étude profonde et suivie, il resta

long-tems au même point ; et, en pareil cas , ne pas avancer, c'est reculer. Bientôt une maladie assez grave lui enleva une partie de ses moyens , et lui laissa une difficulté de prononciation aussi pénible pour le spectateur que pour lui-même : le public, aussi prompt à prodiguer le blâme que la louange , le rend souvent responsable du vice de son organe , et il est aujourd'hui au nombre des sujets qu'on tolère.

On se rappelle sans doute que, dans son compliment d'ouverture du 12 avril 1790, la comédie française avait promis de s'occuper des moyens de procurer à la classe des citoyens la moins fortunée des places à un prix plus modéré ; mais des circonstances difficiles ayant mis les comédiens dans l'impossibilité de faire les frais considérables qu'eût exigés une nouvelle distribution de places , ils préférèrent établir une

réduction dans le prix de certains billets ; et , à dater du 27 mars , le parterre ne coûta plus que trente-six sous , au lieu de quarante-huit , et la galerie , trois livres , au lieu de quatre livres seize sous.

Depuis long-tems les trois quarts des nouveautés jouées à la comédie française consistaient en drames plus sombres , plus effrayans les uns que les autres : mais on s'accoutume à tout , et déjà le Comte de Comminges , Calas , etc. , ne passaient plus que pour des pièces très-sobres d'effets. Il appartenait à Movel de réveiller , par une forte secousse , les esprits dramaturgiques , et de poser le *nec plus ultra* de l'horrible. Le 29 mars , on donna la première représentation des *Victimes Cloîtrées* , drame en quatre actes en et prose. Le théâtre anglais nous opposerait difficilement des tableaux plus affreux , et si quelqu'émule de Monvel avait entrepris de lutter con-

tre lui , et de reculer encore les bornes du drame , il n'aurait eu d'autre parti à prendre que de mettre en scène un *auto-da-fé* , ou une question extraordinaire. Revenons aux Victimes Cloîtrées.

Deux couvens , l'un de femmes , et l'autre d'hommes , sont mitoyens dans une petite ville de province. Le prieur de ce dernier , directeur de madame de Saint-Alban , a su si bien dominer sa conscience , et s'emparer de son esprit , qu'il l'a engagée à mettre au couvent sa fille Eugénie , au moment où elle allait épouser Dorval. Madame de Saint-Alban et son époux vont à Paris après avoir accompli ce sacrifice , et leur frère , M. de Francheville , qui voyageait depuis deux ans , revient dans sa petite ville , dont les habitans l'ont nommé maire en son absence. Depuis un an , Eugénie est morte dans son couvent , et le jeune Dorval , sé-

duit par les conseils du père Laurent, ( c'est le nom du prier ) a pris le froc , et va faire ses vœux le lendemain de l'arrivée de l'oncle d'Eugénie. Le vertueux maire apprend cette nouvelle au moment où monsieur et madame de Saint-Alban reviennent de Paris : cette triste famille gémit et sur la mort d'Eugénie et sur le sort de son amant. Madame de Saint-Alban, coiffée de son père Laurent, est la seule qui applaudisse au dessein qu'a pris Dorval. Ce novice paraît ; sa tête est exaltée, sa raison égarée ; il pleure Eugénie, il accable sa mère de reproches : un portrait, ouvrage de ses mains , lui rappelle les traits de celle qu'il regrette ; son délire augmente : on l'entraîne. Au troisième acte , on voit une des salles du couvent sous le cloître : là , le père Laurent avoue à un des religieux , son confident , qu'il n'a engagé Dor-

val à prendre l'habit que pour s'emparer de ses grands biens , et se venger de la préférence que lui avait accordée Eugénie , pour laquelle le prieur avait conçu un sacrilège amour : ce scélérat voit s'approcher le moment du sacrifice, il triomphe. Mais un autre religieux, le père Louis, a fait prier Francheville de passer au couvent, où il veut lui révéler des secrets importants pour son ami Dorval. Francheville arrive; il ne trouve que le novice, et fait mille efforts pour le détourner du parti qu'il va prendre. Alors le père Laurent vient l'interrompre, et le force à se retirer, attendu qu'*il est tard, et qu'on va fermer la maison*. Francheville s'éloigne désespéré. Dorval reste seul, et bientôt le père Louis vient le trouver : il lui apprend qu'Eugénie a été assassinée par Laurent et l'abbesse du couvent de filles, parce qu'elle avait repoussé avec



horreur les infames propositions du prieur. Dorval, furieux, pousse des cris de rage et de vengeance. Louis se sauve ; le père Laurent accourt avec les religieux : Dorval lui adresse les plus sanglans reproches, et l'infame prieur, démasqué, le fait saisir et plonger dans un caveau fétide, où il doit passer le reste de ses jours.

Au quatrième acte, le théâtre est double : on voit d'un côté l'infortunée *Eugénie*, qui n'est pas morte, comme on en a répandu le bruit, mais qui, couchée sur la paille, dans un souterrain affreux, et mangeant un pain noir à la pâle lueur d'une lampe qui va finir, souffre des tourmens mille fois plus cruels que la mort. Dans l'autre caveau, Dorval, abattu par la douleur, plongé vivant dans une tombe lugubre, cherche de tous côtés un moyen de sortir de l'esclavage. Au moment où, égaré par le désespoir, il ose blasphémer

contre la divinité, des caractères tracés sur un linceuil ensanglanté frappent ses yeux : il apprend qu'un infortuné comme lui est mort dans ce cachot ; il trouve son cadavre, et une barre de fer avec laquelle l'inconnu avait commencé à percer la muraille à un endroit indiqué. Dorval remercie le ciel qu'il vient d'accuser, et, travaillant bientôt à finir l'ouvrage de son prédécesseur, il parvient à faire une large ouverture au mur qui le sépare d'Eugénie, qui, de son côté, l'aide des pieds et des mains en poussant des cris de joie. Dorval peut enfin pénétrer dans le cachot voisin : il reconnaît son Eugénie. Bientôt un bruit affreux porte l'épouvante dans tous leurs sens. Mais, quel bonheur ! le maire, que le père Louis a averti, force la prison à la tête de la garde nationale et des sapeurs de la ville ; monsieur et madame de Saint-Alban

retrouvent leur fille ; Francheville sa nièce et son ami, et tout le monde est plongé dans l'ivresse du sentiment et de la reconnaissance.

Cette pièce excita le plus vif enthousiasme , et on ne peut nier qu'au milieu de beaucoup d'invéraisemblances elle n'offre des scènes bien faites , une grande connaissance du théâtre, et un style pur et chaud... Mais elle dut tout son succès aux effets monstrueux dont elle est pleine, et à l'*intérêt* qui y règne , si l'on peut appeler intérêt ce sentiment d'horreur qui glace les sens, qui suspend toutes les facultés , et produit le même effet que le saisissement. L'intérêt qu'inspire la bonne comédie est un sentiment doux qui effleure l'ame sans la déchirer : les auteurs devraient ne jamais oublier cette vérité ; mais comme il est plus aisé d'ébranler les nerfs que d'émouvoir le cœur, nous verrons bien plus de

dramas à *grands effets* que de pièces d'un véritable intérêt.

Les circonstances contribuèrent aussi beaucoup aux grand succès des *Victimes Cloîtrées*, qui furent parfaitement jouées par Naudet, Saint-Phal, Dazincourt, Larochelle, et mademoiselle Contat : mais Fleury y fut au-dessous de toute éloges ; il déploya l'art d'un comédien profond, joint à une sensibilité brûlante.

L'auteur fut demandé à grands cris, et *Monvel* parut. (\*)

(\*) La première représentation des *Victimes Cloîtrées* donna lieu à une anecdote assez singulière : au moment où le père Laurent fait entraîner Dorval, un murmure d'horreur s'éleva, et un homme, placé à l'orchestre, s'écria : *Exterminez ce coquin-là*. Tous les yeux se fixèrent sur lui ; il avait l'œil égaré, le visage décomposé. Quand il eut repris ses sens : « Pardon, messieurs, dit-il, c'est que j'ai été moine ; j'ai, comme

Le 10 avril, le Théâtre de la Nation fit sa clôture par une représentation au profit des pauvres : on donna *le Père de Famille, et les Folies Amoureuses*. Cette clôture fut moins brillante que celle des précédentes années ; elle était impatientement attendue par quelques comédiens résolus à se séparer de la société, par les entrepreneurs intéressés à cette scission, et même par une partie du public, qui voyait que le Théâtre Français portait dans son organisation même le germe de sa destruction. Il fallait pour rendre à l'art tout son éclat, une nouvelle *législation dramatique*, ou une rivalité capable de réveiller

---

Dorval, été traîné dans un cachot, et dans le père Laurent j'ai cru reconnaître mon supérieur. » Quelle honte pour le siècle de la philosophie, que des portraits aussi atroces aient pu avoir des modèles !

**l'émulation. Mais quels moyens prit-on pour arriver à un but si désirable? On divisa, au lieu de réunir; on détruisit, au lieu de réparer, et ce beau théâtre, qui fermait avec toutes ses richesses, ne devait plus s'ouvrir que privé d'une partie des talens qui contribuaient à sa gloire.**

**Nous sommes arrivés à une des époques les plus mémorables de l'histoire du Théâtre Français. Depuis long-tems il était question de l'établissement d'un second théâtre. Les auteurs espéraient que la concurrence leur ouvrirait un champ plus vaste, et les affranchirait des entraves despotiques dont les accablaient les comédiens; ils furent donc les premiers à réclamer ce second théâtre: mais comment l'établir? Pour rivaliser, il faut des talens égaux, et quel théâtre à Paris pouvait se comparer à la comédie française? Celui du Palais-Royal, jadis consa-**

cré aux farces du bas comique, s'était peu à peu élevé à un genre plus noble, et quelques pièces à intrigue, telles que *Guerre Ouverte*, *la Nuit aux Aventures*, *les Intrigans*, etc. ; plusieurs drames, comme *Charles et Caroline*, et *Calas* ; enfin un petit nombre de comédies, parmi lesquelles on distinguait *le Pessimiste*, de Pigault, et *les Ménéchmes Grecs*, de Cailhava, avaient assigné à ce théâtre le premier rang parmi les seconds. Depuis quelque tems on y jouait plusieurs pièces du grand répertoire, sinon avec un talent très-marqué, du moins avec un ensemble satisfaisant. Mais qu'il y avait loin de là à la comédie française ! Elle seule était en état de fournir la colonie qui pouvait la rivaliser : c'est ce qui arriva.

Nous ne voulons point entamer ici la question, si souvent discutée, de savoir si un second théâtre était

plus nuisible qu'utile aux progrès de l'art ; mais , en admettant la nécessité de la concurrence , nous dirons que l'établissement d'une scène rivale devait être l'ouvrage d'un pouvoir éclairé et ami de la gloire nationale , et non celui des passions et de l'esprit de parti.

Les opinions qui divisaient alors la France avaient aussi partagé les comédiens français ; la majorité n'était pas amie de la révolution , ou avait cessé de l'être. Ceux qui s'étaient dévoués à sa cause avaient eu l'art d'intéresser le public à la leur ; et ce schisme avait occasionné les scènes scandaleuses dont nous avons crayonné précédemment le ridicule tableau.

*Tout royaume divisé périra.* La décadence du Théâtre Français fut une triste preuve de la vérité de cet axiôme. Depuis quelque tems , la comédie française formait , pour



ainsi dire , deux troupes séparées ; et l'aigreur étant montée au dernier degré à l'époque de la clôture de 1791 , la minorité résolut de s'ouvrir un nouveau théâtre , et des émigrans tels que Dugazon , Talma , Grand-ménil devaient aisément trouver un asile. Le leur était préparé depuis long-tems : MM. Gaillard et Dorfeuille , directeurs du théâtre du Palais-Royal , leur avaient offert des engagemens aussi avantageux qu'honorables , et l'on savait déjà qu'ils ne les avaient pas refusés. Nous ne croyons pas inutile de donner ici le compliment de clôture , prononcé par Saint-Clair, (\*)acteur du *Théâtre du Palais-Royal* , dans lequel il an-

---

(\*) Saint-Clair ne resta pas long-tems au nouveau théâtre : il joua depuis à un théâtre subalterne , et passa bientôt après en Russie , où il est encore.

nonça le noble essor qu'allait prendre ce théâtre, qui, dès-lors, changea son nom contre celui de *Théâtre Français de la rue de Richelieu.*

« MESSIEURS,

« Accoutumés à votre indulgence,  
 « nous venons, au nom des entre-  
 « preneurs et des acteurs de ce  
 « théâtre, vous en demander la con-  
 « tinuation. Nous venons mettre  
 « sous vos yeux le tableau rapide  
 « et des efforts qu'ils ont faits pour  
 « la mériter, et de ceux qu'ils se  
 « *proposent de faire* pour s'en ren-  
 « dre encore plus dignes.

« Long-tems avant qu'un nouvel  
 « ordre de choses fît tomber les en-  
 « traves dont nous étions resserrés,  
 « leur but invariable et nos vœux les  
 « plus ardens furent d'élever insensi-  
 « blement ce théâtre à *la hauteur de*  
 « *la bonne comédie, et d'en faire*

« *un spectacle plus noble et plus*  
 « *épuré.* Mais l'inquiétude jalouse  
 « des privilèges semblait avoir en-  
 « chaîné ce qu'on appelait petits  
 « théâtres dans le cercle étroit et  
 « rebutant des farces grossières , in-  
 « sipides ou immorales. Une politi-  
 « que aussi fausse que coupable ne  
 « rassemblait le peuple que pour  
 « l'abrutir, et le condamnait à s'a-  
 « veugler et à se corrompre de plus  
 « en plus ; car une administration  
 « vicieuse a besoin de tromper les  
 « hommes pour les contenir, et d'a-  
 « vilir pour gouverner. Des surveil-  
 « lans actifs assiégeaient les portes  
 « de nos théâtres , pour repousser  
 « toute idée de liberté, de tolérance  
 « et de vertu, avec autant de pré-  
 « caution que les favoris des rois  
 « veillaient autour du trône pour  
 « en éloigner la justice et la vérité.  
 « Ces obstacles ne firent qu'a-  
 « nimer notre zèle : il fallut éluder

« avec adresse, composer avec ex-  
 « pression, et quelquefois combattre  
 « avec courage : soins, travaux, em-  
 « bellissemens, dépenses, rien ne  
 « fut négligé pour varier les plaisirs  
 « du public, pour lui offrir plus  
 « d'objets de curiosité, des acteurs  
 « plus habiles, de meilleurs ouvra-  
 « ges, un plus grand ensemble, et  
 « une plus étroite correspondance  
 « de toutes les parties nécessaires  
 « à l'illusion théâtrale, jusqu'au jour  
 « où notre humble asile, métamor-  
 « phosé en un portique plus digne  
 « de Thalie et de Melpomène, (\*)  
 « nous a permis de concevoir de plus  
 « hautes espérances, et de prendre  
 « un essor plus hardi.

---

(\*) Sur les débris d'un petit théâtre construit en bois s'était élevée depuis peu la belle salle de la rue de Richelieu, que la comédie française occupe actuellement.

« Enfin, les principes éternels, qui  
 « n'avaient été enchaînés que par  
 « la puissance arbitraire, ont repris  
 « toute leur énergie : une loi fondée  
 « sur ces principes incontestables a  
 « substitué à l'injustice des exclu-  
 « sions, à l'insouciance des privi-  
 « lèges, l'égalité des droits, et l'ac-  
 « tivité de la concurrence.

« Une vaste carrière s'ouvre main-  
 « tenant devant nous : il n'est plus,  
 « il ne sera plus d'autre privilège  
 « que celui des talens et des tra-  
 « vaux ; les chefs - d'œuvres de  
 « la scène française, les ouvrages  
 « même du second ordre, qui dor-  
 « maient dans l'oubli, cette pro-  
 « priété vraiment nationale, sont  
 « devenus un patrimoine commun,  
 « une succession immense que tous  
 « sont appelés à recueillir, et l'art  
 « dramatique n'a plus d'autres bornes  
 « que celles du talent et du génie.  
 « Mais un si vaste héritage acca-

« blerait la faiblesse ou la négli-  
 « gence , et cette richesse , comme  
 « tout ce qui porte le nom de ri-  
 « chesse , ne devient utile que lors-  
 « qu'on en sait jouir , et surtout en  
 « faire jouir les autres.

« Il a donc fallu joindre aux sujets  
 « de ce spectacle des acquisitions  
 « nouvelles , et , pour faire paraître  
 « avec quelque'avantage Corneille,  
 « Racine et Voltaire sur ce théâtre  
 « où jadis fut Molière , appeler à  
 « notre aide *des talens déjà connus,*  
 « *déjà aimés du public, et qu'une tra-*  
 « *dition précieuse eût familiarisés*  
 « *avec les chefs-d'œuvres de nos*  
 « *grand maîtres.*

« Voilà, messieurs , ce que les en-  
 « trepreneurs de ce théâtre ont fait  
 « pour justifier l'accueil flatteur dont  
 « le public a bien voulu honorer leurs  
 « travaux. Peut-être les gens de lettres,  
 « si long-tems victimes des privilèges  
 « exclusifs et de la féodalité théâtrale,

« applaudiront-ils à une concurrence  
 « qu'ils n'ont cessé de réclamer; ils ne  
 « dédaigneront pas d'étayer, par leurs  
 « ouvrages, une rivalité dont ils ont  
 « si bien fait sentir l'importance, et  
 « ne nous refuseront pas leurs lumières  
 « et leurs conseils. Mais, messieurs,  
 « c'est vous surtout dont nous  
 « implorons l'assistance : vous fûtes  
 « toujours nos guides, daignez l'être  
 « encore dans les routes nouvelles  
 « où nous allons marcher; soutenez  
 « notre ouvrage, éclairez notre inexpé-  
 « rience, et mêlez, à propos, l'indulgence  
 « et la sévérité.

« Sans doute, il est plus d'une heureuse  
 « innovation à faire dans l'art  
 « de Sophocle et de Térence : l'honneur  
 « se recule et s'agrandit ; la patrie,  
 « surtout, demande au génie des  
 « pièces vraiment nationales ; et le  
 « théâtre, ce moyen puissant d'instruction,  
 « ce foyer électrique de morale  
 « et de vertu, doit rendre à la

« liberté ce qu'il a reçu d'elle, et ac-  
 « célérer les progrès de la raison pu-  
 « blique.

« C'est à vous , messieurs , c'est à  
 « votre goût sûr et sévère à nous faire  
 « distinguer la bizarrerie de la har-  
 « diesse , la liberté de la licence ,  
 « l'imagination du délire, et ces mons-  
 « tres, qui ne doivent le jour qu'à une  
 « véritable impuissance, des produc-  
 « tions belles sans fard , riches sans  
 « luxe , et fortes sans exagération.

« C'est à vous de rendre à Thalie  
 « un peu de sa gaîté, à élever et cette  
 « muse et sa sœur à la hauteur de  
 « leur nouvelle destination ; enfin ,  
 « c'est à vous de nous aider à conser-  
 « ver le feu sacré du bon goût, et à  
 « augmenter encore le dépôt précieux  
 « des richesses dramatiques qui ont  
 « tant contribué à la gloire d'un  
 « peuple, auquel il ne manquait plus  
 « que la liberté pour devenir le pre-  
 « mier peuple du monde. »



Ce discours fut fort applaudi, et méritait de l'être. Nous verrons bientôt si le Théâtre Français de la rue de Richelieu tint tout ce qu'il promettait, et tout ce qu'on avait droit d'en attendre. Les émigrans du Théâtre de la Nation y trouvèrent Monvel, qui, ayant déjà, depuis long-tems, quitté la comédie française pour aller en Suède, était, à son retour, entré au Théâtre du Palais-Royal, où, mal secondé, il ne pouvait déployer son talent dans un répertoire au-dessous de lui. Les entrepreneurs avaient aussi réuni plusieurs autres sujets passables, mais qui eurent besoin de quelque tems pour acquérir un peu d'ensemble, et ne point paraître déplacés à côté de leurs nouveaux camarades.

L'ouverture, annoncée d'abord pour le 25 avril, fut remise au 27, et la foule fut d'autant plus grande, que les amateurs ne pouvaient se

partager, puisque le Théâtre de la Nation n'ouvrit que le 2 mai.

Tout concourait d'ailleurs à piquer la curiosité : un nouveau théâtre faisait son ouverture par une tragédie nouvelle, que l'auteur avait retirée des Français, où elle avait été reçue, apprise et répétée, pour la confier à leurs rivaux. Mais si l'affluence fut immense, tous les spectateurs n'étaient pas animés du même esprit : les uns, enthousiastes des nouveautés, se déclaraient les chauds partisans du nouveau théâtre, qui devait, disaient-ils, rivaliser d'abord, et bientôt écraser l'ancien; d'autres ne voyaient, dans la scission, qu'un coup mortel porté à la scène française, et, soit irréflexion, soit esprit de parti, n'en accusaient que les transfuges, qu'ils voulaient accabler de la défaveur la plus marquée. On sent qu'une pareille disposition des esprits dut rendre très-

orageuse la première représentation de *Henri VIII*, tragédie en cinq actes, donnée le 27 avril.

Ceux qui ont lu l'histoire d'Angleterre connaissent le trait qui a fourni le sujet de cette tragédie. Henri VIII, un des tyrans les plus sombres et les plus féroces que les fastes du despotisme puissent offrir, épousa six femmes : deux furent répudiées, deux moururent sur l'échafaud, et une pensa y périr. Ce monstre *ne refusa jamais la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs*. C'est à l'occasion du supplice de Catherine Howard, décapitée sous prétexte qu'elle avait eu des amans avant son mariage, que le parlement d'Angleterre rendit cette loi si absurde, par laquelle il déclarait : Que tout homme qui serait instruit d'une galanterie de la reine doit l'accuser, sous peine de haute trahison ; et que toute fille qui épouse

un roi d'Angleterre , et qui n'est pas vierge , doit le déclarer sous la même peine.

Henri VIII , dégoûté d'Anne de Boulen , est devenu éperdument amoureux de Jeanne Seymour , élevée auprès de la reine. Sur de calomnieuses imputations , qui accusent Anne d'inceste et d'adultère , il la fait arrêter avec Norris , son frère , homme vertueux , et plusieurs de ses amis. C'est là que la pièce commence.

Crammer , archevêque de Cantorbery , qui a quitté la cour pendant qu'Anne était dans la prospérité , y revient au bruit de sa disgrâce : il trouve la jeune Seymour , plus effrayée que flattée de l'amour de Henri , sensible au malheur de sa rivale , et appréciant bien le sort brillant que le roi lui prépare. Henri paraît tout entier à son nouvel amour ; la vue de Seymour irrite la violence de ses

**feux.** Il a connu les triomphes de la guerre, les succès de la paix ; il a ouvert son cœur à l'amour, à l'amitié, à la vengeance ; il a épuisé tous les plaisirs des rois, et le bonheur a toujours fui loin de lui : c'est auprès de Seymour qu'il croit le trouver. Cette généreuse personne cherche inutilement à le fléchir : plus il la voit, plus Boulen est coupable. Crammer n'est pas plus favorablement écouté, et l'impérieux Henri déploie toute la férocité de son caractère.

Norfolk, parent de Boulen, un de ses juges et son plus lâche ennemi, vient rendre compte à Henri des dispositions des autres juges, ses complices. Crammer se présente avec une lettre de la reine captive : aucun des courtisans n'a voulu s'en charger. Henri s'emporte ; mais, obligé de céder aux pressantes sollicitations de Seymour, à qui il donne à lire

la lettre d'Anne de Boulen, il consent à l'entendre et à la voir. Il se retire. Anne arrive : le mot de reine dans la bouche de sa rivale lui paraît d'abord une insulte ; mais bientôt elle se détrompe, et trouve une douce consolation dans la sensibilité de celle qu'elle croyait son ennemie. Henri reparaît : Boulen cherche à le fléchir, et met sous ses yeux le tableau d'une vie irréprochable. Toujours sombre, toujours féroce, sourd aux cris de la pitié, à la voix des remords, il accable l'infortunée, et, avec une barbare hypocrisie, se couvre, à ses yeux, du manteau des lois. La victime entend ce langage, et se dispose à la mort. Henri a chargé Norfolk de gagner Norris comme les autres prisonniers, qui, pour sauver leur vie, ont déclaré la reine coupable : les réponses de Norris ont fait croire à Norfolk qu'il servirait la passion du roi ; mais il a demandé

à être entendu devant la reine, et le tyran y consent.

Le roi annonce lui-même à Boulen que ses complices l'ont chargée. Norris n'a point encore parlé ; Boulen garde un rayon d'espérance. On l'amène : Henri paraît le traiter avec bonté, et l'invite à dire la vérité. Norris jure qu'il va la dire, et, se tournant vers la reine, annonce qu'il va démasquer le crime. Anne croit son frère au nombre de ses accusateurs ; elle le conjure de la manière la plus touchante de rendre justice à son innocence. Henri se flatte de la confondre par ce témoignage important. Norris atteste le ciel, et jure que la reine est innocente. Le roi, furieux, s'exhale en reproches et en menaces : Norris oppose à sa fureur le calme d'une âme pure et résignée. Henri ordonne aux gardes de le traîner au supplice, et sort tout hors de lui. Boulen prédit alors à Norfolk,

son persécuteur , les malheurs qui l'attendent , et qu'effectivement il éprouve dans la suite.

La scène change , et représente la prison de la tour : on y voit Anne de Boulén seule et livrée aux angoisses d'une mort prochaine. Au milieu de ses douleurs , la jeune Elisabeth , sa fille , occupe sa pensée. Une dame d'honneur amène cet enfant , dont l'ingénuité et les questions naïves déchirent le cœur de sa mère. Crammer vient la consoler , et se retire en déclarant qu'il bravera le courroux du roi. Seymour vient mêler ses larmes à celles de la reine. Anne lui lègue sa fille , et la conjure , par tout ce qu'il y a de plus sacré , de lui tenir lieu de mère. Le commandant de la tour paraît , et vient chercher Anne pour la conduire au supplice.

Henri , ivre d'amour , compte les momens qui prolongent une chaîne



qui lui est devenue insupportable. On lui annonce que Crammer insiste pour être admis auprès de lui. Quelquefois les plus cruels tyrans même veulent se donner l'apparence de la justice : il ordonne à Norfolk de presser l'exécution , et fait approcher Crammer. Ce vertueux prélat fait tous ses efforts pour fléchir le tyran : il en désespère , lorsque Seymour, égarée, Elisabeth dans ses bras , accourt se jeter aux pieds de Henri. Le monarque veut la relever : elle s'obstine à rester dans cette posture suppliante , et emploie les armes de la nature et du sentiment pour toucher un époux barbare, un père dénaturé. La vue d'Elisabeth l'émeut un moment : il a l'air de céder , et ordonne à Crammer de courir suspendre le supplice. Le pontife sort. Seymour demande la grâce toute entière , et ne fait qu'irriter le farouche despote. Crammer reparait ;

sa douleur rassure Henri : le prélat est arrivé trop tard pour prévenir un crime. Seymour accable de reproches le tyran assassin, repoussé sa main avec horreur, et lui demande la mort, comme le gage le plus cher de sa clémence. Henri est furieux, bourrelé de remords, dévoré d'amour, et tremblant d'alarmes ; une sombre frénésie le transporte, et l'agitation de son ame commence son supplice.

Une marche simple, mais conduite avec art, un grand intérêt bien annoncé et bien soutenu, les caractères donnés par l'histoire bien conservés, la sombre et farouche politique du Néron anglais peinte avec énergie, développée d'une manière savante, le contraste si touchant de deux reines rivales sans se haïr, dont l'une va monter sur l'échafaud, et l'autre sur le trône ; un style noble, harmonieux, toujours de bon goût, de

beaux vers, et surtout de ces vers qui partent de l'ame, et qui savent si bien en trouver le chemin, valurent à cette pièce un grand succès pendant les premier, troisième et cinquième actes. Il fallait qu'elle eût un vrai mérite pour lutter contre les intentions hostiles et les intérêts compliqués qui avaient amené à la représentation beaucoup d'ennemis et de l'auteur et du nouveau théâtre.

Il faut convenir pourtant qu'on avait eu la mal-adresse de faire la part de l'envie : le quatrième acte est froid, monotone et languissant ; aussi fut-il impitoyablement sifflé. Le rôle de la jeune Elisabeth fut rempli par un enfant qui, loin de donner à son rôle l'accent naïf et touchant de son âge, y mit une niaiserie comique. La partie des spectateurs mal disposée ne laissait rien échapper, et les applaudissemens de l'autre

portion du public ne balancèrent qu'avec peine les marques de défaveur prodiguées à plusieurs endroits de la tragédie. Enfin , malgré le mérite de l'ouvrage , nous croyons qu'il eût éprouvé un désastre complet , sans le talent distingué qu'y déployèrent les acteurs , et surtout Talma dans le rôle de Henri VIII. On s'étonna de trouver un tragédien si jeune , qui naguère était réduit à jouer Proculus dans Brutus , capable de combinaisons aussi profondes , de détails aussi savans ; en un mot , d'un jeu aussi consommé que celui qu'il offrit aux spectateurs désintéressés.

Madame Vestris joua , avec beaucoup d'ame et de chaleur , le rôle , trop jeune pour elle , d'Anne de Boulen. Mademoiselle Desgarcins fit couler des larmes de tous les yeux dans le rôle noble et touchant de la généreuse et sensible Seymour. On attendait

Monvel dans celui de Crammer, et le regret de ne l'y pas voir fit tort à Desrosières, qui, cependant, le débilita avec une sage simplicité : mais un organe vicieux et désagréable empêcha tout l'effet qu'il aurait pu produire. Le rôle de Norris fut rempli par un débutant qui donna les plus heureuses espérances : Monville, doué du physique le plus avantageux, d'une voix sonore, et d'une noble sensibilité, eût obtenu de grands succès s'il eût aimé et étudié son art. Nous aurons quelquefois occasion de parler de lui, jusqu'à sa mort déplorable.

Si la tragédie était montée au nouveau théâtre de manière à dompter la cabale, il n'en était pas de même de la comédie : on devait donner pour petite pièce *l'Épreuve Nouvelle* de marivaux. Peut-être aurait-on pu faire un choix plus heureux ; les directeurs firent un faux calcul, en ne voulant pas prodiguer,

le même jour , leurs richesses tragiques et comiques : il fallait porter un grand coup , et une comédie où l'on eût vu Dugazon et Grandménil eût produit un meilleur effet qu'une pièce sans action , sans intérêt , dont tout le mérite consiste dans un style précieux et entortillé , et qui demande à être jouée par de grands talens pour être supportable : aussi les ennemis du nouveau théâtre se vengèrent-ils amplement sur la comédie , de n'avoir pu obtenir qu'un demi-succès contre la tragédie. Il fut impossible aux acteurs , d'ailleurs assez médiocres , et accoutumés à un autre répertoire , de faire entendre deux phrases de suite. On demanda à grands cris Ricco : (\*) enfin on fut obligé

---

(\*) Farce très-comique , jouée d'une manière fort originale par Beaulieu , que le

de baisser la toile sans achever la pièce.

Qu'un auteur sifflé, ou moins applaudi qu'il croyait mériter de l'être, *crie à la cabale*, c'est si naturel, qu'on ne fait plus guère d'attention à cette banale ressource, qui n'est qu'une consolation pour le poète et ses amis. Mais le tumulte qui accompagna la première représentation de Henri VIII donna lieu à une querelle polémique assez piquante, pour que nous ne la passions pas sous silence.

Palissot, ami de Chénier, et son grand admirateur, publia, quelques jours après, la lettre suivante :

« Ne serait-il pas tems que nos  
« Français apprissent à se conduire  
« avec la dignité d'un peuple libre ?

---

nouveau genre adopté par ce théâtre avait forcé de s'en éloigner.

« Que peuvent penser de nous les  
 « étrangers qui nous observent , lors-  
 « qu'à l'époque de notre prétendue  
 « régénération , ils voient que nous  
 « ne savons encore respecter ni les  
 « lois qui sont notre ouvrage , ni les  
 « magistrats et les chefs que nous  
 « avons choisis , et qui sont tous les  
 « jours outragés impunément dans  
 « une foule de libelles calomnieux ?  
 « Que peuvent-ils penser de nous  
 « lorsqu'ils voient que nous ne sa-  
 « vons pas même nous respecter.  
 « Voulons-nous donc ( ce qui serait  
 « la plus humiliante injure qu'on  
 « pût nous faire ) voulons-nous  
 « que l'on nous compare à ces mal-  
 « heureux Brabançons qui n'étaient  
 « pas mûrs pour la liberté ? Voulons-  
 « nous donc devenir comme eux la  
 « fable de l'Europe , après cette ré-  
 « volution si brillante qui nous avait  
 « fait espérer d'en être la gloire ; de  
 « cette belle constitution que les



« étrangers nous envient, et qui de-  
 « vait assurer notre bonheur? Nous  
 « précipiterions - nous dans l'anar-  
 « chie pour donner à nos ennemis  
 « la cruelle satisfaction de nous voir  
 « retomber sous le glaive du despo-  
 « tisme?

« Écartons ces sujets d'alarmes ;  
 « dont triomphera sans doute le gé-  
 « nie tutélaire de la France , et des-  
 « cendons à des objets moins sérieux ,  
 « mais qui intéressent aussi sa gloire :  
 « n'apprendrons-nous pas même à  
 « respecter ces lois de bienséance  
 « qui, dans le tems de notre servi-  
 « tude , nous avaient fait regarder  
 « du moins , comme une nation po-  
 « lie , et jalouse de conserver la pré-  
 « pondérance qu'elle s'était acquise  
 « dans les arts? Qui reconnaîtrait  
 « l'ancien caractère des Français au  
 « tumulte indécent dont nous avons  
 « été les témoins à la première re-  
 « présentation de la tragédie de Henri

« VIII ? Cette pièce est du même au-  
 « teur qui a si bien mérité de la  
 « patrie et des lettres par sa tra-  
 « gédie de Charles IX. Des Français  
 « n'ont pas rougi de s'associer à des  
 « cabales de comédiens et contre la  
 « pièce dont ils espéraient troubler  
 « le succès, et contre un nouveau  
 « théâtre qui ne doit son existence  
 « qu'aux injustices révoltantes de ces  
 « mêmes comédiens !

« En effet, s'il existe, enfin, ce se-  
 « cond théâtre si long-tems désiré  
 « du public et des gens de lettres,  
 « c'est par l'indignation générale qui  
 « s'est élevée contre les persécuteurs  
 « de Talma. On a rendu justice à ce  
 « jeune acteur, qui déjà, non seule-  
 « ment en France, mais peut-être en  
 « Europe, n'a plus dans son art que  
 « très-peu d'émules. Eh bien ! c'est  
 « lui que des comédiens jaloux  
 « avaient voulu proscrire ; c'est lui à  
 « qui l'on faisait jouer sur l'autre

« scène des rôles subalternes, tels  
 « que celui d'un chef de licteurs dans  
 « la tragédie de Brutus. Voilà ce  
 « que n'ont pu souffrir ni madame  
 « Vestris, ni mademoiselle Desgar-  
 « cins, ni M. Dugazon, ni, enfin,  
 « ces émigrés de l'ancien théâtre,  
 « qui avaient eux-mêmes éprouvé  
 « toutes les injures qui, dans leur  
 « société, semblaient précisément  
 « réservées à la supériorité des ta-  
 « lens.

« L'attachement des gens de let-  
 « tres pour madame Vestris, qui a  
 « tant de droits à leur reconnaissance,  
 « aux suffrages des connaisseurs, et  
 « à la bienveillance du public, était,  
 « aux yeux de ses anciens camara-  
 « des, un tort impardonnable. Trop  
 « sûrs qu'elle n'avait jamais approuvé  
 « leurs injustices criantes envers les  
 « auteurs, ils brûlaient de l'exclure  
 « de leur société, sans penser au pré-  
 « judice irréparable que cette exclu-

« sion porterait à leur théâtre : c'est  
 « par leur aveuglement que nous al-  
 « lons jouir enfin d'une scène rivale  
 « de la leur , et de l'émulation qui  
 « naîtra de cette rivalité. Mais , je  
 « le répète, conçoit-on que des Fran-  
 « çais aient pu s'abaisser jusqu'à ser-  
 « vir la haine d'une pareille cabale ?  
 « Concevez-vous que le jeune au-  
 « teur de Charles IX, essayant, pour  
 « la seconde fois sur la scène , un ta-  
 « lent devenu la plus belle espérance  
 « de la nation , et se surpassant lui-  
 « même par un ouvrage supérieur  
 « encore à ce début si brillant, se soit  
 « vu forcé de lutter contre des ad-  
 « versaires si méprisables , et n'ait  
 « obtenu qu'une victoire complète ,  
 « qu'il est vrai , mais pénible et dispu-  
 « tée ? Est-ce donc ainsi que nous  
 « savons honorer le génie ?

« Je sais que rien ne peut détruire  
 « une réputation méritée ; je sais  
 « qu'un bon ouvrage est, comme l'a

« dit la Fontaine, d'airain, d'acier,  
 « de diamant contre les vains ef-  
 « forts de la jalousie : mais je suis  
 « indigné qu'à l'époque où nous at-  
 « tirons sur nous les regards de l'Eu-  
 « rope, nous donnions encore aux  
 « étrangers de ces scènes qui nous  
 « dégradent.

« Sachons jouir des nouveaux plai-  
 « sirs que nous promet une nouvelle  
 « scène ; soyons reconnaissans du  
 « zèle des entrepreneurs de ce théâ-  
 « tre, fondé autrefois par Molière,  
 « et qui se sont déjà montrés dignes  
 « d'en soutenir la gloire par cette  
 « belle représentation du *Cid*, où  
 « MM. Monvel, Talma et made-  
 « moiselle Desgarcins ont déployé  
 « de si rares talens. Convenons que  
 « Molière lui-même eût avoué le  
 « jeu plein de naturel et de finesse  
 « de M. Grandménil dans le rôle  
 « de l'Avare. J'ai vu d'anciens co-  
 « médiens du prétendu Théâtre de la

« Nation pâlir et frémir du danger  
 « dont les menaçait une concurren-  
 « ce déjà si redoutable : mais  
 « au lieu de frémir et de cabaler ,  
 « qu'ils s'efforcent d'en triompher  
 « par leur émulation.

« Pour nous , soyons indulgens  
 « envers les acteurs encore inexpé-  
 « rimentés du nouveau théâtre ; c'est  
 « en les encourageant que nous les  
 « formerons : sachons-leur gré de  
 « leur bonne volonté et de leurs ef-  
 « forts ; avouons même qu'à l'ancien  
 « théâtre beaucoup d'acteurs , plus  
 « exercés qu'eux , n'auraient pas  
 « mieux rempli les rôles dont ils se  
 « sont chargés. Enfin, j'ose le redire  
 « encore, apprenons à nous respec-  
 « ter nous-mêmes : pardons, j'y con-  
 « sens, nos anciennes grâces, notre  
 « ancienne politesse , peut-être un  
 « peu trop frivole ; mais puisque  
 « nous voulons être libres, devenons  
 « hommes.

« PALISSOT. »

L'attaque était vigoureuse : la riposte ne fut pas moins vive , et les comédiens français firent imprimer la lettre suivante , en réponse à celle de Palissot :

« Nous sommes convaincus de la  
 « vérité de ce que dit M. Palissot  
 « sur la nécessité de rétablir l'ordre ,  
 « de faire régner les lois , de réprimer  
 « les libelles , et de punir les calom-  
 « niateurs. Sa lettre nous fournit une  
 « nouvelle occasion d'en sentir le  
 « besoin : si sa conduite eût été d'ac-  
 « cord avec sa doctrine , il ne nous  
 « eût pas déchirés en prêchant la con-  
 « corde , et calomniés indignement  
 « en affectant le dégoût des libelles.  
 « M. Palissot , qui se donne , avec  
 « M. Chénier , les honneurs du pro-  
 « tectorat , a cru devoir réprimander  
 « le public sur l'accueil qu'il a fait  
 « à la première représentation de  
 « Henri VIII , au théâtre de la rue  
 « de Richelieu ; et , ne voulant pas

« laisser croire que la faute en fût le  
 « moins du monde à la pièce, il ima-  
 « gine de nous l'imputer ; il nous  
 « dénonce comme les auteurs de ce  
 « tumulte indécent, et de cabales  
 « formées pour troubler le succès  
 « de l'ouvrage, et nuire au nou-  
 « veau théâtre ; qui ne doit son  
 « existence, dit M. Palissot, qu'à  
 « nos injustices révoltantes.

« Pour disculper, du même coup,  
 « ceux de nos camarades qui désertent de notre société, au mépris  
 « de leurs engagements avec nous,  
 « qui, nous laissant le poids des  
 « dettes qu'ils ont contractées, et des  
 « emprunts dont ils ont profité, vont  
 « prêter à des théâtres rivaux, le se-  
 « cours de talens qu'ils ont acquis  
 « et formés parmi nous, et qui fe-  
 « raient de notre ruine aujourd'hui,  
 « s'ils le pouvaient, leur fortune  
 « et leur gloire, M. Palissot se charge  
 « de leur apologie. Ce sont nos per



« *sécutibns*, ce sont les injures  
 « de toute espèce que nous leur  
 « avons fait éprouver, et qui, dans  
 « notre société, sont précisément  
 « réservées aux talens supérieurs,  
 « qui les ont forcés à se séparer de  
 « nous.

« Notre réponse sera courte, mais  
 « énergique : *M. Palissot est un im-*  
 « *posteur*. Si M. Palissot croit, en  
 « sa qualité d'homme de lettres,  
 « avoir le droit de nous outrager, de  
 « nous avilir, de se jouer de notre  
 « réputation et de notre état, il se  
 « trompe étrangement : que ceci  
 « serve à l'en dissuader. En soute-  
 « nant ainsi la dignité de l'homme  
 « et les droits du citoyen vis-à-vis  
 « de M. Palissot qui nous provoque,  
 « nous ne croyons point le blesser ;  
 « mais, au contraire, servir les gens  
 « de lettres, qu'il déshonore, et dont  
 « il est assez singulier que M. Palis-  
 « sot, sur ses vieux jours, ait la pré-

« tention d'être le défenseur , après  
 « en avoir été toute sa vie le fléau.

« Quelles cabales avons-nous for-  
 « mées ? qui sont ceux que nous  
 « avons amentés pour exciter du  
 « trouble ? Que M. Palissot les  
 « nomme , qu'ils se montrent !... Non,  
 « ces lâches manœuvres sont indi-  
 « gnes de nous.

« Nous n'irons point violer ail-  
 « leurs une liberté dont nous avons  
 « besoin pour nous-mêmes. Ne se-  
 « rions-nous pas bien insensés d'é-  
 « tablir une guerre d'émeutes et de tu-  
 « multe dont nous deviendrions aussi  
 « les victimes ? C'est de la paix , au  
 « contraire , c'est du silence que nous  
 « avons besoin ; c'est la bienveillance  
 « du public qu'il nous faut , et nous  
 « nous empresserons de la conserver.

« Nous ne *pálirons* point , nous ne  
 « *frémirons* point , comme le suppose  
 « M. Palissot : nous travaillerons ;  
 « et si nous ne parvenons pas , contre

« nos espérances, à surmonter les,  
 « difficultés dont on nous environne,  
 « du moins nous aurons fait notre  
 « devoir, et rempli, autant qu'il était,  
 « en nous, nos engagements avec hon-  
 « neur.

« Quant à nos camarades désér-  
 « teurs, c'est la cause de nos oréan-  
 « ciers plus que la nôtre. Ils exer-  
 « cent en ce moment leurs droits :  
 « la justice ne nous permet pas de  
 « les abandonner ; mais ce n'est pas,  
 « non plus par des cabales et des  
 « intrigues que la comédie fera va-  
 « loir les siens. Les tribunaux pro-  
 « nonceront : alors, on verra si notre  
 « conduite envers nos camarades a  
 « légitimé leur séparation, et si nous  
 « sommes coupables envers eux de  
 « persécutions et d'outrages de tout  
 « genre.

« Nous serions, sans contredit,  
 « fondés à rendre plainte et à ré-  
 « clamer la protection des lois contre

« M. Palissot, dont les imputations  
 « calomnieuses tendent à nous dé-  
 « shonorer, à nous enlever la bien-  
 « veillance du public, à exciter contre  
 « notre spectacle la haine de tous les  
 « gens de lettres et de tous les théâ-  
 « tres, à éloigner de nous les talens,  
 « à rendre notre société odieuse à  
 « tous les comédiens, et à détruire  
 « notre spectacle.

« Mais il y a si long-tems que  
 « l'opinion publique a fait justice de  
 « M. Palissot, que, quelque dessein  
 « qu'il ait de nuire, il ne le peut  
 « plus, et que nous aurions pu, pour  
 « toute réponse à sa lettre, lui faire  
 « nos remercîmens de l'avoir si-  
 « gnée.

« Si M. Palissot croit qu'il peut  
 « répliquer, nous déclarons que nous  
 « ne lui répondrons plus, par respect  
 « pour le public et pour nous-  
 « mêmes.

*Les comédiens français  
 ordinaires du roi.*

Chénier, ce guerrier généreux ne voulut pas rester simple spectateur d'un combat qui ne s'était engagé que pour sa gloire : il crut que, jeune et vigoureux, il lui convenait de voler au secours de son vieux champion ; il se lança dans l'arène, et, d'une plume trempée dans le fiel le plus amer, il traça cette lettre, adressée aux comédiens français :

« Oui, c'est vous qui avez troublé  
 « la première représentation de Henri  
 « VIII, de concert avec des aristocrates et des courtisanes ! Oui, les  
 « acteurs, les actrices de votre théâtre, les laquais et les amans de  
 « ces demoiselles, leurs créanciers  
 « même, vos ouvreuses de loges,  
 « vos garçons de théâtre s'étaient  
 « rendus soigneusement à cette représentation, et ce n'était point par  
 « esprit de curiosité ! Oui, c'est ce  
 « respectable corps d'armée qui a  
 « dirigé ses principales attaques con-

« tre le quatrième acte ! Ayant né-  
 « pété souvent la pièce, vous saviez  
 « très-bien que c'était la partie la  
 « plus pathétique de l'ouvrage, et  
 « que, là surtout, madame Vestris  
 « déployait une supériorité marquée.  
 « Oui, les pleurs que ce quatrième  
 « acte a fait couler en abondance,  
 « du moment qu'on l'a écouté, dé-  
 « posent contre les lâches manœu-  
 « vres qu'on a employées pour faire  
 « tomber la pièce ! Oui, quelques-  
 « uns d'entre vous se sont effecti-  
 « vement très-indécemment compor-  
 « tés, et surtout mademoiselle Contat  
 « l'aînée ! (\*) Oui, tous ces faits sont  
 « attestés par plus de trente témoins,

---

(\*) On se persuadera difficilement qu'une manœuvre aussi lâche ait pu être employée par mademoiselle Contat, cette actrice charmante, dont l'aspect seul est plus propre à dissiper les cabales qu'à les exciter.

« qui se nommeront et déposeront ,  
 « s'il le faut , devant les tribunaux ! Je  
 « n'aurai pas le ridicule d'y dénoncer  
 « une misérable cabale , dont la tragé-  
 « die de Henri . VIII a si complète-  
 « ment triomphé ; mais si vous avez  
 « l'audace d'y recourir vous-mêmes ,  
 « c'est moi qui vous répondrai en  
 « personne , et je m'engage à démon-  
 « trer que la lettre de M. Palis-  
 « sot ne contient que des vérités ,  
 « et que c'est vous qui êtes des *im-*  
 « *posteurs* . M. Palissot ne s'est point  
 « donné avec moi *les honneurs du*  
 « *protectorat* : il a écrit comme un  
 « ami , comme un homme qui chérit  
 « les lettres , à qui vous devez votre  
 « existence , et que vous avez toujours  
 « payé par une détestable ingratitude .  
 « L'esprit de parti a trop souvent  
 « divisé la littérature ! ce ne sont  
 « pas là vos affaires : mais quand il a  
 « fallu dénoncer au public *vos vexa-*  
 « *tions , vos injustices révoltantes ,*

« *et l'astuce profonde avec laquelle*  
 « vous envahissiez nos propriétés ,  
 « tous les partis se sont réunis ,  
 « et trente auteurs dramatiques ont  
 « signé que vous étiez leurs ennemis  
 « les plus acharnés. »

« Vous vous permettez de dire que  
 « l'opinion publique a fait justice de  
 « M. Palissot : vous ne connaissez  
 « pas la force des expressions : les  
 « amis de M. Palissot, en lui recon-  
 « naissant ce tour d'esprit malin  
 « qui a distingué, dans leur tems,  
 « Boileau, Pope et d'autres écrivains  
 « célèbres , lui reconnaissent aussi  
 « un cœur excellent. Les lecteurs, en  
 « n'adoptant peut-être pas toutes ses  
 « opinions , ont marqué sa place  
 « parmi nos écrivains les plus  
 « élégans et nos critiques les plus  
 « judicieux. (\*)

---

(\*) Nous aurions pu retrancher de cette



« C'est ainsi que l'opinion publique  
 « lui a rendu justice. Pour vous,  
 « quand la pétition des auteurs a  
 « dévoilé votre odieuse conduite,  
 « les spectateurs vous ont abandon-  
 « nés comme les gens de lettres ;  
 « votre salle s'est trouvée déserte, et  
 « c'est ainsi que l'opinion publique  
 « a fait justice de vous. Profitez à  
 « l'avenir de cette petite leçon de  
 « langue française.

« Si M. Palissot répond, vous le  
 « menacez de votre silence ; et moi,  
 « si vous répondez, je vous répli-  
 « querai : au milieu des études qui

---

lettre tout ce paragraphe, qui n'est consacré qu'à l'éloge de Palissot par Chénier : mais, comme nous avons donné en entier celui qui contient l'éloge de Chénier par Palissot, nous avons voulu prouver que ces deux messieurs n'étaient pas ingrats ; et se régalaient d'encens avec autant de réciprocité de profusion.

« m'occupent, il me restera tou-  
 « jours dans ma journée une demi-  
 « heure pour vous confondre. Avant  
 « de supposer qu'on veuille ou qu'on  
 « puisse vous déshonorer, songez que  
 « vous avez parmi vous des courti-  
 « sanes dévergondées, des hommes  
 « perdus de dettes, quelques-uns  
 « flétris par des banqueroutes par-  
 « ticuliers ; songez-y, vous dis-je,  
 « et ne provoquez plus la franchise  
 « austère d'un écrivain qui n'a ja-  
 « mais attaqué personne, mais qui  
 « sait se défendre, et qui vous ac-  
 « cablera toujours sous le poids de  
 « la raison et d'une conduite irré-  
 « prochable. »

« Un M. Ducray-Duménil, au-  
 « teur des *deux Martines*, (\*) et ré-

---

(\*) Espace de parade, jouée sur un des  
 derniers tréteaux des boulevards. L'intérêt  
 de cette pièce consiste dans un quiproquo  
 d'un genre aussi décent que relevé.... Un

« dacteur des *Petites-Affiches*, fol-  
 « liculaire bien digne de combattre  
 « sous vos drapeaux , a trouvé de la  
 « ressemblance entre la scène de  
 « Norris et celle de la servante de  
 « Calas , dans un drame de M. Laya.  
 « Oui, ces deux scènes se ressemblent,  
 « quant au fonds , et non quant à  
 « l'exécution : mais dans les premiers  
 « mois de 1789 , vous avez entendu  
 « et reçu la tragédie de Henri VIII ;  
 « telle qu'elle est représentée aujour-

---

vieux procureur est amoureux de Martine ;  
 fille de son fermier. Le père consent , moyen-  
 nant cent écus , à abandonner Martine aux  
 desirs du procureur , et même de la con-  
 duire en secret chez lui. Il y mène , en ef-  
 fet , son ânesse , qui s'appelle aussi Mar-  
 tine , et c'est elle que le lubrique procureur  
 trouve dans sa chambre à coucher.

Heureusement pour Ducray-Duménil , il  
 est connu plus avantageusement comme ro-  
 mancier que comme auteur dramatique.

« d'hui : les rôles furent distribués  
 « peu de tems après ; ils sont restés  
 « fort long-tems entre les mains des  
 « acteurs ; vous avez souvent répété  
 « la pièce au commencement de 1790,  
 « et c'est vers la fin de cette même  
 « année que vous avez reçu le drame  
 « de M. Laya. J'atteste sur tous ces  
 « faits ceux d'entre vous qui ont con-  
 « servé quelque pudeur , et , entre  
 « autres , M. Saint-Phal , qui s'était  
 « chargé du rôle de Norris , et dont  
 « j'ai toujours distingué les talens et  
 « l'honnêteté. Dès la première repré-  
 « sentation du drame de M. Laya ,  
 « mes amis m'ont engagé à publier  
 « ces faits ; je n'ai point cru devoir  
 « céder à leurs conseils , et sans la  
 « réflexion du rédacteur des Petites-  
 « Affiches , je n'aurais jamais daigné  
 « rompre le silence à cet égard.

« MARIE-JOSEPH CHÉNIER. »

Cette lettre , qui respire la haine  
 la plus envenimée , provoqua une

réponse de Laya , qui crut devoir repousser le soupçon de plagiat. L'amour-propre d'auteur se mêla dans la querelle : Chénier répliqua ; Laya ne voulut pas avoir l'air de céder , et nous pourrions , en citant quelques passages de leurs lettres , crayonner un tableau très-scandaleux , si nous ne respections ces deux poètes plus qu'ils ne se respectaient alors eux-mêmes.

Pendant que l'établissement du théâtre de la rue de Richelieu était le motif de tous ces débats , les artistes de ce théâtre employaient , pour défendre leur cause , le talent et le travail , moyens plus nobles que des libelles : le 30 avril , ils donnèrent une représentation du *Cid* , qui fut aussi brillante par le concours des spectateurs , que glorieuse pour les acteurs. Monvel remplit le rôle de dom Diègue avec autant de noblesse que de sensibilité ; made-

moiselle Desgarcins , dans celui de Chimène , rendit avec une vérité déchirante les combats de la nature et de l'amour ; et Talma surpassa l'espoir du public dans le rôle de Rodrigue. Quoique ce personnage sorte du genre de ceux où Talma a principalement établi sa réputation , il sut y déployer cette fierté chevaleresque , cette valeur impétueuse et bouillante , cet amour brûlant et respectueux qui forment le caractère du castillan Rodrigue.

- Le *Théâtre Français du faubourg Saint-Germain* , que nous désignons souvent aussi sous le nom de *Théâtre de la Nation* , titre que portaient ses affiches , fort de son antique splendeur , et des grands talens qui lui restaient , s'apprêta à soutenir avec vigueur une lutte de travail et de zèle contre le nouveau théâtre : il fit son ouverture , le 2 mai , par *Iphigénie en Aulide* , suivie de *l'Ecole des Maris*.

Si le public fut peu nombreux , les comédiens durent s'en consoler par l'accueil flatteur qu'ils en reçurent. On vit avec plaisir madame Petit reprendre les rôles dans lesquels elle avait eu des débuts si brillans : elle joua Iphigénie avec beaucoup de candeur et de sensibilité. Mesdemoiselles Raucourt et Sainval cadette semblèrent se surpasser , et les applaudissemens qui furent en général prodigués à tous les acteurs leur prouvèrent que leur théâtre , quoique affaibli par l'émigration de plusieurs sujets précieux, n'en serait pas moins regardé comme le temple antique où Thalie et Melpomène avaient toujours eu un culte si célèbre.

Le 13 mai , un acteur débuta à ce théâtre par les rôles d'*Hector* du *Joueur* , et de *Charlot* du *Mari Retrouvé*. Il parut très-faible , et son physique et ses gestes semblèrent indiquer qu'il eût été moins déplacé

dans un autre emploi que celui des valets. Il ne fit que ce début.

La rivalité entre les deux théâtres n'existait réellement que dans la tragédie; car la palme comique pouvait-elle être arrachée à Molé, à Fleury, à mesdemoiselles Contat, Joli ? etc. Bien convaincu de sa supériorité dans la comédie, le Théâtre de la Nation s'occupa donc plus particulièrement de remonter les tragédies les plus propres à faire briller les talens de ses acteurs, et d'en représenter de nouvelles. Le 19 mai, on y joua, pour la première fois, *Marius à Minturnes*, tragédie en trois actes, qui obtint un succès complet. C'était la quatrième fois que ce sujet était mis sur la scène : en 1669, l'abbé Boyer donna un *Marius*, qui ne fut joué que trois fois, encore avec si peu de spectateurs, que le poète, n'osant s'en prendre à la faiblesse de sa pièce, aima mieux



en accuser la pluie. Cette excuse de gascon fournit à Furetière l'épigramme suivante :

Quand les pièces représentées  
De Boyer sont peu fréquentées,  
Chagrin d'avoir peu d'assistans,  
Voici comme il tourne la chose :  
Vendredi la pluie en est cause,  
Et le dimanche le beau tems.

En 1715, Deçaux donna, sous son nom, une tragédie de Marius, qu'on attribua généralement au président Hainault. L'année suivante, Dumolard fit imprimer, sous le même titre, une pièce qui n'a jamais été représentée. De ces trois Marius, le second était seul resté au théâtre, où il fut remis deux ou trois fois.

Il était sans doute hardi à un jeune homme de choisir pour son premier ouvrage un sujet aussi sévère, qui semblait n'offrir qu'une situation, et qui ne pouvait réussir que par une

grande richesse de détails , et la pompe du style. Mais Arnaud , alors âgé de vingt-un ans , avait la conscience de ses forces , et le succès lui prouva qu'il n'en avait pas trop présumé. Voici l'analyse de sa tragédie :

Gemminius , gouverneur de Minturnes pour Sylla , sait que Marius est dans ses états , et le fait chercher , ainsi que son fils. Ce fils de Marius est auprès du tyran , caché sous l'habit d'un soldat , et feint d'épouser la querelle de Sylla , afin de sauver son père , s'il parvient à le rencontrer. Une tempête affreuse jète Marius dans un lieu désert , où une cabane isolée se présente à sa vue. Amicras , soldat vétérán , habite cette cabane , et l'offre à Marius , qu'il reconnaît , à son air fier et intrépide , pour l'illustre fugitif que poursuit Gemminius : il lui conseille , attendu que ce lieu est rempli de soldats , de se cacher plutôt dans les roseaux

( III )

qui bordent la mer. Mais le tyran, qui sait qu'un vieillard étranger fuit de ce côté, fait arrêter Marius, et ce héros est conduit à Minturnes, où il est gardé dans une étroite prison. C'est là que Gemminius, après avoir pris l'avis d'un conseil vendu à Sylla, et aussi barbare que lui, donne l'ordre d'immoler Marius pendant son sommeil : l'exécution du crime est confiée à un Cimbre farouche et aigri par les maux que Marius a fait éprouver à sa nation. Le Cimbre est introduit dans la prison, et se dispose à percer l'illustre victime, lorsque Marius, s'éveillant, s'écrie du ton le plus imposant :

. . . . . Oseras-tu , Cimbre , égorger Marius ?

Le barbare , frappé d'épouvante et d'admiration, recule, et laisse tomber son poignard.

Bientôt le jeune Marius, qui a rallié les amis de son père, accourt.

pour le délivrer. Amicras et le Cimbre lui-même combattent Geminus et ses soldats : ce dernier périt dans la mêlée ; et Marius, encore une fois à la tête d'un parti, va chercher à Rome la mort ou la vengeance.

Cette tragédie , sans femme , est tout à fait du genre admiratif : il y règne un grand intérêt ; mais , peut-être , le plan offre - t - il quelques défauts , que l'extrême jeunesse de l'auteur devait faire aisément excuser. La nécessité de soutenir son sujet par son style l'a fait quelquefois donner dans cet emphase , plus excusable dans le poëme épique que dans la tragédie. On applaudit dans cette pièce beaucoup de beaux vers , et notamment ceux-ci :

Et , seul , je semble errer sur les débris du monde.

.....

Renoncer à mon nom serait m'en croire indigne.

.....

Songer que je me venge est encore un bonheur.

.....  
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :

On compatit sans peine au malheur qu'on éprouve.

La scène du soldat cimbre avec Marius produisit le plus grand effet. Saint-Prix, chargé de ce rôle, qui n'eût peut-être été qu'un accessoire pour un autre, y prit des attitudes antiques si belles, et y donna une expression si vraie, qu'il mit en action le beau tableau de Drouais, élève de David, qu'une mort prématurée enleva si jeune aux arts. La pièce fut généralement bien jouée : peut-être le ton patriarchal de Vanhove ne rendit-il que faiblement l'âpreté du farouche Marius ; mais il faut plutôt en accuser son organe que son intelligence.

L'auteur fut demandé avec enthousiasme : Vanhove vint nommer M. Arnaud, âgé de 21 ans. Mais le public s'obstinant à le voir, Arnaud

vint recevoir ses applaudissemens, non sur le théâtre, *mais dans une loge*. Si nous appuyons sur cette circonstance, ce n'est pas que nous pensions qu'il y ait le moindre déshonneur à paraître sur le théâtre, quand on y porte des talens distingués joints à des mœurs honnêtes ; mais le public n'a de droits que sur l'ouvrage d'un auteur, et non sur sa personne ; et quoique son intention soit de lui payer, d'une manière honorable, le prix de ses travaux, il y a peut-être de l'inconvenance à exiger de lui une démarche qui doit toujours coûter à l'homme de lettres, qui, livré tout entier aux études du cabinet, n'est pas habitué à s'offrir aux regards de la multitude.

La partie la moins soignée de la tragédie de *Marius à Minturnes* fut, sans contredit, le décor et le costume, et nous sommes obligés de dire que le Théâtre de la rue de Ri-

cheliou eut toujours de ce côté une supériorité marquée sur le Théâtre de la Nation. Talma, qui avait fait de l'antique une étude approfondie, n'épargnait rien pour la vérité de ses costumes, et il était imité et secondé par ses camarades ; les moindres détails étaient soignés avec une exactitude scrupuleuse. (\*) Cette partie de l'art dramatique, trop long tems négligée, et si nécessaire à l'illu-

(\*) Le théâtre de la rue de Richelieu possédait un sujet bien précieux sous ce rapport ; c'était M. Boucher, peintre et acteur. Nous ignorons quels motifs l'ont éloigné du Théâtre Français ; mais il est juste de dire qu'on ne s'aperçoit que trop de son absence par la négligence qui règne, sinon dans les costumes des principaux acteurs, du moins dans ceux des accessoires et des gardes, et, en général, dans le décors, qui offre souvent des contre-sens indignes du premier théâtre du monde.

sion, dut tous ses progrès aux recherches et aux dépenses que faisait ce théâtre, non-seulement pour les ouvrages nouveaux, mais encore pour les tragédies anciennes : on y donna, le 21 mai, une représentation de *Brutus*, où Monvel et Talma réunirent tous les suffrages dans les rôles de Brutus et de Titus. Les décorations et les costumes étaient de la plus grande fraîcheur, et de la plus austère vérité ; et cela ne contribua pas peu à l'enthousiasme du public, qui, peu d'années avant la révolution, voyait encore les acteurs du Théâtre Français jouer des Grecs et des Romains avec des manteaux de soie. (\*)

---

(\*) Talma se faisait remarquer par le soin qu'il mettait dans ses costumes, lors même qu'il ne jouait que des accessoires à la comédie française. Un jour qu'il avait dix



Il existe au théâtre une tactique qu'on manque rarement d'employer pour les débuts ; c'est d'annoncer long-tems d'avance, et avec beaucoup de pompe, le sujet [qui doit paraître. Les oisifs s'en entretiennent ; chacun prétend le connaître : il sera excellent, dit l'un ; il sera mauvais, dit l'autre : et le débutant est jugé mille fois avant d'avoir été entendu. Nous ne croyons pas que toutes les présomptions établies pour ou contre un artiste lui soient aussi avantageuses qu'elles le sont à la recette :

---

vers à débiter, il s'avança drapé à l'antique, et vêtu avec la régularité la plus sévère. Une actrice, d'ailleurs fort aimable, et que nous ne nommerons pas, par respect pour son talent, ne put retenir un éclat de rire, et s'écria : *Ah ! qu'il est ridicule ! il a l'air d'une statue antique.* Pouvait-on mieux faire l'éloge de Talma, et la critique de beaucoup de ses camarades ?

le jour indiqué arrive , la foule des curieux ne peut tenir dans la salle ; voilà l'objet pécuniaire rempli : mais , pour peu que le débutant soit timide ou inexpérimenté , les éloges que ses amis lui avaient prodigués d'avance tournent alors contre lui : plus on en avait dit de bien , plus on exige de lui , et le public impartial , auquel on offre moins qu'il n'attendait , se réunit à ceux qui étaient déjà prévenus contre l'acteur. Nous pensons qu'il vaudrait mieux , pour un sujet qui entre dans la carrière , qu'il n'eût encore ni partisans ni détracteurs : on le jugerait d'après son talent réel , et non d'après l'idée que les uns ou les autres pourraient en avoir donnée.

C'est ainsi que débuta M.<sup>lle</sup> Simon , qui parut pour la première fois sur le Théâtre Français de la rue de Richelieu , le 14 juin. Elle avait joué long-tems les rôles d'enfans

au théâtre du faubourg Saint-Germain, et donnait alors des espérances qu'elles n'a pas démenties. Elle débuta d'une manière aussi singulière qu'inattendue : on avait annoncé *le Cid*, qui attirait beaucoup de monde à ce théâtre ; à deux heures de l'après midi, M.<sup>lle</sup> Desgarçins envoya dire qu'une indisposition assez grave la mettait hors d'état de jouer le soir le rôle de Chimène. Les directeurs ne voulaient pas tromper l'attente du public : à qui s'adresser ? M.<sup>lle</sup> Simon se trouvait avoir appris le rôle il y avait trois ans. On la pria de le jouer, et cette jeune actrice, que son âge devait rendre encore plus timide, eut le courage de s'en charger ; loin de pouvoir faire une seule répétition, à peine eut-elle trois heures pour se le rappeler ; et cependant elle le remplit avec une sensibilité, une intelligence et une pureté de

diction qu'on aurait tout au plus attendues d'une actrice consommée. Le public l'applaudit avec enthousiasme , et la redemanda après la pièce , pour lui témoigner le plaisir que lui avait fait éprouver un début si intéressant pour les amateurs de la tragédie.

Le lendemain du début de M.<sup>lle</sup> Simon , le 15 juin , fut signalé par la première représentation , au même théâtre , de *l'Intrigue Épistolaire* , comédie en cinq actes et en vers. Ce titre singulier , qui donne d'abord du travail à l'esprit , est parfaitement rempli : c'est en effet une intrigue par lettres , et c'est un tour de force surprenant qu'avec le plus petit moyen dramatique ( celui d'une lettre ) on ait pu faire cinq actes aussi comiques et aussi bien intrigués.

Clénard , vieux procureur avare , veut épouser Pauline , sa pupille , plus pour ses grands biens que pour

ses attraits et ses qualités : son but est surtout de se dispenser de rendre compte de sa tutelle. Il vient de faire maison nette, et a choisi, pour servir de duègne à sa pupile, sa sœur, espèce de *Sancho femelle*, qui ne s'exprime qu'en proverbes.

Pauline, qui aime le jeune Cléry, dont elle est aimée, trouve mille moyens de recevoir ses lettres, et de lui faire parvenir les siennes : elle fait même à la duègne la confidence, très-plaisante, de la manière dont elle a connu son amant. La sœur conseille au vieux tuteur d'amadouer Pauline par des présents. Celle-ci, qui a une lettre toute prête, ne sait comment la faire tenir à son amant. Sa duègne en écrit une : Pauline essaie, en jouant, ses lunettes, les laisse tomber, les brise, et profite de l'aventure pour substituer sa lettre à celle de son argus. Le tuteur revient avec des marchands d'étoffe,

dont les commis, gagnés par Cléry, ont attaché une lettre à sa poche : elle est aperçue, saisie et remplacée par la réponse. Cette réponse apprend à Cléry que le tuteur, plus jaloux que jamais, va envoyer le jour même Pauline au couvent.

Cependant un huissier, confident du procureur Clénard, l'instruit que le peintre Fougères, qui lui doit mille francs, est le beau-frère de Cléry : pour occuper le jeune homme, on prend le parti de faire saisir Fougères.

Ce peintre, enthousiaste de son art, est sourd aux remontrances de sa femme qui lui parle des sergens ; il lui répond par le tableau d'Argant et de Tancrède. Enfin elle le décide à sortir pour prévenir leurs poursuites. Cléry arrive avec sa maîtresse, qu'il a eu l'art de soustraire à la vigilance de la duègne ; mais les huissiers paraissent, et les deux amans n'ont d'autre ressource que

dese mettre en mannequins. Les huissiers veulent les comprendre dans la saisie : les mannequins armés baissent la lance , et les font reculer ; mais ce tumulte fatigue Pauline qui s'évanouit. On la démasque ; Clénard la reconnaît : elle est enlevée et reconduite chez l'odieux tuteur.

Pendant qu'il insulte à son désespoir , le cocher rapporte à Pauline sa croix d'or , qu'il dit avoir été oubliée par elle dans sa voiture. Pauline, qui se rappelle l'avoir quittée au moment de son déguisement , y soupçonne du mystère ; et , pendant le tems que son argus la quitte pour aller condamner les volets de sa chambre , elle trouve un billet dans le nœud de la croix : ce billet , de son amant , l'avertit d'avoir l'air de céder , et de presser le tuteur d'envoyer chercher le notaire. La fin contient un secret important ; mais le retour de Clénard empêche Pauline de le lire.

Le peintre reparaît , et vient redemander la cuirasse que les huissiers lui ont enlevée. Il offre pour paiement le cautionnement de son beau-frère , de la part de qui il remet une lettre ; mais une méprise cruelle a mis sous cette enveloppe une lettre que Cléry adresse à un de ses amis , dans laquelle il lui révèle le secret de la croix d'or , et semble lui annoncer plus de goût pour la fortune que pour la personne de Pauline. Armé de cette lettre, Clénard accable Pauline, qui paraît au désespoir, et se fait rendre le billet qui semble accuser Cléry, et qui n'est encore qu'une ruse d'amour : la deuxième page retranchée du billet a mis Pauline au fait, et la lettre perfide, placée sur la lumière, lui montre des caractères qui lui apprennent le reste.

Clénard envoie chercher le notaire : un clerc se présente ; c'est Cléry. A



peine est-il entré, que le véritable clerc paraît : Cléry paie d'audace, et salue le clerc sous le nom de Cléry. A ce nom terrible, le vieux tuteur entre en fureur ; il est impossible au clerc de lui faire entendre raison, surtout lorsque Cléry a eu l'adresse de faire tomber près de sa poche la clef de la chambre de Pauline, qu'il a fait faire d'après une empreinte sur cire. Le pauvre clerc, étourdi de l'accueil, leur présente le contrat : Cléry s'en saisit, et, avec l'aide du tuteur et de sa sœur, il le met à la porte. Dans le moment il substitue à ce contrat le sien avec Pauline, pour mieux convaincre le tuteur de la perfidie de l'autre, et lui fait voir en même tems celui de Clénard, qu'il a l'air de tirer de sa poche. Pauline vient jouer le désespoir : Cléry conseille de saisir ce moment ; le tuteur se hâte ; tous signent le contrat de Cléry et de Pauline. Le

peintre et sa femme viennent payer avec l'argent de leur beau-frère qu'ils reconnaissent et qu'ils embrassent, et le tuteur voit que garder une femme malgré elle, *c'est la chose impossible.*

Cette pièce obtint le plus grand succès. Il y a bien du mérite à faire marcher, pendant cinq actes, une intrigue entre deux personnes qui n'ont aucun aide, aucun confident, et à ne pas laisser refroidir un instant l'attention et l'intérêt du spectateur. Cette comédie fut une nouvelle preuve du talent de Fabre-d'Eglantine, auteur du *Philinte de Molière*, ouvrage si différent de couleur de *l'Intrigue Epistolaire*. L'imbroglio de cette dernière pièce est bien tissu, la marche vive, et les incidents bien ménagés; enfin, on y rit, et de ce rire franc et vrai que Thalie ne connaissait plus depuis long-tems. L'ouvrage fut très-bien joué par Grandménil, Michau et Talma,

qui remplit avec aisance et gaieté le rôle de Cléry. M.<sup>lle</sup> Lange joua Pauline avec autant d'intelligence que d'intérêt. Mais il faut avoir vu Dugazon dans le rôle de Fougères, pour se faire une idée du comique avec lequel il rendit l'extravagant enthousiasme, la burlesque insouciance d'un artiste qui ne voit que ses tableaux, et qui rejète loin de lui toutes les idées, tous les objets qui pourraient le distraire.

C'était sans doute une tâche pénible que celle de transplanter sur notre scène toutes les beautés du théâtre de Shakespear, en les dégageant des monstrueuses inconvenances que réproouve le goût français : il fallait, pour ainsi dire, *nationaliser* ces tragédies en leur donnant une marche régulière et un style décent. Ce n'est plus ici le travail uniforme d'un traducteur ; c'est celui d'un homme de génie et de goût

qui doit connaître et toutes les beautés de l'auteur qu'il imite , et la délicate sévérité du théâtre pour lequel il écrit. Ducis , à qui nous devons déjà *Hamlet*, *Macbeth* et *le Roi Léar*, donna au Théâtre Français de la rue de Richelieu *Jean Santerre*, tragédie en cinq actes , qui fut jouée , pour la première fois, le 28 juin 1791.

Outre la pièce de Shakespear sur le même sujet, un abbé fit imprimer, vers 1617, sous le titre de *Jean et Arthur*, une tragédie informe, incorrecte, monstrueuse, qui ne fut jamais jouée, et qui resta ensevelie dans la poussière de l'oubli.

Voici l'analyse de la tragédie de Ducis, qui paraît n'avoir emprunté de Shakespear que les principales données, les détails et la conduite de l'ouvrage lui appartiennent tout entiers.

Le lieu de la scène est à Londres.

Jean a fait renfermer dans une tour le jeune Arthur, fils de son frère Geoffroy, héritier, par sa femme Constance, du comtat de Bretagne. Richard, roi d'Angleterre, est mort sans enfans ; Geoffroy n'est plus ; Constance traîne une existence obscure et cachée, et personne ne connaît la prison d'Arthur : en sorte que le perfide Jean paraît devoir jouir, sans obstacle, de la couronne d'Angleterre. Mais les tyrans sont craintifs et soupçonneux : Jean avoue à Hubert et à Nevil, ses deux confidens, que l'existence seule de son neveu l'alarme ; que le peuple semble vouloir s'attacher à ce jeune prince ; qu'il craint d'être détrôné. Il engage Hubert, qui est le gouverneur de la tour, à voir le jeune Arthur, et à sonder ses dispositions, sans lui faire connaître les droits qu'il a au trône. Hubert entretient, en effet, cet enfant aimable. Hubert est sensible ;

il verse des larmes, et apprend de sa bouche que ce jeune infortuné a jeté du haut de sa tour une croix d'or qu'il tient de Constance ; sa mère, et sur laquelle il a écrit ces mots : *Anglais , sauvez Arthur*. Bientôt un parti semble se former en faveur du prisonnier : Jean fait arrêter le chef de ces *factieux* ; ainsi qu'il ose les appeler. Ce chef, vieillard vénérable , a justement trouvé la croix d'or d'Arthur, et l'a remise à un ami. Hubert est chargé d'écouter les aveux qu'il fera , en confidence , à une femme ignorée, obscure, et qui, depuis long-tems , vit dans la tour. Cette femme est Constance , mère d'Arthur. Hubert, pénétré de douleur, lui apprend que son fils est près d'elle. Cette mère gémissante demande à le voir : Hubert y consent , à condition qu'elle restera voilée , et qu'elle ne fera point éclater ses transports. Entrevue touchante entre ces infor-

tunés : le vieillard se prosterne en reconnaissant son roi légitime , et cet enfant intéressant le relève en disant :

Que faites vous ? Hélas ! dans l'état où nous sommes ,  
Le ciel m'apprend assez qu'il fit égaux les hommes.

Il se retire sans savoir que la femme inconnue est sa mère. Cependant le tyran est tourmenté du projet d'un crime abominable ; il vient trouver Hubert , qu'il croit tout dévoué à ses ordres cruels , et lui dit :

J'entends l'Anglais gronder et frémir dans sa chaîne.

Il ajoute que le peuple croit Arthur privé de la vue , bruit qu'il a fait courir pour empêcher qu'on ne le proclame roi , et l'infame ordonne à Hubert de crever les yeux à cet infortuné. Qu'on juge de la douleur du généreux Hubert ! Arthur vient se jeter dans ses bras : il a vu des soldats faisant rougir un fer aigu ; il sait qu'on a souvent privé de la

vue de jeunes héritiers d'un-empire ; il conjure Hubert de le sauver. Les soldats paraissent pour exécuter l'ordre barbare : Hubert , au désespoir , les fait éloigner ; mais à peine l'enfant est-il rentré dans sa prison , que le sensible Hubert apprend , par un ami , que Jean l'a fait venir en sa présence , et qu'Arthur est pour jamais privé du jour. (\*)

Hubert annonce cette nouvelle affreuse à Constance , qui , n'étant connue du tyran que sous le nom d'Adèle , vient d'être nommée par lui pour servir de guide et de compagne au malheureux prisonnier. Qui pourrait peindre le désespoir de cette tendre mère ! Son fils paraît devant elle , un bandeau sur les yeux : sa douleur la trahit , et Arthur s'aper-

---

(\*) Dans Shakespear , cette opération cruelle se fait sur la scène.



çoit enfin qu'il est dans les bras  
 de sa mère, de cette mère qu'il adore ,  
 et qu'il a si long-tems appelée à grands  
 cris dans sa triste retraite. C'est alors  
 que Jean, toujours sombre et soup-  
 çonneux , veut interroger cette  
 femme, et le vieillard arrêté dans  
 l'émeute populaire. Les réponses fiè-  
 res et laconiques de ces deux prison-  
 niers augmentent sa terreur : il inter-  
 roge son neveu, qui lui confie l'his-  
 toire de la croix d'or. Le tyran or-  
 donne qu'on les sépare : Constance  
 s'évanouit, et l'enfant, troublé ,  
 nomme imprudemment sa mère.  
 Jean accuse Hubert de l'avoir trom-  
 pé : celui-ci lui répond avec une  
 sublime franchise , et sort après  
 l'avoir accablé de reproches sanglans.  
 Jean, au comble de la fureur, fait  
 plonger la mère et le fils dans des  
 cachots ténébreux. Constance par-  
 vient à attendrir le geolier, qui lui  
 amène son fils. Par l'ordre du tyran,

on apporte du poison à ces deux victimes. Elles voient la coupe fatale au moment où Hubert arrive à la tête d'un parti triomphant : il annonce à ces infortunés qu'ils sont libres ; mais il n'est plus tems, la mort coule dans leurs veines , et ils expirent sous les yeux même du barbare Jean ; qui , vaincu , accablé d'outrages et de honte , se présente par un souterrain où il s'était caché , et demande la mort , qu'Hubert lui refuse en le condamnant à vivre dans l'opprobre et les remords.

Cette tragédie offre de grandes beautés , un style mâle et soigné , des vers de sentiment , des idées fortement exprimées , une conception hardie , une conduite sage ; mais on peut lui reprocher avec raison de la lenteur dans l'action , des effets manqués , de la monotonie et de la similitude dans les situations ; enfin , de

produire plus d'horreur que d'intérêt.

Le rôle de Jean n'est qu'atroce, et le jeu terrible de Talma lui donna une teinte encore plus sombre. Monvel joua avec un talent supérieur le seul beau rôle de la pièce, celui d'Hubert; et M<sup>lle</sup> Simon se fit remarquer dans celui d'Arthur. L'auteur fut demandé, et Monvel vint nommer Ducis.

Le 2 juillet 1791, le Théâtre de la Nation joua, pour la première fois, une comédie en deux actes et en vers, ayant pour titre : *Pauline, ou la Fille Naturelle*. Ce petit drame, tiré d'une pièce allemande, est l'ouvrage d'une dame : des pensées délicates, de jolis vers, et une douce sensibilité lui valurent quelques représentations. Le sujet en est fort simple : M. de Limeuil a un enfant naturel qu'il fait élever dans la solitude ; il n'a pour confident qu'un

jeune étourdi , nommé Saint-Phar , que les circonstances forcent à révéler son secret à madame de Limeuil. Cette tendre épouse, touchée de compassion , fait venir Pauline dans sa maison , et se concerta avec Saint-Phar pour assurer son bonheur. Les entrevues fréquentes qu'ils ont à cet égard donnent de l'ombrage à Limeuil, qui propose un duel à son ami , et le divorce à son épouse : celle-ci ne lui répond qu'en remettant sa fille dans ses bras , et en lui présentant un acte d'adoption qui lui assure tous ses biens.

L'auteur , que le public voulait absolument connaître , persista à garder l'anonyme.

Depuis que les deux théâtres étaient formés , les pièces nouvelles se succédaient avec une incroyable rapidité , et cette noble émulation aurait sans doute tourné au profit de l'art , si elle n'eût pas dégénéré

en une basse et misérable jalousie, et si le second théâtre, dont le seul but devait être de rivaliser l'ancien, n'eût pas, au contraire, cherché à s'élever sur ses ruines.

Ghénier, que nous avons déjà vu plus d'une fois sur la brèche, s'élança de nouveau dans l'arène, et après avoir traité publiquement l'ouvrage de M. Laya de drame très-plaisant, il donna lui-même au théâtre de la rue de Richelieu une tragédie en cinq actes et en vers, ayant pour titre : *Calas, ou l'Ecole des Juges*, et dont la première représentation eut lieu le 7 juillet 1791.

Nous n'analyserons pas le plan de cette pièce, qui présente, à peu de chose près, les mêmes personnages que celle de M. Laya, et qui, établie sur le même sujet, est cependant moins intéressante et moins théâtrale, mais récite avec beaucoup plus de force et d'élégance. Nous répéterons

encore ici le reproche que nous avons fait à l'auteur de noyer son action dans des tirades interminables : ce défaut est plus sensible dans Calas que dans ses autres pièces ; la marche est lente , l'intérêt presque nul , et c'est , à coup sûr , comme ouvrage dramatique , une très-faible production. On applaudissait toujours avec fureur le vers suivant que Calas adresse à son confesseur :

Eh quoi ! vous me plaignez , et vous êtes un prêtre !

Talma , naguère réduit aux rôles subalternes , jouait dans cet ouvrage celui du magistrat Lasalle , et ce jeune acteur y accrut encore sa réputation par la chaleur et l'énergie de son jeu.

Ce théâtre saisit avec empressement l'occasion de l'apothéose de Voltaire , et de la translation de ses cendres au Panthéon , pour remettre *les Muses Rivaies* de Laharpe ,

représentées en 1779, à l'époque de la mort de ce grand homme.

Tout le monde connaît ce petit ouvrage, où l'auteur donne la préférence à Melpomène, et n'accorde à Thalie que le second rang : question vingt fois discutée, jamais résolue, et que Laharpe a tranchée de sa propre autorité, soit pour faire ressortir davantage la gloire de son héros, soit pour se montrer lui-même digne du titre d'héritier qu'il en avait reçu.

Lorsque la pièce fut donnée dans sa nouveauté, Louis XVI venait de monter sur le trône : il était puissant, chéri, adoré du peuple ; aussi Laharpe disait-il de Voltaire, retenu dans l'Elysée par Henri IV,

S'il a vécu trop peu sous le jeune Louis,  
Qu'il demeure à jamais auprès de son modèle.

En 1791, lorsque la pièce fut re-

prise , Louis XVI chancelait sur son trône : ramené de Varennes dans sa capitale comme un malheureux captif , il avait vu fuir les poètes cour-  
tisans , que naguère il comblait de ses bienfaits.

M. de Laharpe était trop bon patriote pour conserver les vers que nous venons de rapporter ; il était plus délicat de leur en substituer d'autres contre les despotes , les tyrans , les prêtres , et c'est ce que ne manqua pas de faire l'auteur , pour donner une idée de sa générosité et de sa grandeur d'ame.

Pour peu qu'une pièce nouvelle contînt des tirades vigoureuses contre l'ancien régime et le fanatisme , elle obtenait toujours un grand succès ; le mérite du style , la bonté du plan , la vérité des caractères étaient comptés pour fort peu de chose , et tel est le véritable motif du succès qu'obtinrent alors certains



auteurs qui remplaçaient l'enthousiasme et la verve de la poésie par l'exagération et le délire de l'esprit de parti.

Les comédiens français, que leurs rivaux ne manquèrent pas de représenter comme entachés d'une vieille aristocratie, étaient obligés, pour leur conservation, de céder au torrent, et c'était à qui des deux théâtres offriraient les ouvrages les plus boursoufflés de patriotisme.

Le 13 juillet 1791, on représenta, pour la première fois, une tragédie en quatre actes et en vers, ayant pour titre : *Washington, ou la Liberté du Nouveau Monde*. Il nous serait impossible d'analyser une pièce dénuée d'action et d'intérêt, n'offrant que des allées et des venues, de longs discours fort ennuyeux, et ne rachetant pas même ces défauts par le mérite du style.

Les principaux acteurs jouaient

— dans cette pièce où toutes les règles de l'art étaient violées , et où on avait tout amalgamé , jusqu'au serment constitutionnel des prêtres .

Sauvigny , censeur royal , en fut nommé l'auteur , et le parterre , en le demandant , fit plutôt l'éloge de son patriotisme que celui de son talent .

Pour dédommager le public , fatigué de tant de mauvais ouvrages , il ne fallait rien moins que les débuts brillans de mademoiselle Méze-ray : cette actrice , fille du limonadier de la comédie française , parut , pour la première fois , le 20 juillet 1791 , dans les rôles de Lucile des Dehors Trompeurs , et de Zénéide de la comédie de ce nom .

Parée de toutes les grâces , de toute la fraîcheur de la jeunesse , douée d'un son de voix enchanteur , d'une prononciation exacte , et surtout d'une décence trop rare au théâ-

tre , mademoiselle Mézeray montra dès cette époque l'aurore d'un talent qui devait un jour briller sur la scène française. Ses débuts , qu'elle continua dans l'Ecole des Mères , le Bourru Bienfaisant , la Gouvernante , etc. , excitèrent un enthousiasme que ses progrès ont parfaitement justifié.

Nous aurons occasion de les faire remarquer en parlant des divers théâtres qu'a parcourus cette jeune actrice.

Tandis que le Théâtre de la Nation s'enrichissait d'un sujet aussi intéressant , celui de la rue de Richelieu appauvrissait son répertoire par des farces révolutionnaires.

De ce nombre est l'*Hôtellerie de Worms* , jouée , pour la première fois , le 11 août de la même année , et dont il est facile de pressentir le sujet.

Tout le monde se rappelle qu'au commencement de la révolution , les

Français, qui sortirent de leur patrie, avaient choisi pour rendez-vous les villes de Worms et Coblantz, où ces nouveaux Doms Quichotte ne croyaient faire qu'un voyage de quelques jours pour rentrer bientôt triomphans dans le pays qu'ils avaient abandonné. L'auteur de la pièce nouvelle suppose qu'une douzaine de ces messieurs, ivres d'orgueil, et légers d'argent, habitent une hôtellerie où ils ne peuvent payer leur écho ; mais ils se rassurent, et espèrent voir bientôt leurs finances se remonter par l'arrivée d'un illustre personnage qu'on ne nomme pas, mais qui n'est autre chose que le roi, à la fuite duquel on veut faire allusion.

Tout à coup ils apprennent que le projet est manqué ; pour comble de malheur, la méfiance et la discorde se glissent parmi ces illustres

hôtes , qu'une lettre anonyme achève de mettre au désespoir.

Il fallait que cette farce fût bien plate , bien ignoble , pour n'obtenir aucun succès à l'époque où elle fut représentée : heureusement pour l'auteur , son nom est resté inconnu , et nous ne pensons pas qu'il lui prenne jamais fantaisie de soulever le voile de l'anonyme.

Dugazon jouait , dans cet ouvrage , un marquis gascon , avec un comique qui aurait peu de modèles , s'il ne dégénérait pas souvent en bouffonnerie indigne de son talent.

L'Hôtellerie de Worms fut immédiatement suivie de la Prise de la Bastille , drame en trois actes et en vers , représenté , pour la première fois , le 25 août 1791. Cet ouvrage était le véritable pendant du Despotisme Renversé , joué au Théâtre de

la Nation, et n'obtint pas moins de succès.

On se rappelle à peine les noms de cette foule d'ouvrages nés et disparus avec nos troubles civils, et semblables à ces vapeurs malfaisantes que l'orage répand autour de nous, mais dont une douce rosée vient heureusement purger l'atmosphère.

Le 31 août, le Théâtre de la Nation donna la première représentation de *Virginie*, ou *les Décemvirs*, tragédie en trois actes et en vers, qui n'obtint qu'un faible succès. Le sujet en est le même que celui de la *Virginie* de Laharpe, mais il est moins habilement traité, et quoiqu'on ait applaudi de très-beaux vers dans le nouvel ouvrage, il parut en général peu théâtral et dénué d'intérêt; mais les allusions nombreuses qu'il contenait furent saisies par les différens partis, et sou-

tinrent , pendant quelque tems , cette pièce , dont l'auteur est Doigny.

Les comédiens qui s'étaient séparés du Théâtre de la Nation avaient emporté avec eux quelques ouvrages de son répertoire ; de ce nombre était la fameuse pièce de Charles IX , qui excita de si grands orages , et qui fut le premier signal de la révolution des coulisses. Cette tragédie fut remise, le 3 septembre 1791, au Théâtre de la rue de Richelieu : la représentation en fut extrêmement tranquille ; Talma y reparut dans le rôle qui avait commencé sa réputation ; et Monvel, qui s'était chargé de celui du chancelier de L'hôpital , y déploya ce talent profond , cette sensibilité exquise qui en font un des premiers acteurs de la scène française.

La même tranquillité ne régna pas le surlendemain , 5 septembre , au Théâtre de la Nation , où l'on jouait la Partie de Chasse de Henri IV. Ce

charmant ouvrage de Collé renferme des allusions que les amis de Louis XVI saisirent avec transport, et que sifflèrent impitoyablement ceux qui ne voyaient qu'avec indignation l'espèce d'oubli dont l'assemblée nationale avait couvert son voyage à Varennes.

Cette différence d'opinion excita dans le parterre des rixes, qui seraient devenues sanglantes si la force armée n'était pas accourue pour rétablir la tranquillité. *Le Conciliateur* ne pouvait paraître plus à propos que dans un moment où une si grande division régnait parmi les esprits ; aussi cette pièce, en cinq actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 19 septembre 1791, sur le Théâtre de la Nation, obtint-elle un brillant succès.

Le sujet en est trop connu, pour que nous l'analysions d'une manière très-détaillée ; il nous suffira de dire



que Dorval, sous le nom de Melcourt, s'introduit dans la maison de Mondor, ennemi irréconciliable de son oncle, et père de Lucile, son amante, que cette haine de famille le met dans l'impossibilité d'obtenir.

Dorval, homme extrêmement aimable, veut concilier les deux maisons, et quelque difficile que lui paraisse l'entreprise, il a le courage de la tenter.

Deux rivaux à congédier, deux tantes vieilles et hargneuses à fléchir, un mari et une femme, toujours en querelle, à mettre d'accord, telles sont, en peu de mots, les difficultés que Dorval doit surmonter, et qu'il surmonte, en effet, par la souplesse de son esprit, et la douceur de ses manières.

Beaucoup de gens seront surpris, sans doute, de notre façon de penser sur cette comédie; mais, quelles que soient leurs clameurs, nous n'en per-

sisterons pas moins à la regarder comme un ouvrage très-faible, et dont le succès peut avoir la plus funeste influence sur l'art dramatique.

L'afféterie, le jargon n'ont jamais été poussés à un plus haut degré ; ce misérable genre, qui n'a que trop d'imitateurs, est plutôt celui d'un petit maître qui a passé sa vie dans les boudoirs et les toilettes, que celui d'un écrivain qui, ayant observé les hommes, a le courage de traduire sur la scène ceux dont il a saisi les ridicules et les vices.

Molière, Regnard, Destouches même, n'écrivaient pas la comédie avec des madrigaux ; ils repoussaient avec dédain ce faux bel esprit si bien ridiculisé dans les Femmes Savantes : ils sentaient que, pour corriger les hommes, il ne suffit pas d'accoler les mots *cœur*, *bonheur*, *amour*, *amitié*, etc., et leurs pinceaux, toujours vrais, au lieu de peindre des

roses , crayonnaient l'image fidelle des mœurs de leur siècle.

La comédie de Dumoutier offre sans doute des idées fines , des pensées délicates ; mais elles sont enveloppées d'un style si obscur , que le sens en échappe par fois aux auditeurs les plus éclairés. Boissy , l'un des écrivains qui ont mis à la mode ce mauvais entortillage , a été laissé bien loin par ses imitateurs ; ils ont tellement habitué le public à leurs fades conversations , à leurs dialogues pointilleux , que tout ce qui est d'un comique franc lui paraît aujourd'hui de mauvais ton , et blesse les oreilles délicates de la moderne société.

Nos grands maîtres peignaient les hommes tels qu'ils étaient ; les auteurs d'à-présent les peignent tels qu'ils devrait en être : les uns nous offraient des portraits d'une parfaite ressemblance ; les autres ne nous montrent que des miniatures , et encore flat-

tent-ils les objets qu'ils rétrécissent.

Les partisans de la comédie du Conciliateur fondent leur enthousiasme sur les détails brillans dont elle pétille : nous pensons , au contraire, que le principal mérite de l'ouvrage consiste dans des scènes dont l'intention est vraiment comique , mais dont le dialogue est beaucoup trop précieux. Dumoutier, auquel on ne peut refuser beaucoup d'esprit , n'était point né pour le théâtre ; il aurait dû se borner au genre érotique : mais tels sont la plupart des hommes ; au lieu de rester dans leur sphère , ils veulent prendre un vol trop élevé , et retombent comme Icare, pour n'avoir pas assez consulté leurs forces.

Fleury , l'un des premiers acteurs de la scène française , joua le rôle du Conciliateur avec une grande supériorité , et ne contribua pas peu à son succès ; car cette pièce , médiocrement jouée , serait fort en-

nuyeuse. Cette remarque vient encore à l'appui des observations que nous nous sommes permises.

Quelques jours après la première représentation du *Conciliateur*, le roi, qui venait d'accepter la constitution de 1791, fit demander aux comédiens du Théâtre de la Nation une représentation de la *Gouvernante de la Chaussée*, et cette pièce fut en effet jouée le 26 septembre. Le roi et la reine y assistèrent avec leurs enfans et M.<sup>me</sup> Elisabeth, et y furent reçus avec un enthousiasme qu'il est impossible de dépeindre.

Tandis que des pièces nouvelles attiraient la foule au Théâtre de la Nation, celui de la rue de Richelieu répétait en silence une tragédie en cinq actes et en vers : elle avait pour titre : *Abdélazis et Zuléma*, et fut jouée, avec beaucoup de succès, le 3 octobre 1791. Abdélazis, jeune guerrier, plein d'adresse et de cou-

rage , mais sans fortune et sans naissance , va chercher de la gloire dans un tournois proposé par Almanzor , roi de Grenade : il en remporte le prix , et devient éperdument amoureux de Zuléma , fille de ce souverain , à qui il déclare sa passion , mais sans se faire connaître , et la visière de son casque baissée. Ayant appris qu'Almanzor ne veut la donner qu'à un prince , et qu'elle est destinée au jeune Abdérame , de la famille des Abencérages , le malheureux amant s'enrôle sous les drapeaux de Mars , et se trouve au combat de Ségovie , où il voit fuir les Maures qui viennent de perdre leur chef Abdérame : touché de compassion , il s'en approche , lave ses plaies dans une fontaine , et lui prodigue , ainsi qu'à son gouverneur Nasser , les soins les plus tendres et les plus touchans ; mais en levant la visière du casque d'Abdérame , il découvre entre ce

prince et lui une ressemblance parfaite, et, sentant renaître dans son cœur un feu mal éteint, il se revêt de ses armes, et reparaît au milieu des Maures fugitifs, qui, croyant revoir leur chef, se rallient autour de lui, et repoussent, à leur tour, les Espagnols. Le faux Abdérame, couvert de gloire, vole à Grenade avec ses soldats, et il épouse Zuléma. Au bout de six ans de mariage, époque à laquelle commence la pièce, Almanzor veut céder le trône à son gendre, dont la valeur, la générosité, la justice et la prudence se sont tant de fois signalées : mais Abdélazis refuse ; il a senti les atteintes du remords, et un chagrin violent, dont son épouse même ne peut deviner la cause, paraît consumer ce malheureux prince.

Les choses en sont là, lorsque Nasser, gouverneur du véritable Abdérame, arrive à la cour : ils ont

été faits prisonniers par les chrétiens, et le jeune prince est mort dans la captivité. Avant d'expirer, il a chargé Nasser d'une lettre pour le roi, mais il l'a perdue dans le camp espagnol, qu'il a été forcé de traverser.

Que l'on juge de la profonde terreur d'Abdélazis à l'aspect de Nasser ! il feint d'abord de le reconnaître pour son gouverneur ; mais celui-ci se refuse à ses embrassemens , et , apprenant son horrible imposture , il le menace de la révéler au roi. Abdélazis sent bien qu'il est perdu s'il ne met Nasser dans l'impossibilité de lui nuire ; alors il le traite de vil imposteur , et le fait jeter dans les fers. Mais la lettre d'Abdérame , perdue dans le camp espagnol , est renvoyée au roi , et ce prince , irrité , fait arrêter Abdélazis et son fils , qui doivent tous deux , suivant la loi du pays , être condamnés à mort. Ce n'est point assez pour Zuléma :



Abdélazis est un lâche imposteur qui n'a voulu sa main que pour avoir son trône ; elle va le percer d'un poignard , mais , à la vue de son fils qui s'élance vers elle , le fer lui tombe des mains. Abdélazis ne cherche point à déguiser son crime , et puisque l'amour a tout fait , Zuléïma ne peut le trouver coupable.

Cependant le tribunal souverain s'est assemblé , et les deux criminels sont condamnés à perdre la vie. En vain Zuléïma a supplié son père ; le vieillard est inflexible , et la sentence va s'exécuter , lorsque tout à couples Espagnols attaquent la ville , dont les remparts sont dégarnis de troupes. Abdélazis pourrait sauver Grenade ; mais son courage est enchaîné , et Almanzor aime encore mieux perdre son empire que de lui pardonner.

Le peuple , qui ne partage point ce funeste aveuglement , accourt en

foule dans la prison d'Abdélazis, qui vole sur la brèche à la tête d'une élite de braves soldats, et repousse les Espagnols, après avoir fait grace de la vie à Ferdinand, leur roi. Almanzor ne doute pas qu'Abdélazis, indigné des persécutions qu'il lui a fait éprouver, et fier de la faveur des troupes qu'il a conduites à la victoire, ne vienne lui arracher sa couronne pour la placer sur sa tête; mais il arrive plutôt comme un esclave soumis, et dépose son cimenterre aux pieds du roi, qui, vaincu par tant de générosité, lui pardonne, et le reconnaît pour gendre et pour héritier.

On voit, par l'analyse de cette pièce, combien l'action en est romanesque: cependant l'auteur l'a traitée avec une habileté qui en déguise au moins l'invraisemblance; le style en est assez pur, et cette production mérite d'être distinguée de la plupart

de celles qu'on ne rougissait pas alors d'offrir au public. Nous doutons cependant qu'elle pût se soutenir aujourd'hui au théâtre, car l'intrigue convient moins à une tragédie qu'à un opéra comique moderne, où l'on ne veut que du fracas et de grandes situations, bien ou mal amenées.

Quoi qu'il en soit, la pièce d'Abdélazis et Zuléma obtint un grand nombre de représentations, et fut parfaitement jouée par Talma, Monvel, et mademoiselle Desgarcins. L'auteur est André Murville, qui avait déjà donné au Théâtre Français la Soirée des Champs-Élysées.

Ce théâtre fut moins heureux le 11 novembre suivant, à la première représentation de *l'Héritière*, ou *les Champs et la Ville*, comédie en cinq actes, en vers. M. de Lussan, qui s'est enrichi au Mexique, revient dans sa patrie après une longue absence, et y retrouve Sophie, sa fille,

embellie de toutes les grâces, et digne de toute sa tendresse.

Sophie est héritière d'une immense fortune, et une certaine marquise d'Alfort, jalouse de procurer à son fils un aussi bon parti, vient s'établir avec lui dans la terre de Lussan; elle y a aussi emmené un jeune homme, fils d'un officier d'invalides sans fortune, et qu'elle emploie en qualité de secrétaire.

Germeuil ( c'est son nom ) a autant de modestie, de véritable bon ton, que le fils de la marquise a d'impudence et de grossièreté : aussi ce jeune fat a-t-il le talent de déplaire souverainement à Sophie ; mais elle n'a pu remarquer sans émotion le jeune secrétaire, qui, blessé du même trait, souffre, en silence, d'une passion que son état, sa fortune et sa naissance le contraignent d'étouffer. Hélène, femme de chambre de Sophie, est la seule qui ait pénétré

son secret , et à qui elle ose faire l'aveu des tourmens que l'amour lui fait éprouver.

Cependant la marquise presse le mariage de son fils avec Sophie : mais Lussan, révolté, du mauvais ton et de la fatuité du gendre qu'on lui propose, supplie sa fille, dans un entretien fort tendre, de lui faire connaître ses sentimens , et de se déclarer dans le jour. Forte de l'assentiment de son père, Sophie écrit à Germeuil un billet sans adresse , et charge Hélène de le lui remettre ; mais le marquis l'arrache aussitôt de ses mains, convaincu que cette tendre déclaration lui est destinée.

Ivre de joie , il va faire part de cette bonne fortune à sa mère , qui présente à Lussan le billet de Sophie comme un gage assuré de l'inclination qu'elle a pour le marquis. Lussan, consterné, fait venir sa fille , qui est d'abord affligée de ce malheu-

à la splendeur d'un théâtre dont il avait fait si long-tems la gloire , et que la haine et l'envie poursuivaient alors avec un incroyable acharnement

Le jour où il devait paraître sur la scène était attendu avec impatience , et un concours prodigieux de spectateurs se porta, le 26 novembre 1791 , au Théâtre de la Nation , où il rentra par le rôle de Michaud dans la Partie de Chasse de Henri IV. Il fut reçu avec les plus vifs transports , et l'émotion , dont il lui était impossible de se défendre , parut d'abord le troubler ; mais , bientôt reprenant ses esprits , il joua son rôle avec cette sensibilité vraie , cette gaîté franche , et surtout ce naturel , qui ont toujours caractérisé cet artiste inimitable.

Madame Préville , dans le rôle de Margot , n'obtint pas moins de

succès, et partagea les applaudissemens prodigués à son mari.

Lorsqu'après trente ans de travaux glorieux, un artiste reparaît sur la scène, rien de plus naturel, de plus juste, selon nous, que les marques de considération, d'enthousiasme même qu'il reçoit d'un public dont il fit long-tems les délices : loin de penser, à cet égard, comme un critique, plus souvent partial que juste, et qui regarde les honneurs rendus à l'artiste comme un signe certain de la décadence de l'art, et de la dégradation des mœurs, nous croyons, au contraire, que ces témoignages de bienveillance honorent également et l'artiste célèbre qui les reçoit, et le public reconnaissant qui les donne.

Prévillè joua successivement dans le Philosophe sans le Savoir, la Surprise de l'Amour, le Mercure Galant, Amphytrion, et toutes ces repré-

sentations furent pour lui de nouveaux triomphes.

Ce théâtre, qui possédait encore les Molé, les Fleury, les Dazincourt, les Contat, les Devienne, etc., avait pour la comédie une très-grande supériorité sur celui de la rue de Richelieu, qui, de son côté, montait la tragédie avec la plus grande magnificence.

Celle qui avait pour titre *la Vengeance*, et qui fut jouée, pour la première fois, le 26 novembre 1791, n'obtint qu'un très-faible succès.

Zanga, prince maure, fait prisonnier par Alonzo, qui l'a privé d'un père et du trône, et lui a fait essuyer l'affront le plus sanglant, médite une horrible vengeance : Alonzo est jaloux, et son ami dom Carlos, qu'on a cru mort, et pendant l'absence duquel il a épousé Rozanne, son amante, dom Carlos, délivré en secret de sa captivité par les soins de



cette même Rozanne , et par l'entremise de Zanga , revient mettre le comble à ses fureurs jalouses.

Les perfides insinuations de ce farouche guerrier , sa cruelle adresse , ses accusations positives égarent le malheureux Alonzo , qui fait poignarder dom Carlos , et empoisonner Rozanne.

Lorsque ce double crime est consommé , l'affreux Zanga , dont la vengeance est satisfaite , vient révéler à Alonzo que sa femme et son ami sont innocens , et lui reproche sa crédulité avec la plus sanglante raillerie : Alonzo , désespéré , se perce de son poignard , et la pièce se termine.

Il était difficile de traiter un pareil sujet après Zaïre , et Othello de Shakespear : dans la nouvelle tragédie , aucun personnage n'intéresse , et celui d'Alonzo , qui pouvait être théâtral , n'inspire pas la moindre pitié. Ces alternatives , ces combats

de fureur et d'amour , si beaux , si touchans dans Orosmane , ne sont ni marqués , ni gradués dans Alonzo , et telle est sans doute la cause à laquelle on doit attribuer la disgrâce de cet ouvrage , qui , d'ailleurs , était assez purement écrit , et dont l'auteur ne fut pas nommé.

Ce fut à cette époque que La-harpe fit représenter son drame de *Mélanie* : il fut joué , pour la première fois , le 7 décembre 1791 , sur le Théâtre de la République.

Cet ouvrage , composé dans l'ancien régime , c'est à dire dans un tems où l'auteur s'honorait du titre de philosophe , n'avait point encore subi l'épreuve du théâtre : la manière violente avec laquelle il attaque les institutions religieuses et monastiques l'avait fait défendre par un gouvernement qui en était le protecteur ; mais , par une bizarrerie inconcevable , il avait été lu chez les

ministres, (\*) et ils approuvaient, comme individus, ce qu'ils avaient condamné comme hommes publics.

Toutes les coteries ne retentissaient plus que des éloges prodigués à Mélanie, et Voltaire, soit par un véritable enthousiasme, soit par une ironie cruelle, écrivait : « L'Europe attend Mélanie. »

---

(\*) La pièce de Mélanie fut lue chez le duc de Choiseuil, alors premier ministre, qui voulut bien l'honorer de son approbation. Il s'étonna qu'un si bon ouvrage ne fût point imprimé. L'auteur avoua modestement que ses moyens pécuniaires ne le lui permettaient pas ; mais le généreux magistrat se chargea lui-même de pourvoir aux frais d'impression.

M. Laharpe insulta, dans la suite, à la mémoire de son bienfaiteur : cependant la reconnaissance est une vertu chrétienne ; probablement M. Laharpe n'était point encore converti lorsqu'il fut ingrat.

On pense bien qu'un pareil ouvrage était impatiemment attendu en 1791 ; aussi la foule se porta-t-elle tumultueusement à la première représentation. Mais , ô surprise ! ô douleur ! l'effet en fut médiocre , et la pièce se traîna avec peine jusqu'au dénouement , malgré la chaleur patriotique qui animait alors tous les esprits. Cependant le style en est pur , les idées sublimes , la versification brillante : mais tout cela ne suffit point pour constituer une œuvre dramatique ; il faut de l'intérêt , de la chaleur , des situations , et surtout de la vraisemblance : voilà justement ce qu'on ne trouve point dans la pièce de Laharpe.

Le caractère de M. de Faublas est froidement atroce : Monval est déplacé dans un endroit où il doit lui être impossible de pénétrer : le curé parle beaucoup pour ne rien faire , et

l'agonie de la victime est si longue, qu'elle finit par devenir ridicule.

La pièce fut très-bien jouée : mademoiselle Desgarcins mit tout l'abandon du sentiment et de la douleur dans le personnage de Mélanie ; Talma, toute l'ivresse de l'amour dans celui du jeune Monval ; et Monvel, la plus grande chaleur, la plus vive énergie dans le rôle du ministre des autels. Nous sommes étonnés que le Théâtre Français ne remonte pas cet ouvrage de Laharpe ; (\*) il ferait ressortir davantage, si cela est possible , la gloire littéraire de son auteur , et sa haine profonde pour le fanatisme religieux , et ces funestes institutions heureusement

---

(\*) Il a été remis le 8 frimaire an X, pour les débuts de mademoiselle Bourgouin.

détruites par l'influence de la philosophie.

Les honneurs rendus à Voltaire, par le Théâtre de la rue de Richelieu, ayant produit une grande sensation, les comédiens français ne voulurent point rester en arrière lorsqu'il s'agissait de célébrer les apôtres de la révolution.

J.-J. Rousseau avait, pour le moins, autant d'enthousiastes que Voltaire, ou plutôt l'admiration publique se confondait entre ces deux philosophes, qui ne se ressemblent pas plus qu'Aristippe et Diogène.

La pièce de *J.-J. Rousseau dans l'île de Saint-Pierre*, jouée le 15 décembre 1791, sur le théâtre de la Nation, n'est qu'un canevas dans lequel on a introduit les pensées les plus saillantes de l'*Emile* et des autres productions de l'auteur. Il en résulte que l'intérêt est tout à fait nul, les situations forcées, et que la prose

harmonieuse du citoyen de Genève ne pouvant occuper toute la pièce, celle de son panégyriste produit un contraste désagréable et choquant : aussi l'ouvrage n'obtint-il qu'un demi-succès, dont l'auteur fut plutôt redevable au patriotisme du public qu'à son bon goût et à ses lumières.

Chaque jour voyait paraître dans les théâtres de nouvelles bizarreries. Nous avons parlé de la tragédie d'Abdélazis et Zuléma, jouée avec succès à la rue de Richelieu ; la représentation étant interrompue depuis quelque tems par l'indisposition de Monvel, M. de Murville, impatient de voir représenter son ouvrage, fit annoncer, sur les grandes affiches, qu'il jouerait lui-même le rôle de Nasser, et que, n'ayant jamais paru sur aucun théâtre, il sollicitait l'indulgence du public.

Cette nouveauté, comme on le

pense bien , attirera un grand concours de spectateurs , auxquels le tragédien im-promptu vint , avant la représentation , réciter la fable suivante :

## LE ROSSIGNOL ET LE PINÇON.

Cet Esope des Indiens ,  
 Où , pour mieux dire encor , leur la Fontaine ,  
 Pitnay dit que de l'air les légers citoyens

Imitent de l'espèce humaine  
 Les folâtres plaisirs , les jeux , les entretiens ;  
 Surtout dans les concerts leur talent se signale.

Ceux même qui n'ont point de voix ,  
 Mais qui de l'harmonie osent chérir les loix ,  
 Pour balancer du ciel la faveur inégale ,  
 Ne pouvant faire mieux , se plaisent à noter  
 Des sons qu'à d'autres voix ils font exécuter.

Quand l'un compose , l'autre chante.  
 Or , un de ces derniers qui , fameux comme auteur ,  
 Des airs d'un faible oiseau s'était fait le chanteur ,  
 Un rossignol , enfin , soit que sa voix touchante  
 Eût besoin du repos qu'il avait invoqué ;  
 Soit plutôt qu'il fût las d'une gloire accablante ,  
 Ne parut point au concert indiqué.  
 Embarrassé d'abord , l'auteur de la musique ;



Un pinçon peu connu , dit : « Je m'en tirerai :

« Ma situation , je le sais , est critique ;

« Mais ces airs sont les miens , et je les chanterai. »

Il les chanta. Le fabuliste aimable

Prétend qu'avec faveur même il fut écouté.

Cette indulgence est une fable.

Dites un mot , messieurs , et c'est la vérité.

Cette manière de parler au public , qui rappelle celle des arlequins de la Foire , fut néanmoins très-applaudie , et disposa favorablement le parterre pour la représentation de la pièce.

Le Théâtre de la Nation fit la clôture de l'année 1791 par une petite pièce charmante , intitulée : *Minuit* , ou *l'Heure Propice* , dont la première représentation eut lieu le 31 décembre.

Floridor , fort amoureux de sa cousine , jeune et jolie veuve , a trouvé moyen de se glisser dans son appartement , afin d'être le premier à lui souhaiter la bonne année ; mais

il est découvert par Clairine , sa femme de chambre : et l'intéressante cousine , qui écoute la justification du jeune étourdi , n'a pas la force de se fâcher. Dans ce moment , l'oncle et la tante , inquiets sur le sort du jeune homme que le domestique n'a pas vu rentrer , viennent frapper à la porte. Floridor se cache , et Clairine , par un conte fabriqué sur-le-champ , met en défaut les soupçons des deux parens , qui se retirent en emportant toutefois la clef de l'appartement de leur nièce.

Floridor sort de l'endroit où il est caché : on le gronde sérieusement ; mais que faire ? il ne peut sortir , et il faut bien que la cousine lui laisse passer le reste de la nuit dans son appartement. Il se dispose à chanter une romance qu'il a composée sur l'air favori de la jolie veuve : minuit sonne , et Floridor lui fait les souhaits de bonne année les plus ten-

dres et les plus passionnés , lorsque les bons parens , attirés par le bruit , reviennent , et , surprenant Floridor aux genoux de sa cousine , promettent de les unir dès le lendemain.

Cette petite pièce , pleine de gaîté , de grâce et de finesse ; obtint un grand succès : c'est une des plus agréables bagatelles du répertoire. L'auteur , demandé à grands cris , est M. Dézaudrais , qu'une mort prématurée a enlevé au théâtre et à ses amis.

Nous terminerons l'année 1791 en jetant un coup d'œil sur le théâtre de M.<sup>le</sup> Montansier , qui avait conçu l'idée bizarre d'ériger en temple de Melpomène une salle à peine assez grande pour servir d'asile à Momus.

Il était pourtant difficile de réunir une troupe plus riche en talens : les deux demoiselles Sainval y remplissaient , l'une , l'emploi des reines ;

l'autre, celle des princesses. Grammont, (\*) qui avait récemment quitté la comédie française, jouait les tyrans, et les premiers rôles étaient remplis par Dufresse (\*\*) et Lacave. C'est sur ce théâtre que Damas commença à développer des talens qui le font applaudir aujourd'hui au Théâtre Français.

On y voyait encore avec plaisir,

---

(\*) Il fut depuis fameux par l'exaltation de ses opinions politiques. Général de l'armée révolutionnaire, il fit long-tems trembler Paris, et finit par être victime du système de destruction dont il avait été un des plus chauds apôtres : il fut conduit à l'échafaud avec son fils, dont il avait fait son aide-de-camp.

(\*\*) Il a été général de l'armée révolutionnaire à Lille. Après le 9 thermidor, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et acquitté. Il est aujourd'hui général de brigade.

dans les jeunes premières, M<sup>lle</sup>. Mars l'aînée. (\*)

Maïs les talens des acteurs ne servaient qu'à faire paraître plus inconvenant et plus ridicule le cadre dans lequel on les avait placés. M<sup>lle</sup>. Sainval l'aînée, à qui on a toujours reproché un jeu de physionomie dur et forcé , était quelquefois vraiment effrayante par ses contorsions , dont aucune n'échappait à des spectateurs trop rapprochés. La figure de Grammont , rude et hideuse, complétait ce tableau plus que tragique.

Une représentation de Sémiramis donna lieu à une scène fort singulière ; et qui doit naturellement trouver ici sa place : les deux sœurs

---

(\*) Cette jeune actrice donnait alors de très-grandes espérances, que sa sœur cadette a réalisées : elles sont aujourd'hui toutes les deux au Théâtre Français.

Sainval , dont l'aînée jouait Sémiramis , et la cadette Azéma , étaient brouillées depuis long - tems ; le public même était dans la confiance de leurs démêlés , et se chargea de les terminer : dans la scène où Sémiramis embrasse Azéma , les spectateurs applaudirent avec transport ; les cris de *bis ! bis !* partirent de tous les points de la salle : les deux sœurs , attendries , se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre , et le public , partageant leur émotion , fit des vœux pour que cette réconciliation ne fût pas une simple scène de comédie.

On remonta , à ce théâtre , le *Mutius Scævola* de Durger , qui ne produisit qu'un effet médiocre ; et la seule nouvelle tragédie qu'on y donna fut une pièce intitulée : *la Mort d'Abel* , dans laquelle Grammont jouait Caïn , et Damas représentait Abel. Cet ouvrage , essai d'un jeune homme nommé Chevalier , est

loin de pouvoir soutenir le parallèle avec *la Mort d'Abel* de Legouvé. Il obtint cependant du succès : son principal mérite était un style pur et soigné.

Les frais considérables qu'entraînait une troupe aussi forte, et la retraite de quelques-uns de ses sujets, forcèrent bientôt M.<sup>lle</sup> Montansier de renoncer à une entreprise mal combinée, sous les rapports de localité, et dont son zèle pour l'art dramatique put seul lui suggérer l'idée.

La première pièce donnée en 1792 fut un petit opéra comique, intitulé : *Paulin et Clairette*, ou *les Deux Espiègles*, dont la première représentation eut lieu, le 5 janvier, sur le Théâtre de la Nation. Des détails agréables, soutenus par une charmante musique de Dézède, et par le jeu fin et piquant de mesdames Joly, Devienne et Mézeray, assu-

rèrent à ce petit ouvrage dix à douze représentations. (1)

Les acteurs de la rue Favart ne virent pas sans une secrète jalousie cette usurpation de leur genre par les comédiens français ; mais le décret sur la liberté des théâtres imposa silence à tous les mécontents , et personne ne s'avisa alors de contester au Théâtre de la Nation un droit que lui assuraient et ses anciens privilèges , et les nouveaux réglemens décrétés par l'assemblée nationale.

Le 25 janvier , on donna au même Théâtre la première représentation d'un petit drame en un acte et en vers , ayant pour titre : *le Retour du Mari.*

Un mari , forcé de s'absenter pour

---

(\*) Il a été remis , le 28 brumaire an X , au théâtre Montansier , et sifflé impitoyablement.



un procès , a laissé avec sa femme Lindor , jeune parent dont il a soigné l'enfance. Il voit tous les jours sa cousine , et ne peut vivre avec elle dans une douce familiarité sans en devenir éperdûment amoureux. La jeune femme , soit inconséquence , soit faiblesse , entend , sans colère , les tendres aveux de Lindor ; mais la nouvelle du retour d'un mari qui mérite toute sa tendresse lui ouvre enfin les yeux , et elle exige que le jeune téméraire s'éloigne sur-le-champ. Le baron arrive : l'embarras de Lindor et de sa femme lui donne des soupçons , qui sont encore fortifiés par les demi-aveux de la soubrette , chargée de reporter au jeune homme une cassette remplie de lettres. La délicatesse ne permet pas au baron de recevoir les aveux de sa femme ; mais , dans une très-belle scène , il peint à Lindor , en feignant de lui raconter l'histoire

d'un autre , toute l'ingratitude de sa conduite , et l'indécence de sa passion pour la femme d'un homme qui lui a servi de père , et dont il ne récompense les tendres soins qu'en voulant le déshonorer. Le jeune homme , déchiré de remords , s'éloigne de son bienfaiteur ; et la conduite noble et délicate du baron achève de guérir le cœur de sa jeune épouse , qui lui rend toute sa tendresse.

Le fonds de cet ouvrage est léger , mais les détails sont pleins de grâce , de sentiment , et ont cette touche fine et délicate que l'on retrouve dans toutes les productions de Ségur le jeune. Le Retour du Mari , joué avec un talent supérieur par Molé et M.<sup>lle</sup> Contat , a obtenu un grand nombre de représentations , et figure encore très-souvent au répertoire.

Le Théâtre de la rue de Richelieu ne donna , pendant ce mois , qu'une

( 185 )

comédie nouvelle en trois actes et en vers , ayant pour titre : *la Jeune Hôtesse* , jouée le 7 janvier pour la première fois.

Caroline , tenant une hôtellerie à Francfort, a promis à son père, avant qu'il ne mourût , d'épouser Fabrice , son premier garçon , qui a été élevé avec elle , qui lui convient et qui l'aime; mais la Jeune Hôtesse, au lieu d'agréer sa main , pousse la coquetterie jusqu'à recevoir les hommages de tous les voyageurs qui viennent loger dans l'auberge , et désespère ainsi le malheureux Fabrice. Un vieux baron allemand , qui a juré une haine éternelle au sexe féminin , irrite sa vanité par sa brusquerie et sa mauvaise humeur : elle forme le projet de le rendre sensible , et emploie tant de ruses , développe tant de grâces , de talens , qu'enfin elle force le baron à lui déclarer sa flamme , et à la demander en mariage. Ce

n'est pas assez : l'exigeante Caroline lui fait signer deux billets sans les voir. Mais il s'aperçoit bientôt qu'il est joué : le premier billet qu'il a signé renferme son consentement à un mariage qu'un de ses amis lui propose avec une personne aimable et riche ; le second est le contrat de mariage de Caroline avec Fabrice , que le pauvre baron a signé comme témoin.

A la première représentation , Fabrice , après avoir manifesté quelques craintes sur une femme aussi rusée , finissait par l'épouser ; mais l'auteur , d'après les conseils de ses amis , a changé son dénouement : en conséquence , Fabrice refuse la main de Caroline , et la pièce finit par ce vers , qui en contient la moralité :

*Vous avez trop d'esprit pour vous mettre en ménage.*

*On voit que ce fonds est bien fai-*

ble pour trois actes ; aussi , malgré les détails agréables dont l'auteur a su l'orner , la pièce est très-froide , et n'est nullement comique. Nous doutons , au reste , que les petits manèges de la coquetterie puissent prêter à des développemens comiques , et *la Feinte par Amour* , de Dorat ; *la Coquette Fixée* , de l'abbé de Voisenon nous confirmeraient dans cette opinion , s'il ne fallait pas attribuer la médiocrité de ces pièces au faux-bel esprit de leurs auteurs , plutôt qu'au sujet dont ils ont fait choix.

M. Flins , auteur de la *Jeune Hôtesse* , a puisé son sujet dans une pièce de Goldoni , ayant pour titre : *la Locandiera* : et , sans doute , il a été très-heureux dans son imitation , puisque sa pièce a obtenu un brillant succès , et qu'elle est encore très-souvent représentée.

Sans vouloir atténuer ici le mé-

rite de M. Flins, il nous sera peut-être permis de rechercher les causes de la faveur distinguée qu'a toujours obtenue sa pièce, tandis qu'un grand nombre de meilleurs ouvrages ont tout à fait disparu du répertoire.

Le rôle de la Jeune Hôtesse est très-propre à faire briller les grâces d'une actrice jeune et jolie : un costume leste et séduisant, une romance fort agréable à chanter, des louanges continuelles, dont le public ne manque pas de faire l'application, voilà de grands motifs pour soutenir la pièce la plus dénuée d'intérêt. La beauté exerce dans les coulisses le même empire que dans le monde, et quand une jeune première aimable affectionne un rôle, il n'est pas de semainier perpétuel qui ne s'empresse de lui offrir toutes les occasions de faire briller ses talens et ses grâces.

Nous connaissons beaucoup d'auteurs qui sont bien pénétrés de cette

vérité, et qui ne doivent qu'à l'amour-propre des acteurs ou actrices les fréquentes représentations d'ouvrages d'un mérite tout à fait équivoque.

M.<sup>lle</sup> Candéille a commencé sa réputation par le rôle de la Jeune Hôtesse. Cette actrice a joui d'une célébrité de deux ans, et ses admirateurs n'ont pas même craint de la mettre au-dessus de M.<sup>lle</sup> Contat : nous aurons occasion de reparler d'elle, sous divers rapports, dans la suite de cette histoire, et nos lecteurs seront à même d'apprécier l'enthousiasme qu'elle a excité pendant un certain tems.

La tragédie de *Caius Gracchus* était annoncée depuis long-tems à ce théâtre. Cet ouvrage, que les amis de l'auteur annonçaient comme son chef-d'œuvre ; fut joué, pour la première fois, le 7 février 1792 ; et

le succès qu'il obtint fut en quelque sorte une affaire de parti.

Caius, au milieu de la nuit, s'entretient avec son épouse Licinia, qui lui fait part de ses alarmes, lorsque Cornélie, sa mère, encore irritée de la fin tragique de son fils aîné, vient exhorter Caius à la vengeance, et à périr plutôt que d'abandonner la cause du peuple.

Fulvius, ami du tribun, paraît suivi d'un grand nombre de Romains, tous indignés de la tyrannie du sénat, et qui jurent, sur la tombe de Tibérius, de venger sa mort, et de restituer au peuple tous ses droits.

Au second acte, le théâtre représente une place publique et la tribune aux harangues. Le consul Opius paraît avec une partie des sénateurs, et avec Drusus, tribun du peuple, gagné par le sénat. On voit bientôt arriver Caius lui-même, suivi de la multitude : il s'é-



lance à la tribune, et dénonce avec Fulvius la tyrannie des sénateurs. En vain ceux-ci veulent-ils se faire entendre, ils sont couverts de huées, et le peuple est prêt à immoler le consul, lorsque Caius le contient et s'écrie :

. . . . . Des lois, et non du sang.

Cornélie et Licinia arrivent au milieu de la place publique avec le jeune fils de Caius, et celui-ci livre cet enfant au consul comme un gage de ses bonnes intentions, mais en jurant qu'il n'en défendra pas moins la cause du peuple et de la liberté.

Opimius et Drusus ouvrent le troisième acte, et font demander une entrevue à Caius. S'ils viennent à bout de le séduire, ils le feront immoler par le peuple comme un traître; si, au contraire, il persiste, sa tête sera mise à prix par un décret du sénat.

L'entrevue a lieu entre Caius et le consul : celui-ci emploie tous les moyens possibles de séduction ; mais le tribun est inébranlable, et son arrêt de proscription est publié. Le peuple, intimidé, l'abandonne. Fulvius l'engage à prendre la fuite, et il s'arrache des bras de sa mère et de son épouse, qui se livrent au désespoir. Bientôt le retour de Fulvius, et son air triste et abattu leur annoncent un nouveau malheur : Caius, dans sa fuite, a été atteint par les émissaires du sénat, et s'est percé du poignard que Cornélie lui avait remis pour venger la mort de Tibérius. On le rapporte : il meurt dans les bras de sa femme, de son épouse et de son ami ; et, ce qui le console un peu dans ses derniers momens, c'est que le sénat lui a renvoyé son fils.

Rien, de plus faible que le fonds de cette tragédie ; elle n'a pu se sou-

tenir que par le pathos révolutionnaire dont elle est remplie, et qui fait son principal mérite. Cette longue et orageuse discussion de tribune, au second acte, ne ressemble pas mal à une séance du club des Cordeliers, et l'auteur ne pouvait, à coup sûr, mieux peindre les fureurs des anciens Gracches qu'en prenant ses modèles dans l'autre des Marat, des Rossignol et des Robespierre. Nous ne pouvons concevoir comment Chénier, à l'esprit et aux connaissances duquel nous nous plaisons à rendre justice, s'est mépris au point de croire qu'un misérable factieux pourrait inspirer le moindre intérêt : personne n'ignore que les Gracches étaient les niveleurs de la république romaine, et la loi agraire étant le système favori de ces énergumènes, nous laissons à penser s'il était bien politique de présenter au peuple de pareils hommes comme

des modèles de vertus républicaines. La jeunesse de l'auteur, le tems où il a écrit cet ouvrage doivent le lui faire pardonner; nous sommes bien persuadés qu'il ne se permettrait pas aujourd'hui de l'offrir au théâtre, d'après l'expérience qu'il a des révolutions, et des fureurs homicides de la démagogie.

Tandis que le public de la rue de Richelieu applaudissait à outrance aux maximes révolutionnaires de Caius Gracchus, les spectateurs du Théâtre de la Nation, dirigés par un autre esprit, saisissaient avec ardeur tous les passages relatifs à la royauté que pouvaient offrir les ouvrages représentés.

Les vers suivans, dans la pièce de Didon, étaient couverts d'applaudissemens :

Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois.

.....

Du peuple et du soldat la reine est adorée.

Tout peuple est redoutable , et tout soldat heureux,  
Quand il aime ses rois , en combattant pour eux.

La guerre entre l'empereur et la France venait d'éclater, et il se trouvait des hommes assez vils , assez lâches pour accueillir avec transport l'hémistiche suivant :

Si l'étranger l'emporte.....

Ces citations peuvent donner une idée de la fermentation qui régnait alors dans les esprits, et qui éclatait surtout dans les divers théâtres de la capitale.

C'est au milieu de ces troubles , sans cesse renaissans , que Colin-d'Harleville donna son excellente comédie du *Vieux Célibataire* : elle fut jouée , pour la première fois , le 24 février 1792 , et obtint le plus brillant succès.

Comme il n'est personne qui ne connaisse cet intéressant ouvrage , et qu'il doit à jamais rester au théâ-

tre, nous nous bornerons à en présenter une analyse simple et rapide.

M. Dubriage, riche marchand retiré du commerce, effrayé du joug de l'hymen par les tourmens que son associé a éprouvés de la part de sa femme, a résolu de passer sa vie dans le célibat. Il est entouré de domestiques qui le maîtrisent ; d'un homme d'affaires qui le vole et le traite avec dureté, et surtout d'une gouvernante qui, à force de peintures délicieuses des douceurs de l'hymen et des plaisirs de la paternité, espère s'en faire épouser. M. Dubriage passe ses jours dans la tristesse et l'ennui : il n'a qu'un neveu ; mais, trompé par M.<sup>me</sup> Evrard et l'intendant, qui interceptent les lettres, et en supposent d'insolentes, il l'a abandonné à son malheureux sort. Ce neveu, nommé Armand, a épousé une jeune fille pauvre, mais honnête, et les domestiques ne cessent de répéter

à son oncle qu'il a uni son sort à celui d'une prostituée. Un seul honnête homme ( Georges, portier et fils de M. Dubriage ) s'intéresse à l'infortuné neveu : il l'introduit en qualité de domestique chez son oncle, et celui-ci, charmé des bonnes qualités d'Armand, qu'il ne connaît que sous le nom de Charles, y prend un vif intérêt, et s'y attache sérieusement : M.<sup>me</sup> Evrard elle-même, séduite par sa douceur, le prend pour confident, et s'en fait un appui contre l'intendant qui la presse de l'épouser, et de réunir ainsi les fruits de leurs épargnes. Il trouve qu'elle ne prend point assez de repos, et la prévient qu'il va placer auprès d'elle une jeune personne qui partagera avec elle les soins qu'exige la maison. Malgré la répugnance de M.<sup>me</sup> Evrard, la jeune personne est en effet introduite, et n'est autre que Laure, femme du pauvre et malheureux

Armand. Bientôt, dans une scène charmante qu'elle a avec M. Dubriage, elle trahit son secret ; et ce bon oncle, enchanté de sa douceur, mais toujours prévenu contre son neveu, consent à la garder chez lui, à condition qu'elle ne lui parlera jamais de son mari. A cette nouvelle, l'intendant, et surtout M.<sup>m</sup> Evrard, ne peuvent dissimuler leur dépit : ils ourdissent une nouvelle trame, et supposent que la femme d'Armand est morte, et que Laure n'est qu'une aventurière. Le faible Dubriage est prêt à les croire, lorsqu'enfin Charles se découvre, et confond les pervers, qui se retirent la rage dans l'ame, et préviennent ainsi les justes reproches qu'ils se sont attirés par leur conduite.

Le plan de cette pièce est parfaitement conçu ; les situations sont bien amenées ; l'intérêt va toujours



croissant , et le style , élégant et correct , ne laisse presque rien à desirer.

Cet ouvrage est , selon nous , le meilleur , le plus régulier que l'on ait donné depuis la Métromanie , et doit seul suffire pour immortaliser son auteur.

Les caractères de M. Dubriage et de M.<sup>me</sup> Evrard sont fortement dessinés , et rendus d'une manière parfaite par Molé et M.<sup>lle</sup> Contat. Ces deux acteurs , que personne n'a égalé , et qu'on ne remplacera jamais , ont un talent qui semble se prêter aux genres les plus opposés : Molé , triste et chagrin dans le Vieux Célibataire , reparaît bientôt en marquis sémillant et léger ; et M.<sup>lle</sup> Contat quitte le ton altier , impérieux de M.<sup>me</sup> Evrard , pour reprendre toutes les mines et les grâces d'une coquette.

Que cette charmante actrice nous pardonne un reproche que nous

oserons lui adresser ; c'est celui d'avoir fait revivre le théâtre de Marivaux , d'avoir donné de la consistance à un genre que le bon goût devrait à jamais bannir de la scène française , et que son talent enchanteur a trouvé le moyen d'y faire applaudir.

Il est une foule d'ouvrages estimables où il serait mieux placé , et M.<sup>u</sup> Contat travaillerait en même tems à sa gloire et à celle de l'art dramatique.

Fleury , Dazinecourt et Larochelle jouèrent aussi avec une grande supériorité les rôles qui leur étaient confiés dans le Vieux Célibataire , et les autres acteurs contribuèrent avec zèle à l'ensemble de la représentation.

Le Théâtre de la rue de Richelieu , sans doute pour témoigner sa reconnaissance à Palissot , qui s'était publiquement déclaré son champion , remit , le 25 février 1792 , la comédie

des *Courtisanes*, et cet ouvrage, purement écrit, mais froid comme toutes les productions dramatiques de cet auteur, obtint quelque succès.

Quelques jours après, à la représentation de *Caius Gracchus*, un citoyen fit la motion que le drapeau national fût arboré dans tous les spectacles, et que celui de la rue de Richelieu en donnât l'exemple : ce qui fut exécuté sur-le-champ. Mais, sur la proposition d'un autre, le parterre arrêta que ce drapeau serait solennellement inauguré à la première représentation de *Caius Gracchus*.

Les arts et les lettres firent, en ce tems, une perte affligeante dans la personne de Bret, mort à Paris le 25 février 1792, dans la soixante-quinzième année de son âge. Il a donné au Théâtre Français plusieurs

ouvrages ; mais il est surtout estimé par d'excellens commentaires sur Molière , et par des pièces fugitives très-agréables. C'était un homme de mœurs douces, d'un esprit cultivé, et d'un caractère très-aimable.

Le début brillant d'un jeune auteur dans la carrière dramatique vint heureusement affaiblir l'impression douloureuse que la mort de Bret avait fait éprouver à tous les amis des belles lettres ; nous voulons parler de Legouvé, dont le premier ouvrage est *la Mort d'Abel*, tragédie en trois actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 6 mars 1792, sur le Théâtre de la Nation.

Adam et Eve, bannis de l'Eden, ont quatre enfans, Caïn et Abel, Méhala et Thirza. Abel conduit les troupeaux ; Caïn est agriculteur. Depuis long-tems les préférences d'Adam et de Dieu même pour Abel ont aigri son caractère : il fuit dans

les forêts , et il murmure en secret des travaux pénibles auxquels l'ont condamné les fautes de ses parens. L'heure de la prière commune arrive, et Caïn ne paraît pas : après l'avoir vainement attendu, elle se fait sans lui. Cependant, son père veut le voir ; il le trouve appuyé sur l'instrument avec lequel il déchire la terre : mais c'est en vain qu'il cherche à adoucir son caractère indomptable : les éloges qu'il donne à Abel, son nom souvent répété, excitent encore plus sa fureur jalouse. Adam tombe épuisé de douleur, et ce spectacle d'un père souffrant paraît attendrir Caïn, qui, abjurant sa haine, vient se réconcilier avec son frère, et se jeter dans ses bras. Alors commence un sacrifice : on offre au très-haut les fruits de la terre ; mais sa flamme dévorant les prémices offerts par Abel, et ceux de Caïn demeurant intacts, il ne peut souffrir ce signe de répro-

bation ; il accable son frère de reproches, et s'endort épuisé de fatigues et de fureur.

Un songe pénible le tourmente et lui fait voir sa postérité esclave de celle d'Abel ; il se réveille plus furieux qu'avant son sommeil , et le sensible Abel venant s'offrir à sa vue , il lui porte sur la tête un coup de son instrument aratoire, et l'étend mort à ses pieds. Adam et Eve arrivent ; il leur montre sa victime avec une horreur qui exprime ses remords. Le tonnerre gronde , et , du sein des nuages , l'éternel lui dit : *Cain, qu'as-tu fait de ton frère ?* A ces terribles mots, il s'enfuit à travers les rochers , et s'arrache des bras de sa femme et de ses enfans , qui font de vains efforts pour le retenir.

Ce sujet présentait de grandes difficultés , et l'auteur les a surmontées avec beaucoup de talens. Son style, à quelques négligences près, est tou-

jours harmonieux, et la couleur en est vraiment tragique.

Le caractère âpre et sauvage de Caïn forme la plus heureuse opposition avec la simplicité naïve et touchante d'Abel : enfin, cet ouvrage annonce un littérateur distingué ; et on peut dire avec justice que le coup d'essai de Legouvé était un véritable coup de maître.

Cependant, certains critiques ont fait à sa tragédie un reproche que nous croyons fondé ; c'est la prévention trop forte que Dieu marque pour Abel, et qui ne s'accorde point avec l'idée que nous avons d'un Dieu infiniment juste ; en effet, lorsque Caïn, touché de repentir, vient de se précipiter dans les bras de son frère, lorsqu'il abjure toute haine et toute animosité, lorsqu'enfin il offre au ciel un sacrifice en signe de réconciliation, l'Éternel le rejète avec mépris, pour recevoir celui d'Abel,

et semble vouloir ranimer les fureurs du malheureux Caïn, en lui montrant dans un songe sa postérité esclave de celle de son frère.

Nous croyons ces réflexions d'autant plus justes, qu'à la représentation de l'ouvrage, le spectateur ne peut se défendre de l'intérêt de la pitié qu'inspire un infortuné abreuvé de douleur, écrasé sous le poids du travail, et qu'une main invisible semble pousser vers le crime, lors même qu'il fait les plus grands efforts pour s'en éloigner.

Saint-Prix a créé le rôle de Caïn, et il est impossible de montrer plus de force et d'énergie. Dupont, dans le personnage d'Abel, enleva tous les suffrages ; et en effet, il le rendit avec une candeur, une naïveté dignes des plus grands éloges. Cette tragédie a été souvent reprise ; et on la revoit toujours avec un nouveau plaisir.



Deux succès aussi marquans que ceux du Vieux Célibataire et de la Mort d'Abel excitèrent l'émulation des comédiens de la rue de Richelieu, et, le 7 mars 1792, ils donnèrent la première représentation du *Sot Orgueilleux*, ou *l'Ecole des Élections*, comédie en cinq actes et en vers.

Cette nouvelle pièce de circonstance n'obtint aucun succès. Le principal personnage est un marchand enrichi, très-sot et très-vilain, qui, sous le nouveau régime, a la manie de l'écharpe, comme il avait dans l'ancien celle de l'échevinage : il est président d'un club borgne, et la tête lui tourne de motions, d'amendemens et d'arrêtés. Un fourbe, qui fonde ses projets de fortune sur ses ridicules et sa crédulité, est enfin démasqué par le frère du marchand, et par sa femme, espèce de madame Jourdain.

La morale de cet ouvrage ne pouvait convenir aux habitués de ce théâtre, dont la plupart passaient leur vie dans les tavernes et les clubs; aussi éprouva-t-il une chute complète, que justifiaient, au reste, son peu d'intérêt et la manière incorrecte et même triviale dont il était écrit : On y reconnut néanmoins l'empreinte d'un vrai talent, et personne n'en sera étonné lorsqu'on saura que Fabre d'Eglantine était l'auteur de cette comédie, à laquelle il ne manquait, peut-être, pour réussir, que d'avoir été faite avec moins de précipitation.

Le Théâtre de la Nation fit sa clôture, le 31 mars, par *Médée* et la *Partie de Chasse de Henri IV*; et celui de la rue de Richelieu, par la *Mort de César*, la *Coupe Enchantée* et le *Débit*.

Nous croyons inutile de donner les discours de clôture, qui ne présentent rien de neuf, et qui ne con-

tiennent, comme tous les autres, que des protestations de zèle et de dévouement.

La première pièce nouvelle jouée au Théâtre de la Nation, après la rentrée, avait pour titre : *le Lovelace*, drame en cinq actes et en vers : il fut représenté le 20 avril 1792, et n'obtint qu'un succès fort douteux, quoique depuis long-tems il eût été prôné par les amis de l'auteur.

Tout le monde a lu le roman anglais de Clarice, et on conviendra qu'il fallait une grande témérité pour vouloir en faire un ouvrage qui convînt au théâtre. Un auteur très-jeune encore, et déjà connu par le succès de la tragédie de Méléagre, M. Lemercier, osa tenter cette périlleuse entreprise, et si le succès ne répondit pas à son attente, du moins il fit preuve d'un talent distingué, et, tout en frappant son drame d'une juste réprobation, le public ne le

confondit point avec ces ouvrages froids et sans couleur, qui annoncent plutôt l'absence que les écarts du génie.

En général le caractère de Lovelace parut atroce, et sans aucune qualité qui pût le rendre aimable ni dangereux : celui de Clarice était mieux dessiné ; madame Petit le joua avec cette grâce, cette sensibilité enchanteresse que la nature lui a donnée en partage ; mais, malgré ses efforts, la pièce ne put se soutenir, et n'obtint que quelques représentations.

*Lucrèce*, tragédie en cinq actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 4 mai suivant, au Théâtre de la Nation, obtint un peu plus de succès, et ne s'est pas soutenue davantage. Ce sujet était un des plus périlleux à mettre à la scène ; aussi l'auteur s'est-il écarté de l'histoire, en supposant que Lucrèce aime

Sextus, ce qui ne s'accorde pas trop avec l'idée de chasteté attachée à son nom. D'un autre côté, pour rendre dramatique la situation de Collatin, mari de cette femme célèbre, il en fait un partisan de la royauté, tandis que le fils du roi ne cherche qu'à imprimer le déshonneur sur son front.

La catastrophe n'a pas produit autant d'effet que l'auteur en avait attendu : Lucrèce vient se tuer sur la scène ; Brutus retire le poignard de son sein, et jure sur ce fer sanglant de venger l'innocence, et de détruire la tyrannie.

Cette tragédie est défectueuse par le plan, et peut-être ce défaut tient-il au sujet ; mais on n'y reconnaît pas moins l'empreinte d'un talent supérieur : le style offre des pensées énergiques et brûlantes : le caractère de Brutus est vraiment dramatique ; sa feinte stupidité

répand sur l'ouvrage une couleur sombre et terrible : enfin, cette production obtint un véritable succès d'estime, et confirma les heureuses espérances que M. Arnaud avait fait concevoir de son talent, par la tragédie de *Marius à Minturnes*.

Le théâtre de la rue de Richelieu fut encore moins heureux à sa rentrée : la première pièce nouvelle qui y fut représentée avait pour titre : *l'Exigante*, comédie en trois actes et en vers : elle fut jouée le 8 mai, et éprouva une des chûtes les plus complètes qu'on ait jamais vues au théâtre.

Nous nous dispenserons d'analyser une pièce qu'il fut impossible d'entendre, et qui ne contenait d'ailleurs rien d'assez saillant pour exciter la curiosité. Mais le lendemain, les comédiens de ce théâtre prirent bien leur revanche à la première représentation de la reprise de *Virginie*,

de Laharpe ; qui l'avait retirée au Théâtre Français pour la donner à celui de la rue de Richelieu.

Nous croyons devoir rapporter la lettre qu'il publia à cette occasion ; elle contient des détails assez piquans , et pourra plaire , d'ailleurs , à ceux qui aiment à faire des rapprochemens.

Paris, ce 5 mai 1792.

« Je dois rendre publics quelques  
« éclaircissemens relatifs à la tragé-  
« die de Virginie que l'on va repré-  
« senter au Théâtre Français de la  
« rue de Richelieu : comme il a paru ,  
« depuis quelques années , plusieurs  
« pièces du même nom , et qu'on en  
« prépare encore d'autres , il m'im-  
« porte et il doit m'être permis de  
« rappeler les faits qui constatent  
« mon antériorité ; de manière à ne  
« laisser aucun doute.

« Cette tragédie fut jouée , sans  
« nom d'auteur , au mois de juillet

« 1786, par les comédiens français  
 « du faubourg Saint-Germain ; elle  
 « leur avait été lue par M. Molé,  
 « à qui je l'avais confiée : elle reçut  
 « du public un accueil très-favo-  
 « rable ; cependant, malgré le succès,  
 « je fus obligé, par une circonstance  
 « assez singulière, de garder encore  
 « l'anonyme.

« Une actrice principale, qui ne  
 « pouvait pas être remplacée dans  
 « cette pièce, où elle jouait, indispo-  
 « sée depuis long-tems contre moi  
 « par le refus d'un rôle dans un  
 « autre de mes ouvrages, avait so-  
 « lemnellement annoncé qu'elle ne  
 « jouerait jamais dans aucuns des  
 « miens, et menaçait même, dans le  
 « cours des représentations de Vir-  
 « ginie, de quitter son rôle, s'il était  
 « avéré que cette pièce fût de moi,  
 « comme on commençait à le croire  
 « assez généralement. Je gardai donc  
 « le silence, et donnai même un dé-



« menti à un journaliste , qui , en  
 « transcrivant le répertoire de la  
 « cour , où se trouvait Virginie , y  
 « avait joint mon nom , seulement  
 « d'après la voix publique.

« Je songeais à faire reprendre ma  
 « pièce lorsque la révolution arriva,  
 « et dès lors , occupé d'obtenir la  
 « liberté des théâtres , je rompis toute  
 « communication avec celui qui  
 « la disputait aux autres : dans cet  
 « intervalle , un auteur , qu'on dit  
 « être M. d'Oigny - du - Ponceau ,  
 « donna sur ce même théâtre une  
 « Virginie en trois actes , qui eut  
 « trois à quatre représentations. Je  
 « ne l'ai point vue ; il n'a pas jugé à  
 « propos de l'imprimer : j'ignore s'il  
 « m'a fait l'honneur d'emprunter  
 « quelque chose de mon ouvrage ,  
 « comme on me l'assure ; ce qui est  
 « certain , c'est que je n'ai pu pro-  
 « fiter du sien , qui est postérieur  
 « de cinq ans , et mon ancien ma-

« nuscrit, qui doit être encore entre  
 « les mains du souffleur de l'ancienne  
 « comédie française, peut faire foi  
 « que la *Virginie* qu'on va jouer est  
 « entièrement la même que celle que  
 « je donnai en 1786. Je n'y ai fait au-  
 « cun changement quelconque ; seu-  
 « lement j'ai profité de notre *heureuse*  
 « *liberté* pour renforcer une scène  
 « capitale entre *Apus* et *Julius*,  
 « par le développement du grand  
 « principe de la souveraineté du peu-  
 « ple, principe qui, heureusement  
 « encore, tient à mon sujet, mais  
 « qui sûrement n'aurait pas convenu  
 « à l'ancien régime.

« Au reste, si je me suis déterminé  
 « à donner cette tragédie préférable-  
 « ment à d'autres absolument nou-  
 « velles, c'est que j'ai cru du *de-*  
 « *voir de tout écrivain, dans le*  
 « *moment où nous sommes, de*  
 « *s'attacher de préférence aux ou-*  
 « *vrages où l'on peut, sans sortir*

« de son sujet , trouver de quoi  
 « nourrir l'esprit de liberté , et  
 « le sentiment du patriotisme , et  
 « j'avoue que ce mérite m'est en-  
 « core plus cher que tous les au-  
 « tres. »

*Signé* LAHARPE.

Nous nous dispenserons d'analyser cette pièce dont le sujet est si connu : elle offre de beaux vers , un superbe dénouement , mais peut-être un peu trop de déclamations ; elle respire surtout un amour vrai et sincère de la liberté , une profonde horreur de la tyrannie ; et si cet ouvrage n'est pas digne d'être placé à côté des premiers chefs-d'œuvres de la scène française , convenons du moins que nos auteurs d'aujourd'hui sont moins purs , moins énergiques , et qu'ils n'ont pas conservé cette tradition du vrai beau , que Laharpe a puisée dans l'étude

des anciens, et dans la fréquentation des grands hommes qui ont illustré le siècle précédent.

La tragédie de *Virginie* fut parfaitement jouée par Monvel et Talma : celui-ci fut demandé par le public, ainsi que Laharpe, et tous deux furent accueillis par de nombreux applaudissemens.

Nous n'irons pas plus loin, sans parler des débuts de Baptiste cadet, qui eurent lieu à ce théâtre le 5 mai 1792, dans l'*Amour et l'Intérêt*, pièce très-faible de Fabre - d'Eglantine. Ce comédien avait fait courir tout Paris au théâtre Montansier, où il jouait, d'une manière fort originale, le rôle de Danière dans une farce de Desforges, intitulée : *le Sourd*, ou *l'Auberge Pleine*. Il ne fit pas moins de plaisir au Théâtre de la rue de Richelieu, et, en effet, il est difficile d'être plus plaisant que cet acteur dans les niais et les caricatures : lorsqu'on lui voit jouer le

Créancier des Etourdis , Agnelet de l'Avocat Patelin , et l'Huissier de l'Intrigue Epistolaire , il est impossible de se défendre d'un rire inextinguible. Ce genre , quoiqu'il ne soit pas bien élevé , n'en a pas moins ses difficultés , et Baptiste cadet nous paraît être arrivé au *nec plus ultra* de la bouffonnerie.

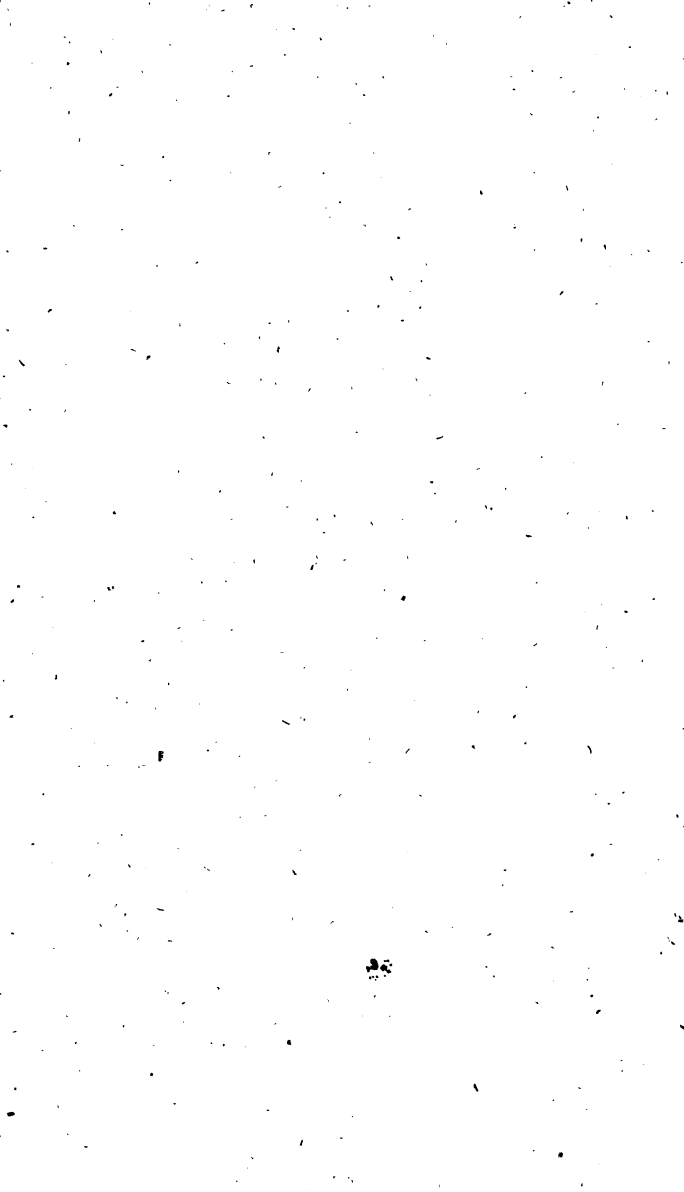
Les lettres perdirent , le 8 mai , un écrivain dramatique distingué , Favart , auteur d'une foule de jolis ouvrages joués avec succès au théâtre italien , et de l'Anglais à Bordeaux , charmante comédie en un acte , représentée au Théâtre Français.

On a eu l'injustice d'attribuer à l'abbé de Voisenon la plupart des œuvres de ce littérateur estimable , mais on est bien revenu aujourd'hui de cette absurde prévention : le genre d'esprit de ces deux hommes était si différent , qu'on ne peut concevoir comment une pareille erreur a pu

s'accréditer ; Favart était tendre, gracieux et toujours vrai : l'abbé de Voisenon , au contraire , était maniéré , superficiel , et n'a jamais pu plaire que dans les cotteries qu'il amusait par ses bons mots.

Le 31 mai , on donna , sans succès au théâtre de la rue de Richelieu , une comédie en cinq actes et en prose , ayant pour titre : *la Mauvaise Etoile*. Le principal personnage est un homme contre lequel le destin semble s'acharner , et qui voit échouer , de la manière la plus malheureuse , toutes les entreprises qu'il conçoit. Des incidens mal amenés , un dialogue prolix et sans couleur contribuèrent à la chute de cet ouvrage , dont le titre annonçait quelque chose de plus piquant.

FIN DU TOME SECOND.



14  
25



